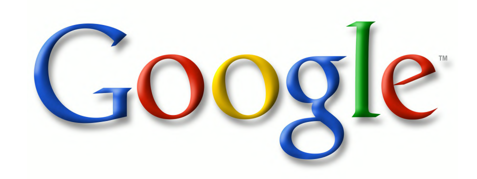
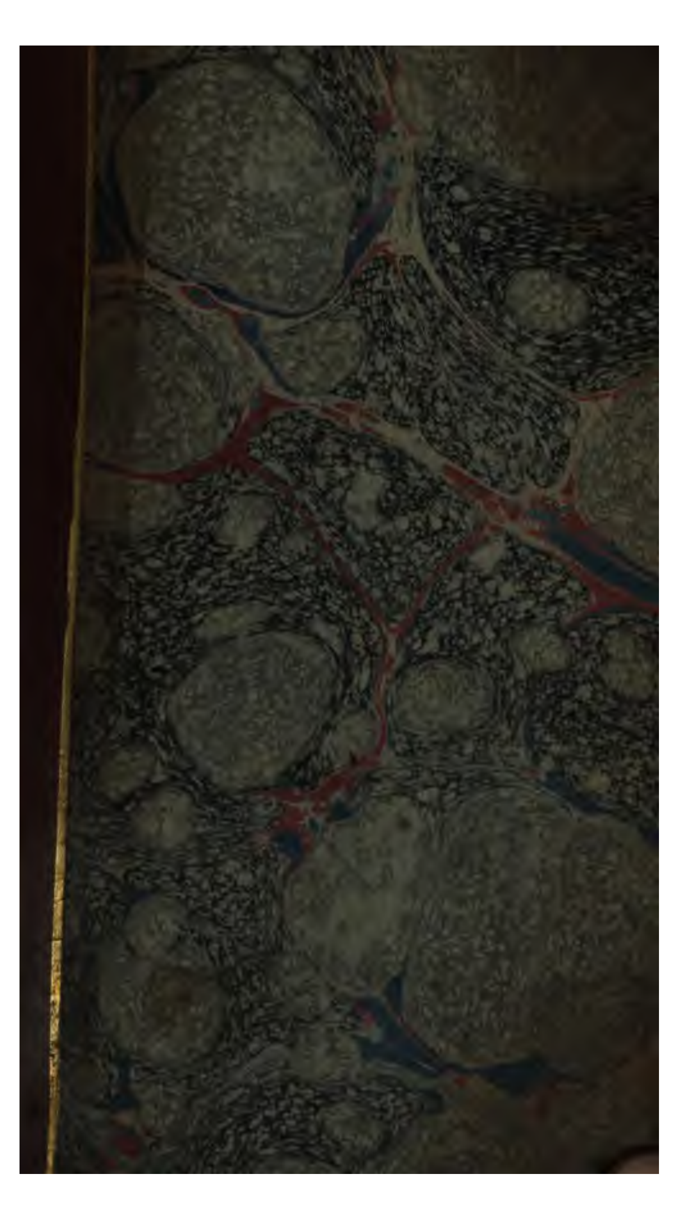










OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-DEUXIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1742-1750.

RECUEIL
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Cirey, 10 janvier.

FRÈRE *Macaire* et frère *François* ſe recom-
mandent, Monſieur, à vos bontés. Frère *Macaire* 174
eſt un petit hermite qui ne fait pas ſon catéchiſme,
mais qui eſt bon, doux, ſimple, qui gagne ſa vie
à nettoyer de vieux tableaux, à recoller de vieux
châſſis, à barbouiller des fenêtres et des portes.
Il demeure dans les bois de Doulevent, l'un
de vos domaines, voiſins de Cirey. Il paſſe dans
le canton pour un bon religieux, attendu qu'il
ne fait point de mal, et qu'il rend ſervice. Son
hermitage eſt une petite chapelle appartenante
à M. le duc d'*Orléans*; il voudrait bien une
petite permiſſion d'y demeurer et d'y être fixé.

Il y a, je crois, à Toul une eſpèce de général des hermites, qui les fait voyager comme le diable de Papefiguère, et frère *Macaire* ne veut point voyager. Madame *du Châtelet*, qui trouve cet hermite un bon diable, ferait fort aiſe qu'il reſtât dans ſa chapelle, d'où il viendrait quelquefois travailler de ſon métier à Cirey.

1742. Si donc, Monfierur, vous pouvez donner à frère *Macaire* une patente d'hermite de Doulevent, ou une permiffion telle quelle de refter là comme il pourra, madame *du Châtelet* vous remerciera, et DIEU et St *Antoine* vous béniront.

Quant à frère *François*, c'eft moi, Monfieur, qui fuis encore plus hermite que frère *Macaire*, et qui ne voudrais fortir de mon hermitage que pour vous faire ma cour. J'y vis entre l'étude et l'amitié, plus heureux encore que frère *Macaire*; et fi j'avais de la fanté, je n'envierais aucune deftinée; mais la fanté me manque, et m'ôte jufqu'au plaifir de vous écrire auffi fouvent que je le voudrais. Au lieu d'aller à Paris, nous allons, fœur *Emilie* et frère *François*, en Franche-Comté, au milieu des neiges et des glaces. On pourrait choifir un plus beau temps, mais madame d'*Autrai*, eft malade; on a logé chez elle à Paris. L'amitié et les bons procédés ne connaiffent point les faifons.

Je me flatte qu'après ce voyage vous voudrez bien, Monfieur, me permettre de profiter quelquefois de vos momens de loifir; et que j'aurai encore l'honneur de vous voir dans cette ancienne maifon de la baronne où l'on fefait fi gaiement de fi mauvais foupers.

Voulez-vous bien que je préfente mes refpects à monfieur votre fils et à celui d'*Apollon*, qui va faire au châtelet fon apprentiffage de maître des requêtes, d'intendant, de confeiller d'Etat et de miniftre.

Frère *François* priera toujours DIEU pour vous avec un très-grand zèle et très-efficace.

1742

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 janvier.

Nous avons paſſé par la Franche-Comté, mon cher et reſpectable ami, pour venir plutôt vous revoir. Puiſque l'amitié et la reconnaiſſance ont conduit madame *du Châtelet* à Gray, elles nous ramèneront bien vîte auprès de vous. Je ne vous mandai point le ſuccès entier de ſon affaire, parce que je croyais qu'elle vous écrirait le même jour que moi. Je me contentai de vous parler des bagatelles intéreſſantes du théâtre. Je n'ai point écrit à *La Noue*. Entre les rois et les comédiens, il ne faut point mettre le doigt, non plus qu'entre l'arbre et l'écorce. Je ne veux me brouiller ni avec le roi de Pruſſe, ni avec un roi de théâtre; j'attendrai paiſiblement que *La Noue* ſoit reçu à Paris, et je ne compte pas plus me mêler de cette élection que de celle de l'empereur. Je ne me mêle que de reprendre de temps en temps mon Mahomet en ſous œuvre. J'y ai fait ce que j'ai pu; je le crois plus intéreſſant que lorſqu'il fit pleurer les Lillois. J'avoue que la pièce eſt très-difficile à joner, mais cette difficulté même peut cauſer ſon ſuccès; car cela ſuppoſe que tout y eſt dans un goût nouveau, et cette nouveauté ſuppléera du moins à ma faibleſſe.

Je ne regrette point *Dufreſne*; il eſt trop formé pour *Séide*, et trop faible pour *Mahomet*.

1742. Il n'était nullement fait pour les rôles de dignité et de force ; je l'ai vu guindé dans Athalie quand il fesait le grand-prêtre. *La Noue* est très-supérieur à lui dans les rôles de ce caractère ; c'est dommage qu'il ait l'air d'un singe.

J'ai lu enfin les Confessions du comte de *** (*) ; car il faut toujours être comte ou donner les Mémoires d'un homme de qualité. J'aime mieux ces Confessions que celles de S[t] *Augustin* ; mais, franchement, ce n'est pas là un bon livre, un livre à aller à la postérité ; ce n'est qu'un journal de bonnes fortunes, une histoire sans suite, un roman sans intrigue, un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit, et qu'on oublie comme le héros oublie ses anciennes maîtresses. Cependant, je conçois que le naturel et la vivacité du style, et sur-tout le fond du sujet, aura réjoui les vieilles et les jeunes, et que ces portraits, qui conviennent à tout le monde, ont dû plaire aussi à tout le monde.

Bonsoir, homme charmant, à qui je voudrais plaire. Mille tendres respects à l'autre ange.

LETTRE III.

A M. DE CIDEVILLE.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 janvier.

Le plus ambulant de vos amis, le plus écrivain et le moins écrivant, se jette aux pieds de l'autel de l'amitié, et avoue d'un cœur contrit sa misérable paresse. J'aurais dû vous écrire de Paris et de Cirey, mon aimable *Cideville* ;

(*) Par M. *Duclos*.

fallait-il attendre que je fuſſe en Franche-Comté ? Nous en partons d'aujourd'hui en huit ; nous re- 174
tournons à Cirey paſſer quelques jours, et de là nous feſons un petit tour à Paris. Nous y logerons dans la maiſon de madame la comteſſe d'*Autrai*, près du Palais royal, qui appartient à la dame de la ville de Gray où nous ſommes actuellement. Je ne ſais ſi madame *du Châtelet* vous a fait tout ce détail dans ſa lettre, mais je vous dois cette ample inſtruction de mes marches, pour avoir ſurement quelques lettres de vous à mon arrivée à Paris.

Ne ſerez-vous point homme à paſſer, dans cette grande capitale des bagatelles, une partie du ſaint temps de carême ? N'ai-je pas entendu dire que le philoſophe *Formont* y doit venir ? Il ſerait très-doux, mon cher ami, de nous raſſembler un petit nombre d'élus, ſerviteurs d'*Apollon* et du plaiſir. Je ne ſais pas trop comment vont les ſpectacles. Voilà ce qui m'intéreſſe ; car, pour le ſpectacle de l'Europe, les armées d'Allemagne et la comédie de Francfort, je n'y jette qu'un coup d'œil. Je paye mon dixième pour être un moment debout au parterre, et je n'y penſe plus ; mais nous manquons d'acteurs à la comédie françaiſe ; c'eſt-là l'objet intéreſſant. J'ai plus beſoin de voir *Dufreſne* remplacé, que de voir *Maximilien de Bavière* ſur le trône de *Charle VI.*

Un grand comédien d'Allemagne, nommé le roi de Pruſſe, m'a mandé qu'il aurait *La Noue* ; d'un autre côté, on ſe flattait de l'avoir à Paris,

et je voudrais bien que *La Noue* fît comme moi, 742. qu'il quittât les rois pour ſes amis. Je ferai jouer Mahomet, s'il vient dans la troupe, ſuppoſé s'entend, que vous ſoyez content de cet illuſtre fripon que j'ai retaillé, recoupé, relimé, raboté, rebrodé, le tout pour vous plaire; car il faut commencer par vous, et je ferai sûr du public.

J'aurai encore le temps d'attendre que l'ambaſſadeur turc ſoit parti; car, en vérité, il ne ſerait pas honnête de dénigrer le prophète pendant que l'on nourrit l'ambaſſadeur, et de ſe moquer de ſa chapelle ſur notre théâtre. Nous autres Français, nous reſpectons le droit des gens ſurtout avec les Turcs.

Mon Dieu, mon cher ami, que je voudrais vous retrouver à Paris pendant notre ramazan! Que je faſſe jouer ou non mon fripon, je n'y reſterai pas long-temps. Il faut encore aller boire à Bruxelles la lie du calice de la chicane, et végéter deux ans dans le pays de l'inſipidité. Quelques étincelles de votre imagination, et quelques jours de votre préſence, me ſerviraient d'antidote. Je cours grand riſque de reſter encore deux ans au moins chez les barbares. Ne pourrai-je avoir la conſolation de vous voir deux jours?

Adieu, mon cher ami, à qui mon cœur eſt uni pour toute ma vie. Je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE IV. 1742

A M. DE LA ROQUE.

Mars

PERMETTEZ, Monſieur, que je m'adreſſe à vous pour détromper le public au ſujet de pluſieurs éditions de mes ouvrages, que j'ai vues répandues dans les pays étrangers et dans les provinces de France. Depuis l'édition d'Amſterdam, faite par les *Ledet*, qui m'a paru très-belle pour le papier, les caractères et les gravures, on en a fait pluſieurs dans leſquelles non-ſeulement on a copié toutes les fautes de cette édition des *Ledet*, mais qu'on a défigurées par des négligences intolérables.

Si on veut, par exemple, ſe donner la peine d'ouvrir la tragédie d'Oedipe, on trouve, dès la ſeconde page, trois vers entiers oubliés, et preſque par-tout des contre-ſens inintelligibles. Si on veut conſulter, dans le tome que les éditeurs ont intitulé Mélanges de philoſophie et de littérature, le chapitre qui regarde le gouvernement d'Angleterre, on y verra les fautes les plus révoltantes que l'inattention d'un éditeur puiſſe commettre. Il y avait dans la première édition de Londres ces paroles: " Ce qu'on reproche
„ le plus aux Anglais, et avec raiſon, c'eſt le ſup-
„ plice de *Charles I*, monarque digne d'un meil-
„ leur ſort, qui fut traité par ſes vainqueurs, etc."

Au lieu de ces paroles, on trouve celles-ci, qui ſont également abſurdes et odieuſes: " Ce
„ qu'on reproche le plus aux Anglais, c'eſt le

1742. „ fupplice de *Charles I*, qui fut traité, *avec* „ *raifon*, par fes vainqueurs, etc. "

Et pour comble d'inattention, les éditeurs ont mis en marge, *monarque digne d'un meilleur fort*, comme fi ces mots étaient ou une anecdote, ou quelque titre diftinctif. Quand ces éditeurs ont trouvé le terme italien, *il coftume*, confacré à la peinture, ils n'ont pas manqué de prendre ce mot pour une faute, et de mettre à la place *la coutume.* On y voit les arts *engagés* par *Louis XIV*, au lieu d'*encouragés*; *la mère de la Bruyère*, au lieu de *l'amer la Bruyère*; *les toiles laires*, pour *l'étoile polaire*, etc.

Je ne veux pas faire ici une énumération fatigante de tous les contre-fens dont toutes ces éditions fourmillent, mais je dois me plaindre fur-tout d'une édition de Rouen, en cinq volumes, fous le nom de la compagnie d'Amfterdam, qui eft l'opprobre de la librairie; c'eft peu qu'il n'y ait pas une page correcte. On a mis fous mon nom des pièces qu'affurément perfonne ne mettra jamais fous le fien; une apothéofe infame de la demoifelle *le Couvreur*; un fragment de roman qu'on dit impudemment avoir trouvé écrit de ma main, dans mes papiers; je ne fais quelles chanfons faites pour la canaille, et plufieurs ouvrages dans ce goût. Attribuer ainfi à un auteur ce qui n'eft point de lui, c'eft tout à la fois outrager un citoyen et abufer le public, c'eft en quelque façon un acte de fauffaire.

Les libraires, qui ont voulu imprimer mes ouvrages, devaient au moins s'adreffer à moi, je

ne leur aurais pas refusé mon secours ; ils n'auraient pas à se reprocher ces éditions indignes, qui ne doivent leur apporter aucun profit, et qui font dire aux étrangers que l'imprimerie tombe en France, avec la littérature.

1741

J'avertis donc tous les particuliers qui auront ces éditions, qu'ils n'ont qu'à voir si, si dans le cinquième tome, ils trouveront les pièces dont je parle; en ce cas, je leur conseille de ne point se charger d'un livre si peu fait pour la bibliothéque des honnêtes gens

LETTRE V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris, Mars.

Les saints anges sont adorables ; que ne puis-je communier avec eux aujourd'hui ? Cette cène serait charmante pour moi. Madame *du Châtelet* est priée pour aujourd'hui et demain, et a donné sa parole. Je viendrai faire ma cour à mes chers anges à l'issue de leur dîner. Madame *du Châtelet* est réellement affligée de ne pouvoir souper avec eux. Si elle pouvait se dégager, elle le ferait. Ah, chevreuil ! ah, perdrix ! ce n'est que dans cette compagnie-là que je pourrais vous digérer.

en robe longue, qui ne veulent pas qu'on joue le Fanatiſme, comme on dit qu'un premier préſident ne voulait pas qu'on jouât Tartuffe ? Puiſque me voilà la victime des janſéniſtes, je dédierai Mahomet au pape, et je compte être évêque *in partibus infidelium*, attendu que c'eſt là mon véritable diocèſe. Bonjour, mes ſaints anges ; je me mets toujours à l'ombre de vos ailes. Voulez vous des nouvelles ? on joue jeudi ma comédie nouvelle, mademoiſelle *Gauſſin* a été ſaignée hier, M. le cardinal de *Fleuri* a eu une petite faibleſſe, on répète Hippolyte et Aricie. 1742

A propos, vous avez mon Mahomet ; madame de *Tençin* le lira, monſieur le cardinal le lira ; qu'en auront-ils dit ? et M. *Pallu*, on ne peut pas ſe diſpenſer de lui en accorder une lecture.

Je vous prie de préſenter mes reſpects à madame votre tante ; et ſi je n'étais pas auſſi profane, auſſi irrévocablement damné que j'ai l'honneur de l'être, je demanderais la bénédiction de ſon éminence.

LETTRE VII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 1 ſeptembre

Allah, *illah*, *allah*, *Mahommed rezoul*, *allah*.

CE *Mahomet*, mon très-aimable ami, m'a fait bien coupable envers vous ; il m'a rendu pareſſeux.

Me voilà enfin tranquille à Bruxelles, et je profite de ce petit moment de loiſir pour m'entretenir

1742. avec vous. Je pars demain pour aller trouver, à Aix-la-chapelle, le roi de Pruſſe, qui a changé deux fois le ſyſtême de l'Europe, et qui pourtant n'eſt pas puni de DIEU; car il eſt aux eaux ſans avoir beſoin de les prendre, et les médecins ſont au nombre des puiſſances dont il ſe moque. Si notre Mahomet, mon cher ami, eût été repréſenté devant lui, il n'en eût pas été effarouché, comme l'ont été nos prétendus dévots. Il ne veut pas faire jouer Zaïre, parce qu'il y a trop de chriſtianiſme, à ce qu'il dit, dans la pièce. Vous jugez bien que le miracle de *Polyeucte* n'eſt pas de ſon goût, et que celui de *Mahomet* lui plaît davantage.

Nos janſéniſtes de Paris, et ſur-tout nos janſéniſtes convulſionnaires, ne penſent point ainſi. Les bonnes gens ont cru que l'on attaquait St *Médard* et monſieur ſaint *Pâris*. Il y a eu même de vos graves confrères, conſeillers au parlement de Paris, qui ont repréſenté à leur chambre que cette pièce était toute propre à faire des *Jacques Clément* et des *Ravaillac*. Ne trouvez-vous pas que ce ſont-là de bonnes têtes? Ils croient ſans doute qu'*Harpagon* fait des avares, et enſeigne à prêter ſur gages. Il y a une choſe qui me fait de la peine, mon cher ami, et je vous la dirai; c'eſt que le gros de notre nation n'a point d'eſprit. Le petit nombre d'illuſtres précepteurs que les Français ont eu dans le ſiècle paſſé, n'a pu encore rendre la raiſon univerſelle. *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *la Bruyére*, *Boſſuet*, *Fénélon*, etc. etc. ont eu beau faire, le faux, le petit, le léger

1742

ſont le caractère dominant. Cependant, il y a toujours le petit nombre des élus à la tête deſquels je vous place. Ceux-là conduiſent à la longue le troupeau : *Dux regit agmen* ; mais ce n'eſt qu'à la longue, et il faut des années avant que les gens d'eſprit aient repétri les ſots.

Le Tartuffe eſſuya autrefois de plus violentes contradictions ; il fut enfin vengé des hypocrites. J'eſpère l'être des fanatiques ; car enfin, *Mahomet* eſt *Tartuffe le grand*.

Nous en raiſonnerons à Paris, c'eſt-là ma plus chère eſpérance ; car vous y viendrez à ce Paris, et moi j'y ſerai dans deux ou trois mois.

Tout ce griffonnage, mon cher ami, avait été écrit il y a huit jours. J'ai été voir le roi de Pruſſe avant de finir ma lettre. J'ai courageuſement réſiſté aux belles propoſitions qu'il m'a faites. Il m'offre une belle maiſon à Berlin, et une jolie terre ; mais je préfère mon ſecond étage dans la maiſon de madame *du Châtelet*. Il m'aſſure de ſa faveur et de la conſervation de ma liberté, et je cours à Paris à mon eſclavage et à la perſécution. Je me crois un petit athénien qui refuſe les bontés du roi de Perſe. Il y a pourtant une petite différence : on était libre à Athènes, et je ſuis sûr qu'il y avait beaucoup de *Cideville* ; ſans cela comment aurait-on pu aimer ſa patrie ? C'eſt beaucoup qu'il y en ait un en France, et que je puiſſe me flatter d'avoir bientôt la conſolation de l'embraſſer.

Madame *du Châtelet* fait toujours ici ſa malheu-

reuſe guerre de chicane, et on craint à tout moment d'en voir une véritable et univerſelle. Quel acharnement! ne faudra-t-il pas faire la paix après la guerre? Eh., morbleu, que ne fait-on la paix tout d'un coup!
1742.

Adieu; je vous regrette, je vous aime, je voudrais paſſer avec vous ma vie.

LETTRE VIII.

A MADAME

DE SOLAR, *à Paris.*

A Bruxelles, 2 ſeptembre.

Ce fut, Madame, le 23 du dernier mois, que les troupes enfermées dans Prague firent la plus vigoureuſe ſortie. Ils comblèrent une partie de la tranchée, ils renversèrent des batteries, ils enclouèrent du canon. Le combat dura une heure; on ſe battit de part et d'autre en déſeſpérés. On dit le prince des *Deux-Ponts* bleſſé à mort, le duc de *Biron* priſonnier, un nombre à peu-près égal de morts des deux côtés, mais beaucoup plus d'officiers français que d'autrichiens, par la raiſon qu'il y a toujours plus d'officiers dans nos troupes que chez les étrangers, et qu'ainſi nous jouons des piſtoles contre de la monnaie.

Après cette ſanglante action, il y eut une heure d'armiſtice pendant laquelle on agit et on ſe parla comme ſi tout le monde avait été du même parti. Les officiers français avouèrent aux autrichiens qu'ils eſpéraient que l'armée de ſecours arriverait le 28 auguſte. Leurs généraux leur avaient donné

cette

cette eſpérance. Les aſſiégeans les détrompèrent et leur firent voir que cette armée ne pouvait arri- 174
ver qu'à la fin de ſeptembre ; mais nos troupes, loin d'en être découragées, proteſtent qu'elles périront plutôt que de ſe rendre. Jamais on n'a vu tant de zèle et tant d'intrépidité : chaque ſoldat ſemble être reſponſable de la gloire de la nation ; c'eſt une juſtice que leur rend le prince *Charles*.

J'ai mandé cette nouvelle à M. le préſident de *Meynières*, pour en orner le grand livre de madame *Doublet* ; mais j'ai oublié de lui dire que nous avons pris *Monti*, ingénieur en chef de l'armée autrichienne. Puiſſe tant de courage être ſuivi d'une paix auſſi prompte qu'honorable ! Il paraît que les Hollandais temporiſent. Il y a ici dix-huit mille anglais avec du canon, vingt-deux mille nationaux, et on attendait, il y a cinq jours, M. de *Neiperg* avec la déclaration de leurs hautes et lentes Puiſſances. Seize mille hanovriens devaient ſe joindre à toutes ces troupes et commencer les opérations vers Thionville. Tous ces projets paraiſſent ſuſpendus.

Le roi de Pruſſe eſt à Aix-la chapelle où il fait ſemblant de conſulter des charlatans, et de boire des eaux. Il traite les médecins comme les autres puiſſances. Je pars dans l'inſtant, avec la permiſſion du roi, pour aller faire un moment ma cour à ce prince. J'aimerais bien mieux partir pour venir manger la poule au riz. Permettez-moi, Madame, de préſenter mes reſpects à M. de *Solar*. Madame *du Châtelet* va vous écrire. J'ai écrit aux anges. *Le baccio i piedi.*

1742.

LETTRE IX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris*.

A Bruxelles, ce 10 ſeptembre.

JE vous en fais mon compliment, Monſieur et je le ferais encore avec plus de plaiſir s'il s'adreſſait à vous directement. J'ai vu, ces jours-ci, le roi de Pruſſe, et je l'ai vu comme on ne voit guère les rois, fort à mon aiſe, dans ma chambre, au coin de mon feu où ce même homme, qui a gagné deux batailles, venait cauſer familièrement comme *Scipion* avec *Térence*. Vous me direz que je ne ſuis pas *Térence*, mais il n'eſt pas non plus tout-à-fait *Scipion*.

J'ai appris des choſes bien extraordinaires. Il y en a une qu'on débite ſourdement, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire : on dit le ſiége de Prague levé, mais Bruxelles eſt le pays des mauvaiſes nouvelles. M. de *Neiperg* eſt arrivé de Hollande ici, mais il n'amène point de troupes hollandaiſes, comme on s'en flattait; et nous pourrions bien avoir inceſſamment une paix utile et glorieuſe, malgré milord *Stairs* et malgré M. *Van-Haren* qui eſt le poéte *Tirtée* des Etats généraux. L'un préſente des mémoires, l'autre fait des odes; et avec tant de proſe et tant de vers, leurs groſſes et lentes Puiſſances pourraient bien reſter tranquilles. Dieu le veuille, et nous préſerve d'une guerre dans laquelle il n'y a rien à gagner, mais beaucoup à perdre!

Les Anglais veulent nous attaquer chez nous, et nous ne pouvons leur en faire autant : la partie

en ce ſens ne ſerait pas égale Si nous les tuons tous, nous envoyons vingt mille hérétiques en enfer 174 et nous ne gagnons pas un château ſur la terre ; s'ils nous tuent, ils mangent encore à nos dépens. Il vaut bien mieux n'avoir de querelles que ſur *Locke* et ſur *Newton*. Celle que j'ai ſur Mahomet, n'eſt heureuſement que ridicule. On croit ici les Français gais et légers : qui croirait qu'il y en ait de ſi triſtes et de ſi pédans !

Vous qui êtes ſi loin d'être l'un et l'autre, conſervez-moi, Monſieur, des bontés qui me ſeront toujours bien précieuſes, et protégez-moi un peu auprès de monſieur votre fils. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

LETTRE X.

AU CARDINAL DE FLEURI.

10 ſeptembre.

MONSEIGNEUR,

JE commence par envoyer à votre Eminence la première lettre que le roi de Pruſſe m'écrivit le 26 d'auguſte, qu'il date par mégarde du 26 de ſeptembre. Votre Eminence verra au moins, par cette lettre, que je n'ai point écrit celle qui courut ſi malheureuſement, il y a un mois, et qui fut fabriquée à Paris par le ſecrétaire d'un ambaſſadeur, auſſi-bien qu'une prétendue réponſe de ſa Majeſté pruſſienne.

J'ai donc quelque droit d'eſpérer que je ſerai

juſtifié dans l'eſprit du roi, comme dans celui de
1742. votre Eminence, ſur cette petite affaire.

Je vais maintenant lui rendre compte, comme je le dois, de mon voyage à Aix-la-chapelle.

Je ne partis que le 2 de ce mois. Je rencontrai en chemin un courrier du roi de Pruſſe qui venait me réitérer ſes ordres. Le roi voulut que je logeaſſe près de ſon appartement, et paſſa deux jours conſécutifs, quatre heures de ſuite, dans ma chambre avec cette bonté et cette familiarité qui entre, comme vous ſavez, dans ſon caractère, et qui n'abaiſſe point un roi, parce qu'on n'en abuſe jamais. J'eus tout le temps de parler, avec beaucoup de liberté, ſur ce que votre Eminence m'avait preſcrit, et le roi me parla avec une égale franchiſe.

D'abord, il me demanda s'il était vrai que la nation fût ſi piquée contre lui, ſi le roi l'était, ſi vous l'étiez. Je répondis qu'en effet tous les Français avaient reſſenti vivement une défection ſi ineſpérée; qu'il ne m'appartenait pas de ſavoir comment penſait le roi, que je connaiſſais la modération de votre Eminence, etc. Il daigna me parler beaucoup des raiſons qui l'ont engagé à précipiter ſa paix. Elles ne roulent point ſur les prétendues négociations ſecrètes à la cour de Vienne, et deſquelles votre Eminence a bien voulu ſe juſtifier. Elles ſont ſi ſingulières que j'oſe douter qu'on en ſoit inſtruit en France. Cependant je n'oſe les confier à cette lettre, ſentant combien il me ſied peu de toucher à des affaires ſi délicates.

Tout ce que j'oſe dire, c'eſt qu'il m'a ſemblé

très-aiſé de ramener l'eſprit de ce monarque, que la ſituation de ſes Etats, ſon intérêt et ſon 174
goût ſemblent rendre l'allié naturel de la France.

Il m'a paru très-affligé de l'opinion que cet événement a fait concevoir de lui aux Français; il m'a dit qu'il avait commencé un manifeſte, mais qu'il le ſupprimerait. Il ajouta qu'il ſouhaitait paſſionnément de voir la Bohème aux mains de l'empereur, qu'il renonçait de la meilleure foi du monde à Bergue et à Juliers; que malgré les propoſitions avantageuſes que lui feſait le comte de *Stairs*, il ne ſongeait qu'à garder la Siléſie; qu'il ſavait bien qu'un jour la maiſon d'Autriche voudrait rentrer dans cette belle province, mais qu'il ſe flattait qu'il garderait ſa conquête; quil avait actuellement cent trente mille hommes de troupes; qu'il allait faire de Neiſſe, de Glogaw et de Brieg des places auſſi fortes que Véſel; que d'ailleurs il était très-bien informé que la reine d'Hongrie doit plus de quatre-vingts millions d'écus d'Allemagne, qui ſont environ trois cents millions de France; que ſes provinces épuiſées et ſéparées les unes des autres ne pourront faire de longs efforts, et que de long-temps les Autrichiens ne ſeront redoutables par eux-mêmes.

Il eſt indubitable qu'on avait donné à ce prince des idées auſſi fauſſes ſur la France qu'il en a de juſtes ſur l'Autriche. Il me demanda s'il était vrai que la France fût épuiſée d'hommes et d'argent, et entièrement découragée: je répondis qu'il doit y avoir encore plus de douze cents millions d'eſpèces circulant dans le royaume, que les

1742. recrues ne se font jamais faites si aisément, et qu'il n'y a jamais eu tant de bonne volonté.

Milord *Hindfort* lui avait parlé bien autrement, et milord *Stairs* dans ses lettres lui représentait, il y a un mois, la France comme prête à succomber. Il n'a cessé de le presser encore pendant le voyage d'Aix.

Malgré la déclaration que M. de *Podewils* avait faite à la Haie, il y avait, même encore le 20 d'auguste, à Aix un anglais, de la part de milord *Stairs*, qui vint parler au roi de Prusse dans un petit village nommé Boschet, à un quart de lieue d'Aix. On m'a assuré que l'anglais s'en est retourné très-mécontent. Cependant le général *Schmettau*, qui était avec le roi, envoya dans ce temps-là même acheter à Bruxelles cinq exemplaires des cartes du cours de la Moselle et des Trois-Evêchés.

Voilà les principales choses dont j'ai cru devoir rendre un compte succinct à votre Eminence, sans me hasarder à faire aucune réflexion, croyant avoir rempli mon devoir de français, sans manquer à la reconnaissance que je dois aux bontés extrêmes dont le roi de Prusse m'honore.

Votre Eminence verra d'un coup d'œil le fond des choses dont je n'ai vu et dont je ne peux rendre que la superficie.

Si ma lettre est jugée digne de votre attention, je vous supplie, Monseigneur, de ne la regarder que comme le simple témoignage de mon zèle pour le roi et pour ma patrie. La confiance avec laquelle le roi de Prusse daigne me parler, me

mettrait peut-être quelquefois en état de rendre ce zèle moins inutile, et je croirais ne pouvoir 1742. jamais mieux répondre à ses bontés qu'en cultivant le goût naturel qu'il a pour la France.

Je suis, etc.

LETTRE XI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A la Haie, 2 octobre.

MON cher ami, dont l'imagination et la probité font honneur aux lettres, vous m'avez bien prévenu; j'allais vous écrire et vous dire combien j'ai été fâché de ne point vous trouver ici. On m'avait assuré que vous logiez chez celui que vous avez enrichi (*). J'y ai volé, on vous a dit à Stutgard. Que ne puis-je y aller! Je suis ici accablé d'affaires, je ne pourrai y être que quatre ou cinq jours encore; il faudra que je retourne d'ailleurs incessamment à Bruxelles; mais vous, pourquoi aller en Suisse? Quoi, il y a un roi de Prusse dans le monde! Quoi, le plus aimable des hommes est sur le trône! Les *Algarotti*, les *Wolf*, les *Maupertuis*, tous les arts y courent en foule, et vous iriez en Suisse! Non, non, croyez moi, établissez-vous à Berlin; la raison, l'esprit, la vertu y vont renaître. C'est la patrie de quiconque pense; c'est une belle ville, un climat sain; il y a une bibliothèque publique que le plus sage des rois va rendre digne de lui. Où trouverez-vous ailleurs

(*) Son libraire.

1742. les mêmes fecours en tout genre? Savez-vous bien que tout le monde s'empreffe à aller vivre fous le *Marc-Aurèle* du Nord. J'ai vu aujourd'hui un gentilhomme de cinquante mille livres de rentes, qui m'a dit : Je n'aurai point d'autre patrie que Berlin, je renonce à la mienne, je vais m'établir là, il n'y aura pas d'autre roi pour moi. Je connais un très-grand feigneur de l'Empire qui veut quitter fa facrée Majefté pour l'humanité du roi de Pruffe. Mon cher ami, allez dans ce temple qu'il élève aux arts. Hélas! je ne pourrai vous y fuivre, un devoir facré m'entraîne ailleurs. Je ne peux quitter madame *du Châtelet*, à qui j'ai voué ma vie, pour aucun prince, pas même pour celui-là ; mais je ferai confolé fi vous vous faites une vie douce dans le feul pays où je voudrais être fi je n'étais pas auprès d'elle. *Paupie* m'a appris vos arrangemens. Je vous en fais les plus tendres complimens ; que ne puis-je avoir l'honneur de vous embraffer ! Adieu, mon cher *Ifaac* ; vis content et heureux.

Si vous avez quelque chofe à m'apprendre de votre deftinée, écrivez à Bruxelles.

Adieu, mon aimable et charmant ami.

LETTRE

LETTRE XII.

1742.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 9 octobre.

J'AI reçu votre lettre du 2 octobre, mais pour celle du 12 ſeptembre, il était fort difficile qu'elle me parvînt, attendu que j'étais parti le 10 d'Aix-la-chapelle où elle était adreſſée. Je n'avais pas beſoin aſſurément d'être excité à prendre vos intérêts auprès d'un prince à qui je les ai toujours oſé, et oſé ſeul repréſenter : car, quoi que vous en puiſſiez dire, ſoyez très-perſuadé qu'il n'y a jamais eu que moi ſeul qui lui aye parlé de votre penſion. On ne paye actuellement aucun marchand. Vous ſavez que les tableaux de *Lancret* ne ſont point payés. Il faudra bien pourtant qu'on s'arrange à la fin, et qu'on acquitte des dettes ſi preſſantes ; alors j'ai tout lieu de croire que vous ne ſerez point oublié. J'avoue qu'il eſt très-dur d'attendre. Cet homme-là s'empare d'une province plus vite qu'il ne paye un créancier ; mais comme il ne perd de vue aucun objet, chaque choſe aura ſon temps. Il fait bâtir une ſalle de ſpectacle dont l'architecture ſera ce qu'il y aura de plus beau dans l'Europe en ce genre. Il aura une comédie l'année prochaine. Il fonde une académie pour l'éducation des jeunes gens d'une manière bien plus utile que ce qu'il s'était propoſé d'abord. Vous voyez que ce ſerait bien dommage ſi un prince qui fait de ſi grandes choſes oubliait les petites qui ſont néceſſaires ; je dis les petites par rapport

1742. à lui, car vôtre penfion eft pour moi une très grande-affaire.

Je ne doute pas qu'avant qu'il foit un an, *je* ne réuffiffe à lui faire agréer M. de *la Bruère*, qui pourra avoir un emploi très-agréable pour un homme de lettres. Ce fera une très-bonne acquifition pour Berlin, mais c'eft à mon gré une perte pour Paris. Je ne connais guère d'efprit plus jufte et plus délicat. Il eft bien trifte qu'avec fes talens il ait befoin de fortir de France.

Vous me dites qu'il eft venu d'étranges récits fur le compte du roi de Pruffe d'Aix-la-chapelle, mais que madame *du Châtelet* ni moi nous n'y fommes point mêlés. Cette reftriction femble fuppofer que madame *du Châtelet* était à Aix-la-chapelle: c'eft un voyage auquel elle n'a pas penfé. Si elle avait eu à le faire, ce n'eft pas ce temps-là qu'elle eût pris. Je fais à peu-près d'où partent ces difcours; mais il faut favoir que les fefeurs de tragédies, c'eft-à-dire, les rois et moi, nous fommes fifflés quelquefois par un parterre qui n'eft pas trop bon juge; les auteurs en font fâchés, de ces fifflets, mais les rois s'en moquent et vont leur train.

Songez à votre fanté, et puiffiez-vous avoir inceffamment une bonne penfion affignée fur la Siléfie, laquelle vaut par an à fon vainqueur quatre millions fept cents mille écus d'Allemagne, toutes charges faites. Je vous embraffe de tout mon cœur.

1742.

LETTRE XIII.

A M. L'ABBÉ ONILLON. (*)

Octobre.

Allah, illah, allah, Mehemet rezoul, allah.

Je baise les barbes de la plume du sage *Onillon*, fils d'*Onillon*, resplendissant entre tous les imans de la loi du Christ.

Votre lettre a été pour moi ce que la rosée est pour les fleurs, et les rayons du soleil pour le tournesol. Que DIEU vous couronne de prospérité comme vous l'êtes de sagesse, et qu'il augmente la rondeur de votre face! Mon cœur sera dilaté de joie, et la reconnaissance sera dans lui comme sur mes lèvres, quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faiblesse de mon drame par la force de son éloquence. J'attends avec impatience sa docte dissertation. Mais comme la poste des infidelles est très-chère, et que le plus petit paquet coûte un sultanin, je vous supplie de vouloir bien faire mettre promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé et point cacheté, selon les usages de la peu sublime poste de Bruxelles. Ce paquet arrivera en six ou sept jours, attendu qu'il n'y a que dix-sept cents vingt-huit stades de la ville impériale de Paris à celle où la divine Providence nous retient actuellement. Que DIEU

(*) Il avait écrit à l'auteur une lettre en style oriental sur la tragédie de Mahomet. M. de *Voltaire* lui répondit sur le même ton.

1742. vous accorde toutes les églantines de Toulouſe, et toutes les médailles des quarante ! que le bordereau de la fortune tombe de ſes mains entre les vôtres !

Ecrit dans mon bouge, ſur la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122.

Si la divine Providence permet que vous voyiez le plus généreux et le plus aimable des enfans des hommes, d'*Argental*, fils de *Fériol*, dont DIEU croiſſe la chevance, nous vous prions de l'aſſurer que nous ſoupirons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les adjes ne ſoupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, et qu'il ſera toujours, ainſi que ſa compagne ornée de grâces, l'objet des plus vives tendreſſes de notre cœur.

LETTRE XIV.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Bruxelles, le 3 novembre.

Je vous avoue que je ſuis auſſi fâché que vous du retard que vous éprouvez. Nous en raiſonnerons à loiſir à Paris où j'eſpère vous voir avant la fin du mois,

Satisfait ſans fortune et ſage en vos plaiſirs.

Je voudrais bien voir cette ſageſſe un peu plus à ſon aiſe. On ne m'écrira que lorſque je ſerai à Paris. Ainſi juſque-là je n'ai rien de nouveau à vous dire. J'attends pour cet hiver la paix et votre penſion.

J'ai vu les meurtriers anglais et les meurtriers hessois et hanovriens : ce sont de très-belles troupes à renvoyer dans leurs pays. Dieu les y conduise, et moi à Paris, par le plus court! Les maudits houssards ont pris tout le petit équipage de mon pauvre neveu *Denis*, qui se tue le corps et l'ame en Bohème, et qui est malade à force de bien servir. Pour surcroît de disgrâce, on lui a saisi ici deux beaux chevaux qu'il envoyait à sa femme, et je n'ai jamais pu les retirer des mains des commis, gens maudits de DIEU dans l'Evangile, et plus dangereux que les houssards. Vous voyez que dans ce monde vous n'êtes pas le seul à plaindre. 1742.

Madame *du Châtelet* essuie tous les tours de la chicane, et moi tous ceux des imprimeurs.

Durum: sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas.

Quiconque est au coin de son feu, et qui songe en soupant qu'en Bohème on manque souvent de pain, doit se trouver heureux.

Je vous embrasse ; comptez toujours sur mon amitié.

LETTRE XV.

A M. D'ARNAUD, *à Paris.*

A Bruxelles, 20 novembre.

MON cher enfant en *Apollon*, vous vous avisez donc enfin d'écrire d'une écriture lisible, sur du papier honnête, de cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelque détail en écrivant. Il faut qu'il se soit fait en vous une bien belle

1742. Je ſupplie inſtamment mes anges d'étendre ici leurs ailes : leur Mahomet pour lequel ils ont eu tant de bontés, et qui m'a coûté tant de ſoins, ne m'a donc produit que des peines ! Mon ſort ſerait bien malheureux, ſi je n'avais pour ma conſolation *Emilie* et mes anges.

Je compte que nous partirons dans cinq ou ſix jours, et que nous ſerons à Paris vers le 20 du mois. Tous les lieux me ſeraient égaux ſans vous. Nous avons mené à Bruxelles une vie retirée qui eſt bien de mon goût ; j'y ai trouvé peu d'hommes, mais beaucoup de livres ; je n'ai pas laiſſé de travailler, mais ma mauvaiſe ſanté me fait perdre bien du temps ; elle ſe dérange plus que jamais. Vous rendez heureuſe cette vie que la nature s'obſtine à tourmenter. Je retrouverai dans votre commerce et dans celui de madame d'*Argental* de quoi braver tous les maux.

Adieu ; les Autrichiens diſent qu'ils inonderont la France avec cent mille hommes l'année qui vient. Je n'en crois rien du tout.

LETTRE XVII.

A M. DE MONCRIF.

1 février.

1743. J'ai été enchanté, Monſieur, de vous retrouver, et de retrouver l'ancienne amitié que vous m'avez témoignée. Je vous remercie encore de l'humanité que vous avez fait paraître en examinant les ouvrages d'un homme qui était l'ennemi du

1743.

LETTRE XVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce jeudi 15 mai.

MON cher ami, qui me faites plus d'honneur que je n'en mérite, et qui me donnez autant de plaisir que j'en peux ressentir, la difficile *Emilie* a été très-contente de votre épître, à quelques bagatelles près. Jugez si j'en dois être enchanté. Je passai hier au soir à votre porte pour vous remercier. Je ne pus d'abord vous écrire parce que je souffrais beaucoup, mais votre épître m'a été un baume souverain.

Si vous voyez *Marivaux*, appliquez votre baume consolant sur son esprit très-injustement aigri. Vous savez s'il y a dans la bagatelle en question le moindre mot qui puisse le regarder; et s'il y avait la moindre apparence à la plus légère application, je ne l'y laisserais pas un moment. Il y a des gens bien méchans qui sèment toujours des poisons, tandis que vous faites naître des fleurs. Guérissez *Marivaux*, je vous en prie, des soupçons très-injustes que lui donnent des gens qui veulent nous tourmenter tous deux. *Vale*, *et me ama.*

LETTRE XIX.

1743

A M. LE-COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

MON adorable ami, vous n'aurez pas aujourd'hui la moindre bouteille de ce vin que vous daignez aimer. En vous remerciant de celui de M. de *Marian.* Je vais aujourd'hui à Verſailles, je ne reviendrai que ſamedi.

Mais, mon Dieu, je ſuis accuſé bien injuſtement. Ce n'eſt qu'à *La Noue* même que j'ai parlé, et c'eſt avec la plus tendre amitié que je lui ai fait mes repréſentations; il les a reçues avec un peu d'aigreur. Mais mon cher et reſpectable ami, je ne m'oppoſais à voir le viſage de *La Noue* couvert à Verſailles du turban d'*Oroſmane* que parce que je croyais qu'après avoir joué le rôle dans cette petite ville, il aurait le droit et la volonté de le jouer à Paris. Vous m'apprenez qu'il veut bien le céder à *Grandval*, après l'avoir joué à Verſailles, en province: c'eſt une nouvelle en tout ſens très-agréable pour moi. Il s'en faut beaucoup que mon goût pour la perſonne et les talens de *La Noue* ſoit diminué. Je ſerais fâché que *Grandval* jouât le rôle de *Titus* dans Brutus. Chacun a ſon talent et doit s'y renfermer. En vérité, vous devez avouer que *La Noue* n'eſt pas fait pour *Oroſmane.* Vous aimiez Zaïre avant d'aimer *La Noue.* C'eſt les trahir tous deux que de donner *Oroſmane* à *La Noue.* Je vous conjure de lui faire entendre raiſon. N'appelez point acharnement ma juſte fermeté. *La Noue* devrait me remercier, je lui rends ſervice en le ſuppliant inſtamment de ne point

1743. paraître sous une forme qui le dégrade. Joignez-vous à moi, faites-lui connaître ses véritables intérêts; dites-lui qu'ils me sont chers. Il ne faut pas que je lui déplaise en lui rendant service.

J'ai reçu hier une lettre de l'archevêque de Narbonne par laquelle il me fait entendre qu'on l'a pressé de succéder à M. le cardinal de *Fleuri*, et qu'il accepte la place.

Persécuté de tous côtés, que j'aye au moins le public pour moi. Il est de mon intérêt et de mon honneur de me présenter sous des faces différentes, et d'élever en ma faveur la voix publique qui, jointe à la vôtre, me console de tout. Mille tendres respects à mes deux anges que j'adore.

LETTRE XX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, vendredi.

Voici, mon très-cher ange, un fait comique. Je fais à M. le duc de *Richelieu* mes très-humbles plaintes de ce qu'il m'a forcé à laisser jouer *Rousselois* dans mes pièces, et de ce que tout Versailles dit que c'est moi qui l'ai fait venir, que c'est moi qui lui ai écrit de la part de monsieur le premier gentilhomme de la chambre. Je m'épuise en doux reproches, je me lamente. M. de *Richelieu* me répond en pouffant de rire; eh bien, dit-il, après avoir bien ricanné, voulez-vous que je vous avoue celui qui a écrit à *Rousselois*, sans me consulter? c'est *Roi*. Quoi *Roi?* Oui *Roi*, *Roi* le

chevalier de Saint-Michel, *Roi* le cheval, *Roi* l'ennuyeux, *Roi* l'insupportable, *Roi* qui fait assez bien des ballets. Il a gagné un homme à moi qui m'a recommandé *Rousselois* comme un *Baron*. Je l'ai fait jouer dans vos tragédies, croyant vous servir. Je vous avoue ma faute, et vous pouvez dire par-tout que c'est moi qui ai tort. 1743.

Mes chers anges, cela désarme; mais mademoiselle *Duménil* et ce pauvre *Paulin* sont au désespoir, et M. le duc d'*Aumont* va me croire le plus inepte des mortels; mais enfin la vérité triomphe, et M. le duc de *Richelieu* confesse son erreur. Il ne reste que *Roi* à punir; mais il n'y a pas moyen de punir un si sot homme. Justifiez-moi bien, mes chers anges; permettez que je vous dise que je suis enchanté des bontés de sa Majesté. Le ministère n'a pas mis à cela la dernière main; mais il le fera. Je vous confie ce petit secret comme à mes chers protecteurs que j'adorerai toute ma vie.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

QUAND les autres en ont gros comme un moucheron, j'en ai gros comme un chameau. Quoique j'aye commencé long-temps avant mes anges, je ne crois pas que j'aye la force de sortir aujourd'hui de mon lit. Si je sortais, ce ne serait pas pour Mérope. Je suis trop heureux que ces cahiers vous amusent. En voilà six autres. J'aurai soin du quatrième acte d'Adélaïde, mais c'est sur Zulime

1743. que je compte le plus. Si j'étais plus jeune et moins perfécuté, je travaillerais encore. Je fuis venu dans le temps de barbarie. Je ne fais rien de cette académie ; tout ce que je fais, c'eft qu'il eft bien cruel que deux hommes puiffans fe foient réunis pour m'arracher un agrément frivole, la feule récompenfe que je demandais, après trente années de travail. Bonjour ; vous êtes ma plus grande confolation ; mais portez-vous bien l'un et l'autre.

LETTRE XXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars,

Vous avez bien raifon, ange tutélaire ; je vous ai cherché tous ces jours-ci pour vous demander vos confeils angéliques. Il eft très-vrai que je dois avoir peur que *Satan* déguifé en ange de lumière, efcorté de *Marie Alacoque*, fe déchaîne contre moi.

Oui, l'auteur de Marie Alacoque perfécute, et doit perfécuter l'auteur de la Henriade ; mais je ferai tout ce qu'il faudra pour apaifer, pour défarmer l'archevêque de Sens. Le roi m'a donné fon agrément ; je tâcherai de le mériter. Je me conduirai par vos avis. La place, comme vous favez, eft peu ou rien, mais elle eft beaucoup par les circonftances où je me trouve. La tranquillité de ma vie en dépend ; mais le vrai bonheur, qui confifte à fentir vivement, fe goûte chez vous.

Adieu, mes adorables anges gardiens ; ma vie

eſt ambulante, mais mon cœur eſt fixe. Je vous recommande madame *du Châtelet* et *Céſar* : ce ſont deux grands-hommes. 1743.

LETTRE XXIII.

A M. ***,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Mars.

J'AI l'honneur de vous envoyer les premières feuilles d'une ſeconde édition des Elémens de *Newton*, dans leſquelles j'ai donné un extrait de ſa métaphyſique. Je vous adreſſe cet hommage comme à un juge de la vérité. Vous verrez que *Newton* était de tous les philoſophes le plus perſuadé de l'exiſtence d'un Dieu ; et que j'ai eu raiſon de dire qu'un cathéchiſte annonce DIEU aux enfans, et qu'un *Newton* le démontre aux ſages.

Je compte dans quelque temps avoir l'honneur de vous préſenter l'édition complète qu'on commence du peu d'ouvrages qui ſont véritablement de moi. Vous verrez par-tout, Monſieur, le caractère d'un bon citoyen. C'eſt par-là ſeulement que je mérite votre ſuffrage, et je ſoumets le reſte à votre critique éclairée. J'ai entendu de votre bouche, avec une grande conſolation, que j'avais oſé peindre, dans la Henriade, la religion avec ſes propres couleurs, et que j'avais même eu le bonheur d'exprimer le dogme avec autant de correction que j'avais fait avec ſenſibilité l'éloge de la vertu. Vous avez daigné même approuver que j'oſaſſe, après nos grands maîtres, tranſporter ſur la ſcène profane l'héroïſme chrétien.

1743. Enfin, Monsieur, vous verrez si, dans cette édition, il y a rien dont un homme, qui fait comme vous tant d'honneur au monde et à l'Eglise, puisse n'être pas content. Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages, qui sont tous la peinture de mon cœur, seront mes apologistes.

J'ai écrit contre le fanatisme qui dans la société répand tant d'amertumes, et qui dans l'état politique a excité tant de troubles. Mais plus je suis ennemi de cet esprit de faction, d'enthousiasme, de rebellion, plus je suis l'adorateur d'une religion dont la morale fait du genre-humain une famille, et dont la pratique est établie sur l'indulgence et sur les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi qui l'ai toujours célébrée? Vous dans qui elle est si aimable, vous suffiriez à me la rendre chère. Le stoïcisme ne nous a donné qu'un *Epictete*, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'*Epictete* qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous soutient sur-tout dans le malheur, dans l'oppression et dans l'abandonnement qui la suit, et c'est peut-être la seule consolation que je doive implorer après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux.

J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable pour la religion chrétienne qui m'inspira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur. Il faut l'attri buer à l'éloignement naturel que

j'ai

j'ai eu dès mon enfance pour ces sottises faciles, pour ces indécences ornées de rimes, qui plaisent par le sujet à une jeunesse effrénée. Je fis à dix-neuf ans une tragédie d'après *Sophocle*, dans laquelle il n'y a pas même d'amour. Je commençai à vingt ans un poëme épique dont le sujet est la vertu qui triomphe des hommes et qui se soumet à DIEU. J'ai passé mon temps dans l'obscurité à étudier un peu de physique, à rassembler des mémoires pour l'histoire de l'esprit humain, pour celle d'un siècle dans lequel l'esprit humain s'est perfectionné. J'y travaille tous les jours, sinon avec succès, au moins avec une assiduité que m'inspire l'amour de ma patrie. 1743.

Voilà peut-être, Monsieur, ce qui a pu m'attirer, de la part de quelques-uns de vos confrères, des politesses qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même siècle dont j'écris l'histoire. On m'a flatté que l'accadémie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal, qui fut un temps l'arbitre de l'Europe, par un simple citoyen qui n'a pour lui que ses études et son zèle.

Mes sentimens véritables sur ce qui peut regarder l'Etat et la religion, tout inutiles qu'ils sont, étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal de *Fleuri*. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, dans les derniers temps de sa vie, vingt lettres qui prouvent assez que le fond de mon cœur ne lui déplaisait pas. Il a daigné faire passer jusqu'au roi même un peu de cette bonté dont il m'honorait. Ces raisons

feraient mon excuse, si j'osais demander dans la
1743. république des lettres la place de ce sage ministre.

Le désir de donner de justes louanges au père de la religion et de l'Etat, m'aurait peut-être fermé les yeux sur mon incapacité; j'aurais fait voir au moins combien j'aime cette religion qu'il a soutenue, et quel est mon zèle pour le roi qu'il a élevé. Ce serait ma réponse aux accusations cruelles que j'ai essuyées; ce serait une barrière contre elles, un hommage solennel rendu à des vérités que j'adore, et un gage de ma soumission aux sentimens de ceux qui nous préparent dans le dauphin un prince digne de son père. (20)

LETTRE XXIV.

A M. ***.

A Paris, 4 avril.

J'AI été bien malade, mon cher ami; j'ai fait parler à M. de *la Houssaye*, comme vous me l'avez ordonné; il me semble que c'est une chose assez aisée de faire retarder les affaires; voilà de toutes les grâces la plus facile à obtenir. Je n'ai point vu M. l'abbé *Berth*, qui devait m'expliquer tant de choses; je ne sais où le déterrer. Si vous me mandez sa demeure, j'irai chez lui. Vous savez si j'ai de l'empressement à vous obéir. Notre Mérope n'est pas encore imprimée, je doute qu'elle

(20) On verra sans peine que cette lettre qui renferme une espèce d'apologie, était destinée à être répandue et à servir de réponse aux clameurs de la canaille littéraire, qui ne voulait pas que M. de *Voltaire* fût de l'académie française.

réuſſiſſe à la lecture autant qu'à la repréſentation ; ——
ce n'eſt point moi qui ai fait la pièce, c'eſt made- 1743.
moiſelle *Duménil*. Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer le parterre pendant deux actes de ſuite ? Le public a pris un peu de change ; il a mis ſur mon compte une partie du plaiſir extrême que lui ont fait les acteurs, et la ſéduction a été au point que je n'ai pu paraître à la comédie qu'on ne m'ait battu des mains ; cette faveur populaire m'a un peu conſolé de la petite perſécution que j'ai eſſuyée de monſieur l'évêque de Mirepoix. L'académie, le roi et le public m'avaient déſigné pour avoir l'honneur de ſuccéder à M. le cardinal de *Fleuri* parmi les quarante ; mais M. de *Mirepoix* n'a pas voulu, et il a enfin trouvé, après deux mois et demi, un évêque pour remplir la place qu'on me deſtinait. Je crois qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'académie, et de m'en tenir aux bontés du public ; mais il y a encore quelque choſe de plus précieux que cette bienveillance, peut-être paſſagère, c'eſt l'amitié conſtante d'un cœur comme le vôtre.

Les lettres ſont ici plus perſécutées que favoriſées. On vient de mettre à la baſtille l'abbé *Langlet*, pour avoir publié des Mémoires déjà connus, qui ſervent de ſupplément à l'hiſtoire de M. de *Thou* ; il a rendu un très-grand ſervice aux bons citoyens et aux amateurs des recherches ſur l'hiſtoire ; il méritait des récompenſes, et on l'empriſonne à l'âge de ſoixante et huit ans.

Inſere nunc, Melibœe, piros, pone ordine vites.

1743. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens ; elle marie sa fille, comme je crois vous l'avoir mandé, à M. le duc de *Montenero*, napolitain, au grand nez, au visage maigre, à la poitrine enfoncée ; il est ici, et va vous enlever une française aux joues rebondies. *Vale*, *et me ama*.

LETTRE XXV.

A M. THIRIOT.

A Paris, le 11 juin.

LA persécution et le ridicule sont un peu outrés. J'ai une récompense bien singulière et bien triste de trente années de travail. Ce n'est pas tant Jules-César que moi qu'on proscrit. Mais je songe encore plus à votre pension qu'aux tribulations que j'éprouve, et le plus grand de mes chagrins est de voir souffrir mon ami ; car enfin la pension du roi de Prusse vous est plus nécessaire que ne me l'était la justice que me refuse ma patrie.

1743.

LETTRE XXVI.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

Juin.

Il eſt bien dur de partir ſans avoir la conſolation d'embraſſer M. de *Pont-de-Veſle.* Je ne mettrais point de bornes à ma douleur, ſi, dans ma boîte de *Pandore*, il ne reſtait l'eſpérance de vous revoir un jour, et d'entendre avec vous Jules-Céſar. Les *brutes* qui me chicanent ſont auſſi ſots que ceux qui aſſaſſinèrent mon héros furent cruels.

LETTRE XXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, 5 juillet.

Eh bien, mes adorables anges, ce petit hémiſphère eſt plus fou et plus malheureux que jamais; et moi ne ſuis-je pas un des plus infortunés de la bande? Les uns vont mourir de faim ou par l'épée des ennemis, vers le Danube, les autres ſur le Mein, et moi où vais-je? où ſuis-je? j'ai bien peur de mourir de chagrin loin de vous.

Eſt-on devenu aſſez déterminément oſtrogots pour ne pas jouer Jules-Céſar? Si on avait dit, il y a quelques années, qu'on parviendrait à cet excès d'impertinence, on ne l'aurait pas cru. Je ne vous déplairai pas en vous diſant qu'il y a ici une comédie aſſez paſſable, *Prin* et *Fierville* en ſont les principaux acteurs. Il y a une *Bercaville* qui vaut mieux ſans comparaiſon que toutes les

1743. foubrettes qu'on a eſſayées, et qui eſt plus effrontée elle ſeule que toutes les autres enſemble. Les Anglais ſont encore plus effrontés pourtant, et prennent un terrible aſcendant ſur ce théâtre-ci. Ils jouent le rôle de tyrans fort noblement; et les Hollandais, celui d'aſſiſtans derrière leurs maîtres. Peut-on ſe réjouir à Paris dans ce malheur général! hélas! il le faut bien; et on tuerait cent mille hommes en Allemagne, que l'opéra ſerait plein les vendredis. Mais pourquoi la comédie ne le ſera-t-elle pas?

Le roi de Pruſſe eſt réellement indigné des perſécutions que j'eſſuie; il veut abſolument m'établir à Berlin; j'ai ſacrifié ſa lettre à madame *du Châtelet* et à mes anges. Tout ce que je vous dis là, je le dis à M. de *Pont-de-Vesle*, baiſant toujours vos ailes avec un pur amour.

LETTRE XXVIII.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

A la Haie, 2 auguſte.

MONSEIGNEUR,

Je dépêchai, le 21 du mois paſſé, un courrier juſqu'à Lille, avec un paquet qu'il devait rendre à madame *Denis* ma nièce, femme du commiſſaire des guerres: dans ce paquet il y en avait un pour M. le comte de *Maurepas*; et, ſous l'enveloppe de M. de *Maurepas*, une lettre d'environ ſix pages que j'avais l'honneur de vous adreſſer, ſans ſignature.

Cette lettre contenait, entre autres particularités, la petite découverte que j'avais faite, que le roi de Pruſſe fait négocier ſecrétement un emprunt de quatre cents mille florins à Amſterdam à 3 ½ pour cent. Je concluais de là, ou que ſes tréſors ne ſont pas auſſi conſidérables qu'on le dit, ou qu'il veut emprunter à un petit intérêt, pour rembourſer des ſommes qui en portent un plus grand. Je vous demandais la permiſſion de me ſervir de cette connaiſſance pour tâcher de démêler s'il voudrait recevoir des ſubſides, et j'oſais propoſer une manière d'affamer les armées ennemies, laquelle ce prince pouvait mettre en uſage avec adreſſe. 1743.

Le même jour, 21 du mois paſſé, je fis propoſer, par une voie très-ſecrète, à ce monarque de faire quelques difficultés aux Provinces-Unies touchant le paſſage des munitions de guerre qui doivent remonter le Rhin ſur ſon territoire. Il a approuvé le projet; et ſi les choſes ne changent pas, ſon miniſtre aura ordre de retarder le paſſage de ces munitions autant qu'il le pourra. On s'y prend avec beaucoup d'art. L'envoyé du roi de Pruſſe a ordre de ne point communiquer avec l'ambaſſadeur de France, parce qu'on craint qu'il ne s'en prévale, dans la chaleur des conjonctures préſentes. On ne veut point du tout paraître lié avec vous; et on veut vous ſervir ſous main, en ménageant la république.

Je tâcherai de faire fermenter ce petit levain. Je peux vous aſſurer que le fond des ſentimens du roi de Pruſſe eſt tel qu'il était en 1741, quand

il écrivit la lettre ci-jointe, dont j'ai l'honneur
1743. de vous envoyer copie.

Je compte toujours lui faire ma cour à Aix-la-chapelle, vers le 18 de ce mois.

LETTRE XXIX.

A M. AMELOT.

Ce 3 auguste.

MONSEIGNEUR,

HIER, après le départ de ma lettre, j'en reçus une du roi de Prusse, datée du camp de Hu: felt en Silésie, place dans laquelle il va bâtir une ville tandis qu'il fortifie ses frontières. Il sera le 14 à Berlin, et le 18 ou le 20 à Spa, et non plus à Aix-la-chapelle.

Je suis toujours dans la même espérance touchant le petit service que le roi de Prusse doit rendre; mais je crains que cette démarche n'ait pas d'assez grandes suites, si ce prince reste dans les idées qu'il me témoigne. Tous ses correspondans lui ont persuadé que la France est trop affaiblie pour mettre actuellement un grand poids dans la balance. Je n'ai pu même empêcher un ami intime, que j'ai ici de lui écrire des choses qui doivent le dégoûter de votre alliance. Cet ami est cependant entièrement dans vos intérêts; et le roi de Prusse sent parfaitement qu'au fond votre cause et la sienne sont communes. Mais cet ami ne peut écrire autrement, de peur d'être démenti par les autres correspondans; et le roi de Prusse ne peut à présent concevoir que des idées désavantageuses sur tant de rapports.

Je

Je suis obligé de vous dire que, dans sa dernière lettre, il s'exprime dans les termes les plus durs sur la conduite passée ; mais il paraît en sentir autant d'affliction qu'il en parle avec violence. 1743.

Soyez très-persuadé que, dès l'année 1741, il a prévu tout ce qui est arrivée. Il pense à présent que si sa Majesté envoyait ou fesait croire qu'elle envoie un corps considérable vers la Meuse, cette démarche bien ménagée opérerait une très-grande désunion entre le parti anglais, qui prédomine en Hollande, et le parti pacifique qu'on ne doit pourtant pas appeler le parti français. Il ne m'appartient pas d'avoir une opinion sur ces matières, j'en laisse le jugement ici à monsieur l'ambassadeur et à M. de *Laville*, dont les lumières et l'expérience sont trop supérieures à mes faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage que celui de mettre les partis différens et les ministres étrangers à portée de me parler librement. Je me borne et me bornerai toujours à vous rendre un compte simple et fidelle.

Mais, comme il paraît nécessaire que le roi de Prusse ait une opinion très-avantageuse des forces et des résolutions vigoureuses de la France, j'ose vous supplier de m'envoyer quelques couleurs avec lesquelles je puisse faire un tableau qui le frappe quand je lui ferai ma cour à Spa ; et je vous en prie d'autant plus, que je suis certain que le tableau lui plaira beaucoup. La France est une maîtresse qu'il a quittée, mais qu'il aime et qu'il souhaite passionnément de voir embellie. M. *Trévor* m'a demandé aujourd'hui en confidence si je croyais que la maison de Lorraine eût un grand parti en Lorraine.

1743.

LETTRE XXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe le 8 d'auguſte.

SOYEZ chancelier de France, Monſieur, ſi vous voulez que j'y revienne; rendez-nous la gloire des lettres, quand nous perdons celle des armes. Les hommes ſont faits originairement, ce me ſemble, pour penſer, pour s'inſtruire, et non pour ſe tuer. Faut-il que la guerre ne ſoit pas encore la ſeule perſécution que les arts eſſuient? Je gémis de voir ce pauvre abbé *Langlet* enfermé, à ſoixante-dix ans, dans la baſtille, après nous avoir donné une bonne méthode pour étudier l'hiſtoire, et d'excellentes tables chronologiques. Qui ſont donc les vandales qui ſe ſont imaginés que l'impreſſion du ſixième volume des additions à l'hiſtoire de ce bon citoyen le préſident de *Thou*, était un crime d'Etat? Quel comble de barbarie, et quel excès de petiteſſe de ne pas permettre qu'on imprime des livres où l'on explique *Newton*, et où l'on dit que les rêveries de *Deſcartes* ſont des rêveries!

J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici de la liberté d'imprimer ſes penſées, que cet eſclavage dans lequel on veut chez vous mettre l'eſprit humain. Si l'on y va de ce train, que nous reſtera-t-il, que le ſouvenir de la gloire du beau ſiècle de *Louis XIV*?

Cette décadence me ferait ſouhaiter de m'établir dans le pays où je ſuis à preſent. N'ayant rien à y prétendre, je n'aurais point de plaintes à former.

Je vivrais tranquille, et j'y souhaiterais à la France
des temps plus brillans. 1743.

Il y a ici des hommes très-estimables; la Haie est un séjour délicieux l'été, et la liberté y rend les hivers moins rudes. J'aime à voir les maîtres de l'Etat simples citoyens. Il y a des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie; et je vois de grands-hommes opposés à de grands-hommes.

Je suis bien aise, pour l'honneur de la poésie, que ce soit un poëte qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine d'Hongrie, et que la trompette de la guerre ait été la très-humble servante de la lyre d'*Apollon*. Je vois, d'un autre côté, avec non moins d'admiration, un des principaux membres de l'Etat, dont le systême est tout pacifique, cher à pied sans domestiques, habiter une maison faite pour ces consuls romains qui fesaient cuire leurs légumes, dépenser à peine deux mille florins par an pour sa personne, et en donner plus de vingt mille à des familles indigentes.

Ces grands exemples échappent à la plupart des voyageurs; mais ne vaut-il pas mieux voir de telles curiosités que les processions de Rome, les récolets au capitole, et le miracle de St *Janvier*? Des hommes de bien, des hommes de génie: voilà mes miracles.

Ce gouvernement-ci vous plairait infiniment, même avec les défauts qui en sont inséparables. Il est tout municipal, et voilà ce que vous aimez. La Haie d'ailleurs est le pays des nouvelles et

des livres ; c'eſt proprement la ville des ambaſſa-
1743. deurs ; leur ſociété eſt très-utile à qui veut s'inſtruire. On les voit tous en un jour. On ſort, on rentre chez ſoi ; chaque rue eſt une promenade ; on peut ſe montrer, ſe retirer tant qu'on veut. C'eſt Fontainebleau, et point de cour à faire.

Adieu, Monſieur ; plût à Dieu que je puſſe vous faire la mienne ! Vous ſavez ſi je vous ſuis attaché pour jamais.

LETTRE XXXI.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A la Haie, ce 8 auguſte.

J'AI reçu, monſieur le Duc, la lettre dont vous m'avez honoré par la voie de Francfort ; mais il n'y a plus moyen de vous écrire par l'Allemagne, à moins que je ne veuille apprendre aux houſſards Autrichiens combien je vous aime. Daignez donc me donner vos ordres dans les paquets que vous adreſſerez à madame *du Châtelet*.

Les troupes hollandaiſes ne pourront certainement joindre les alliés que le 15 ou le 16 de ſeptembre. Il paraît cependant que le gouvernement anglais commence à faire réflexion que tout le fardeau de la guerre retombera ſur lui, et qu'il ſe ruine dans l'idée chimérique de faire avoir à la reine d'Hongrie un dédommagement aux dépens de la France. La moitié des Provinces-Unies a toujours des ſentimens de paix, et je ne voudrais pas parier que les troupes de la république

n'eûſſent bientôt des ordres de ne point agir, pour peu que la France témoigne de vigueur et de bonne conduite. Il y a grande apparence qu'on tirera de grands avantages de nos fautes paſſées. Dunkerque peut être rétabli pour n'être plus jamais détruit, et la France en deux ou trois mois de temps peut devenir plus reſpectable que jamais. Il paraît que nous ne ſommes pas extrêmement bien voulus dans les pays étrangers ; quand je dis nous, je dis notre puiſſance, car on aime les particuliers en haïſſant la France. On nous traite comme nous traitons les jéſuites ; on dit du mal du corps, et on eſt fort aiſe de vivre avec les membres ; on nous prie à ſouper, et on chante pouille à notre miniſtère ; on joue publiquement, par permiſſion du magiſtrat, une comédie intitulée la Préſomption punie, dans laquelle la reine d'Hongrie eſt repréſentée ſous le nom de *Mimi*, le cardinal de *Fleuri*, ſous celui d'un vieux bailli impuiſſant, qui, ne pouvant coucher avec *Mimi*, veut lui ôter toute la ſucceſſion de ſon père ; le prince *Charles*, ſous le nom de *Charlot*, chaſſe le bailli et ſes conſorts, et voilà la préſomption punie ; on va voir de dix lieues cette mauvaiſe bouffonnerie qui ſe joue à Amſterdam. J'aime encore mieux cette farce que la tragédie de *Dettingen*, cela ne caſſe ni bras ni tête. Conſervez la vôtre, monſieur le Duc, et permettez que je faſſe auſſi des ſouhaits pour un individu fort aimable, qui a grande obligation au vôtre. Souffrez que je vous prie de daigner faire ſouvenir de moi M. le duc de *Duras*, *in quo bene complacuiſti.* Si vous pouvez m'apprendre de bonnes nouvelles, 1743.

1743. si vous avez la bonté de me faire un tableau bien brillant de votre position, comptez que vous me ferez bien du plaisir. Vous savez avec quel tendre respect je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE XXXII.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, A VERSAILLES.

A la Haie, ce 16 auguste.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu les ordres et les sages instructions dont vous m'honorez, en date du 11 du mois; permettez qu'avant d'y répondre, j'aye l'honneur de vous parler de quelques affaires présentes.

Il y a près d'un mois que je vous informai qu'on pourrait réussir à mettre quelque obstacle au passage des munitions de guerre du corps de troupes hollandaises. Celui qui s'était chargé de cette petite négociation à Berlin, l'a conduite heureusement par le moyen du ministère des finances. L'ordre vient d'arriver à la régence de la Gueldre prussienne de ne pas laisser passer les effets des Hollandais. M. de *Podewils* prépare exprès un mémoire très-long et de la discussion la plus ample, qu'il ne présentera que lundi 20 du mois. Il se passera bien du temps avant qu'on y ait répondu, et que cette affaire soit arrangée.

Cet événement du moins fera voir que le roi de Pruffe eft bien loin d'entrer dans les mefures de la république et des Anglais, et qu'il eft capable de les braver. 1743

Le moment ferait bien favorable pour agir auprès de fa Majefté pruffienne ; mais j'apprends, par cet ordinaire de Berlin, que le roi n'ira point à Spa. On ne me mande point cette nouvelle comme abfolument certaine. Dans le doute, je me tiens prêt à partir ; et fi le roi de Pruffe, contre toute attente, était encore en Siléfie, j'irais lui faire ma cour à Breslau.

Le premier ufage que j'ai fait de vos inftructions, a été de dire en confidence à l'envoyé de Pruffe que je favais, à n'en point douter, que la reine d'Hongrie avait déclaré depuis peu aux Anglais qu'elle regarderait toujours le roi de Pruffe comme fon plus cruel ennemi. Il l'a mandé à fa cour dans le moment, fans me nommer, et il a accompagné ce difcours de tout ce qui peut exciter le plus le roi fon maître à fe lier aux intérêts de la France. Il a pris l'occafion du départ de M. le marquis de *Fénélon*, pour faire valoir adroitement la vigueur du miniftère français, les reffources de l'Etat, le courage de la nation. Je fuis même convenu avec lui des termes.

Il m'a affuré encore que le premier deffein du roi fon maître avait été d'affembler à Magdebourg une armée de neutralité ; mais qu'il en avait été détourné par nos difgrâces arrivées coup fur coup en Bavière, et auffi par la politique circonfpecte et même timide du comte de *Podewils*, oncle

1741. du miniſtre de la Haie, qui a d'autant plus d'influence ſur l'eſprit de ſa Majeſté pruſſienne, qu'il ne veut jamais en avoir.

C'eſt bien dommage que ce jeune homme plein d'eſprit, qui plaît beaucoup au roi et au miniſtre ſon oncle, ne voye point le roi de Pruſſe à Spa, comme je l'eſpérais. J'oſe vous aſſurer, Monſeigneur, qu'il n'y a perſonne qui ait à préſent le cœur plus français, et qui pût mieux vous ſeconder dans vos vues.

Cependant, je ſuis très-loin de perdre l'eſpérance; je vois même que de jour en jour le roi de Pruſſe ſe met dans la néceſſité de n'avoir d'autre allié que ſa Majeſté. J'apprends, par les lettres du miniſtre hollandais à Péterſbourg, que ce prince refuſe toujours, ſous différens prétextes, d'accéder au traité défenſif de la Ruſſie et de l'Angleterre.

Permettez-moi, Monſeigneur, de vous rappeler, à cette occaſion, ce que vous avez bien voulu me dire dans votre dépêche du 11, touchant la cour de Ruſſie. On vous la dépeint comme peu liée avec l'Angleterre et la Hongrie; cependant vous verrez, par la copie ci-jointe de la lettre du réſident *Swart*, que le miniſtère ruſſe paraît entièrement autrichien.

Voilà, Monſeigneur, tout ce qui eſt venu à ma connaiſſance. Les démarches recentes du roi de Pruſſe auprès des Etats généraux pour la paix de l'Empire, la hardieſſe qu'il a de les mécontenter et de les braver; ſa froideur avec les Anglais, ſes longueurs avec

les Ruſſes, et plus que tout cela ſon intérêt viſible, font eſpérer qu'on pourra le porter à quelque réſolution éclatante et digne d'un grand roi. Je vous rendrai un compte fidelle de tout ce que j'aurai aperçu à ſa cour, ſans oſer vous promettre qu'on puiſſe jamais rien attribuer aux efforts de mon zèle. 1743.

J'aurai des lettres de recommandation de monſieur *Trévor* pour milord *Hindfort*, qui vous a tant fait de mal : je tâcherai de me lier avec lui, et de tourner à votre avantage l'heureuſe obſcurité à l'abri de laquelle je peux être reçu partout avec aſſez de familiarité.

Comme il a été néceſſaire que j'écriviſſe quelque-fois ici en chiffres, et que je conſultaſſe M. le marquis de *Fénélon* et M. de *Laville*, il pourra arriver que je ſois à Berlin dans une pareille obligation. Je ne m'ouvrirai à M. de *Valori*, qui d'ailleurs m'honore de quelque amitié, qu'avec toute la réſerve convenable aux intérêts préſens.

Encore une fois, je ne réponds d'aucun ſuccès, mais ſoyez ſûr du zèle le plus ardent.

La manière dont ſa Majeſté pruſſienne me parlera, réglera celle dont j'aurai l'honneur de lui parler. Je prendrai conſeil de l'occaſion et de l'envie extrême que j'ai de mériter l'approbation d'un eſprit tel que le vôtre, et la protection d'un miniſtre tel que vous.

A l'égard de M. *Van-Haren*, il faut le regarder comme un homme incorruptible, mais il paraît aimer la gloire et les ambaſſades. Il voulait aller en Turquie ; c'eſt de là que j'ai pris occaſion

—— de lui repréſenter qu'il trouverait plus d'amis
1743. et d'approbateurs à Paris qu'à Conſtantinople. Cette idée a paru le flatter. On pourrait en faire uſage en cas que les yeux des Hollandais commençaſſent à s'ouvrir ſur la ridicule injuſtice d'attaquer la France, ſous prétexte d'un ſecours qu'ils ont refuſé à la reine d'Hongrie quand elle en avait beſoin, et qu'ils lui donnent quand elle peut s'en paſſer. En ce cas, M. *Van-Haren* pouvant avec honneur employer à la conciliation les talens qu'il a conſacrés à la diſcorde, l'eſpérance d'être nommé ambaſſadeur en France, malgré l'uſage qui l'en exclut comme friſon, pourrait le flatter et le déterminer à ſervir la cauſe de la juſtice et de la raiſon.

LETTRE XXXIII.

AU MEME

A la Haie, ce 17 auguſte.

MONSEIGNEUR,

HEUREUSEMENT, le courrier n'eſt pas encore parti. Je profite de cet inſtant pour avoir l'honneur de vous informer qu'il vient d'arriver un courrier du roi de Pruſſe à ſon miniſtre, avec une lettre portant en ſubſtance qu'il regarde comme une violation du droit des ſouverains, et *comme une marque de mépris pour ſa perſonne*, le paſſage des troupes hollandaiſes par ſon territoire, ſans lui en avoir demandé, à lui expreſſément, la permiſſion. Il ordonne à ſon miniſtre,

le jeune comte de *Podewils*, de prendre cette affaire avec hauteur, et d'exiger une fatisfaction authentique. De plus, il ordonne à fon miniftre de partir, et de venir recevoir fes ordres à Berlin, après avoir fait fes plaintes et demandé réparation. Il lui ordonne en même-temps de ne partir qu'après avoir laiffé à la Haie un fecrétaire, et l'avoir inftruit du courant des affaires. La lettre eft datée de Glatz. Le voyage du miniftre à Berlin fera différé jufqu'au retour de ce fecrétaire qui eft actuellement à Spa, et auquel on dépêche un courrier dans le moment. 1743

J'obferve que le roi de Pruffe n'a été inftruit du paffage des troupes que par les dépêches datées de la Haie du 30 juillet, et que la perfonne que j'avais engagée à demander l'arrêt des munitions de guerre, l'avait obtenu dès le commencement de juillet, et cela même malgré la permiffion que les Etats devaient demander pour ces munitions.

Ces effets font affez confidérables, et j'aurai l'honneur de vous en adreffer le mémoire par le premier ordinaire, après que je l'aurai traduit du hollandais en français.

La méfintelligence que j'avais trouvé l'heureufe occafion de préparer, touchant ces effets, eft fondée fur l'intérêt. Celle qui naît du paffage des troupes, vient du jufte maintien de la dignité de fa couronne. Je fouhaiterais que ces deux grands motifs puffent fervir à déterminer ce monarque au grand but où il faudrait l'amener. J'ai peur que fon miniftre à la Haie, qui a plus

1743. d'une raiſon d'aimer ce ſéjour, ne ménage, autant qu'il pourra, une conciliation. Je n'attends pas une rupture ouverte, mais je tâcherai de faire en ſorte que le miniſtre de ſa Majeſté pruſſienne attende encore quelques jours pour faire ſa déclaration aux Etats généraux. Plus il aura tardé à éclater, et plus tard la réconciliation ſe fera, et plus long-temps auſſi les munitions de guerre feront arrêtées.

Au reſte, je partirai pour Berlin avec ce miniſtre, et vous êtes bien sûr que je n'omettrai rien pour le faire ſervir à vos intentions.

LETTRE XXXIV.

AU MEME.

MONSEIGNEUR,

Ce que vous mande M. de *Valori*, touchant la conduite du roi de Pruſſe à mon égard, n'eſt que trop vrai. Vous ſavez de quel nom et de quel prétexte je m'étais ſervi auprès de lui pour colorer mon voyage. Il m'a écrit pluſieurs lettres ſur l'homme (*) qui ſervait de prétexte, et je lui en ai adreſſé quelques-unes qui ſont écrites avec la même liberté. Il y a dans ſes billets et dans les miens quelques vers hardis qui ne peuvent faire aucun mal à un roi, et qui en peuvent faire à un particulier. Il a cru que ſi j'étais brouillé ſans reſſource avec l'homme qui eſt le ſujet de ces plaiſanteries, je ſerais forcé alors d'accepter les offres que j'ai toujours refuſés, de vivre à la cour de Pruſſe. Ne pouvant me gagner

(*) *Boyer*, ancien évêque de Mirepoix.

autrement, il croit m'acquérir en me perdant en France; mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village suisse que de jouir à ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même; ce serait en ce cas un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point du palais d'*Alcine* où l'on est esclave, parce qu'on a été aimé, et je préfère sur-tout vos bontés vertueuses à une faveur si funeste. 1743.

Daignez me conserver ces bontés, et ne parler de cette aventure curieuse qu'à M. de *Maurepas*. Je lui ai écrit de Bareith, mais j'ai peur que le colonel *Mentzel* n'ait ma lettre.

LETTRE XXXV.

A M. THIRIOT.

A la Haie, ce 16 auguste.

Je mène ici une vie délicieuse dont les agrémens ne sont combattus que par le regret que m'inspirent mes amis, et sur-tout par le chagrin que j'ai de voir que vous ne vivez encore que de promesses. Je n'ai jamais douté de la pension, vous le savez; mais je suis aussi surpris qu'affligé de ces prodigieux retardemens. Le roi de Prusse vous fera-t-il donc vieillir dans l'espérance? et l'inscription de votre tombeau serat-t-elle un jour: Ci gît qui attendit son payement? En vérité, cela perce le cœur. J'espère en parler bientôt fortement à sa Majesté prussienne, soit aux eaux de Spa, soit à Berlin. Vous savez que je ne suis pas

Dissimulator opis propriæ mihi commodus uni.

Le roi de Pruſſe, à ſon retour à Bareith, ne parla pas de la moindre affaire à ſon beau-frère, et l'étonna beaucoup. Il l'étonna encore plus en paraiſſant vouloir retenir de force à Berlin le duc de *Wirtemberg*, ſous prétexte que madame la ducheſſe de *Wirtemberg*, ſa mère, voulait faire élever ſon fils à Vienne. 1743.

Irriter ainſi le duc de *Wirtemberg*, et déſeſpérer ſa mère, n'était pas le moyen d'acquérir du crédit dans le cercle de Suabe, et de réunir tant de princes. La ducheſſe de *Wirtemberg*, qui était à Bareith pour s'aboucher avec le roi de Pruſſe, m'envoya chercher. Je la trouvai fondant en larmes. Ah! me dit-elle, le roi de Pruſſe veut-il être un tyran? veut-il, pour prix de lui avoir confié mes enfans, et donné deux régimens, me forcer à demander juſtice contre lui à toute la terre? Je veux avoir mon fils. Je ne veux point qu'il aille à Vienne; c'eſt dans ſes Etats que je veux qu'il ſoit élevé auprès de moi. Le roi de Pruſſe me calomnie quand il dit que je veux mettre mon fils entre les mains des Autrichiens. Vous ſavez ſi j'aime la France, et ſi mon deſſein n'eſt pas d'y aller paſſer le reſte de mes jours, quand mon fils ſera majeur.

Enfin, la querelle fut appaiſée. Le roi de Pruſſe me dit qu'il ménagerait plus la mère, qu'il rendrait le fils ſi on le voulait abſolument; mais qu'il ſe flattait que de lui-même le jeune prince aimerait à reſter auprès de lui.

Sa Majeſté pruſſienne partit enſuite pour Leipſick et pour Gotha, où il n'a rien déterminé.

Aujourd'hui vous favez quelles propofitions il
1743. vous fait; mais toutes fes converfations et celles d'un de fes miniftres, qui me parle affez librement, me font voir évidemment qu'il ne fe mettra jamais à découvert que quand il verra l'armée autrichienne et anglaife prefque détruite.

Il faudrait du temps, de l'adreffe et beaucoup plus de vigueur que le margrave de Bareith n'en a pour faire réuffir, cet hiver, le projet d'affembler une armée de neutralité.

Le roi de Pruffe veut beaucoup de mal au roi d'Angleterre; mais il ne lui en fera que quand il y trouvera fécurité et profit. Il m'a toujours parlé de ce monarque avec un mépris mêlé de colère; mais il me parle toujours du roi de France avec une eftime refpectueufe; et j'ai de fa main des preuves par écrit que tout ce que je lui ai dit de fa Majefté lui a fait beaucoup d'impreffion.

Je pars vers le 12; j'aurai l'honneur de vous rendre un compte beaucoup plus ample. Je me flatte que vous et monfieur le contrôleur général permettrez que je prenne ici trois cents ducats, pour acheter un carroffe et m'en retourner, ayant dépenfé tout ce que j'avais pendant près de quatre mois de voyages.

LETTRE XXXVIII.

1743.

AU MEME.

A Berlin, 8 octobre.

MONSEIGNEUR,

DANS le dernier entretien particulier que j'eus avec sa Majesté prussienne, je lui parlai d'un imprimé qui court, il y a six semaines, en Hollande, dans lequel on proposait des moyens de pacifier l'Empire, en sécularisant des principautés ecclésiastiques en faveur de l'empereur et de la reine d'Hongrie, suivant l'exemple qu'on en donna, le siècle passé, à la paix de Vestphalie. Je lui dis que je voudrais de tout mon cœur voir le succès d'un tel projet; que c'était rendre à *César* ce qui appartient à *César*, que l'Eglise ne devait que prier Dieu pour les princes; que les bénédictins n'avaient pas été institués pour être souverains; et que cette opinion, dans laquelle j'avais toujours été, m'avait fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'avoua que c'était lui qui avait fait imprimer ce projet. Il me fit entendre qu'il ne serait pas fâché d'être compris dans ces restitutions que les prêtres doivent, dit-il, en conscience aux rois, et qu'il embellirait volontiers Berlin du bien de l'Eglise. Il est certain qu'il veut parvenir à ce but, et ne procurer la paix que quand il y verra de tels avantages.

C'est à votre prudence à profiter de ce dessein secret qu'il n'a confié qu'à moi. Peut-être si

en fait les honneurs, et le roi n'en fait ri
1743. Le roi n'a pas encore fait tout ce qu'il vou
mais sa cour, quand il veut bien avoir une com
respire la magnificence et le plaisir.

On vit à Potsdam comme dans le château c
seigneur français qui a de l'esprit, en dépit du grar
bataillon des gardes, qui me paraît le plus terr
bataillon de ce monde.

Jordan ressemble toujours à *Ragotin*; ma
c'est *Ragotin* bon garçon et discret, avec sei:
cents écus d'Allemagne de pension. D'*Argen*
est chambellan, avec une clef d'or à sa pocl
et cent louis dedans, payés par mois. *Cl*
ce *Chazot* que vous avez vu maudissant la desti
doit la bénir; il est major, et a un gros escadro
qui lui vaut environ seize mille livres, au m
par an. Il l'a bien mérité, ayant sauvé le l
du roi à la dernière bataille.

Je pourrais, dans ma sphère pacifique, j
aussi des bontés du roi de Prusse, mais
savez qu'une plus grande souveraine, non
madame *du Châtelet*, me rappelle à Paris. J
suis comme ces Grecs qui renonçaient à la
du grand roi, pour venir être honnis
peuple d'Athènes.

J'ai passé quelques jours à Bareith. Son Al
royale m'a bien parlé de vous. Bareith est ur
retraite délicieuse où l'on jouit de tout ce qu
cour a d'agréable sans les incommodités
grandeur. Brunsvick, où je suis, a une
espèce de charme; c'est un voyage céleste
je passe de planète en planète, pour re

par M. de *Podewils*, à M. de *Valori*, de vous envoyer un courrier, pour savoir quelles mesures vous vouliez prendre avec lui pour le maintien de l'empereur; mais ce que le roi me disait de ces mesures, me paraissait si vague, il paraissait si peu déterminé, que j'osai prier de M. de *Valori* de ne pas envoyer un courrier extraordinaire, pour apprendre que le roi de Prusse ne proposait rien. 1743.

Je peux vous assurer que la réponse que fit M. de *Valori* au secrétaire d'Etat, étonna beaucoup le roi, et lui donna une idée nouvelle de la fermeté de votre cour. Le roi me dit alors, à plusieurs reprises, qu'il aurait souhaité que j'eusse eu une lettre de créance. Je lui dis que je n'avais aucune commission particulière, et que tout ce que je lui disais, était dicté par mon attachement pour lui. Il daigna m'embrasser à mon départ, me fit quelques petits présens, à son ordinaire, et exigea que je revinsse bientôt. Il se justifia beaucoup sur la petite trahison dont M. de *Valori* et moi nous vous avons donné avis. Il me dit qu'il ferait ce que je voudrais pour la réparer. Cependant, je ne serais point surpris qu'il m'en eût fait encore une autre par le canal de *Chambrier*, tandis qu'il croyait que j'avais l'honneur d'être son espion.

J'arrivai le 14 à Brunsvick, où le duc voulut absolument me retenir cinq jours. Il me dit qu'il refusait constamment deux régimens que les Hollandais voulaient négocier dans ses Etats. Il m'assura que lui et beaucoup de princes n'attendaient

1743. que le ſignal du roi de Pruſſe, et que le ſort de l'Empire était entre les mains de ce monarque: il m'ajouta que le collége des princes était fort effarouché que l'électeur de Mayence eût, ſans les conſulter, admis à la dictature le mémoire préſenté, il y a un mois, contre l'empereur, par la reine d'Hongrie; qu'il ſouhaitait que le collége des princes pût s'adreſſer à ſa Majeſté pruſſienne (comme roi de Pruſſe), pour l'engager à ſoutenir leurs droits, et que cette union en amènerait bientôt une autre en faveur de ſa Majeſté impériale.

Pluſieurs perſonnes m'ont confirmé dans l'idée où j'étais d'ailleurs, que ſi l'empereur ſignifiait au roi de Pruſſe qu'il va être réduit à ſe jeter entre les bras de la cour de Vienne, et à concourir à faire le grand-duc roi des Romains, cette démarche précipiterait l'effet des bonnes intentions du roi de Pruſſe, et mettrait fin à cette politique qui lui a fait enviſager ſon bien dans le mal d'autrui.

On m'a encore aſſuré qu'on commence à redouter en Allemagne le caractère inflexible de la reine d'Hongrie, et la hauteur du grand-duc, et que vous pourrez profiter de cette diſpoſition des eſprits.

Oſerais-je, Monſeigneur, vous ſoumettre une idée qu'un zèle, peut-être fort mal éclairé, me ſuggère? On m'a fait promettre d'aller faire un tour à Wirtemberg, à Anſpach, à Brunſvick, à Bareith, à Berlin. S'il ſe pouvait faire que l'empereur me chargeât de lettres preſſantes pour

les princes de l'Empire dont il eſpère le plus,
ſi je pouvais porter au roi de Pruſſe les copies 1743.
des réponſes faites à l'empereur, ne pourrait-on pas pouſſer alors le roi de Pruſſe dans cette aſſociation tant déſirée, qui ſe trouverait déjà ſignée en effet par tous ces princes? on ſaurait du moins alors certainement à quoi s'en tenir ſur le roi de Pruſſe; et s'il abandonnait la cauſe commune, ne pourriez-vous pas, à ſes dépens, faire la paix avec la reine d'Hongrie? vous ne manquerez de reſſources ni pour négocier ni pour faire la guerre. Je vous demande pardon pour mes rêves qui ſont les très-humbles ſerviteurs de vôtre raiſon ſupérieure.

LETTRE XLII.

A M. DE LA MARTINIERE,

AUTEUR DU DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE.

A Paris, ce 3 janvier.

J'ai attendu le temps des étrennes, Monſieur,
pour avoir l'honneur de vous répondre. J'ai cru 1744.
que les uſages du jour de l'an juſtifieraient l'inſolence que j'ai de vous donner mon carroſſe. Votre hiſtoire de *Puffendorf*, dans laquelle vous avez corrigé une partie de ſes fautes, eſt un préſent plus conſidérable que celui que j'oſe vous faire. Si j'avais l'honneur de porter quelque couronne électorale, j'enverrais le carroſſe chez vous, traîné par ſix chevaux gris-pomelés, avec un beau brevet de penſion dans les bourſes de la portière;

1744. mais je n'ai qu'une ſtérile couronne de laurier ; et ſi je penſe en prince, mes étrennes ne ſont que d'un homme de lettres : ayez la bonté de les accepter, Monſieur, comme celles d'un ami qui ne peut vous témoigner combien il vous eſtime.

Voulez-vous bien vous charger de préſenter mes profonds reſpects à monſieur l'ambaſſadeur et à madame l'ambaſſadrice d'Eſpagne, à M. et madame de *Fogliani*, et à tous ceux qui daignent ſe ſouvenir de moi ?

J'aurai l'honneur de vous envoyer le tome qui vous manque de ce mauvais recueil qu'on a fait de mes œuvres. Il eſt vrai que je donnai, il y a quelques années, à monſieur l'envoyé d'Angleterre, un exemplaire d'une autre édition, non moins mauvaiſe, que je trouvai à Amſterdam. Je ne manquerai pas d'obéir aux ordres de madame la marquiſe de *Saint-Gilles*, à la première occaſion ; mais il faut qu'elle ſache que je préfère un quart-d'heure de ſa vue et de ſa converſation à tous les vers, à toute la proſe de ce monde. Adieu, Monſieur ; je ſuis pour toute ma vie avec la plus tendre eſtime,

votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, etc.

LETTRE XLIII.

1744.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Bruxelles, 2 février.

Il me prend envie de mander des nouvelles à mes anges. M. de *Stairs*, au nez haut, arrive ici dans ce moment; on lui tire le canon. Je ne crois pas qu'il s'expose au nôtre. Les Hollandais ne se déclarent point. Le roi d'Angleterre portera tout le fardeau, qui est un peu pesant. Ses Hanovriens, qui campent aux portes de Bruxelles, disent publiquement qu'on les mène à la boucherie, et sont assez fâchés du voyage. J'ai vu les troupes flamandes, troupes déguenillées et mal payées. On doit actuellement onze mois aux officiers. Allons, Français, réjouissez-vous !

Voici une lettre du sieur *Rutan*. Vous me direz : Pourquoi madame *du Châtelet* ne me l'envoie-t-elle pas elle-même ? Vraiment, elle avait grande envie d'accompagner la lettre de ce *Rutan* d'une longue épître; mais elle est si fatiguée d'avoir conversé toute la journée avec *Christianus Wolfius* et gens semblables, qu'elle n'a pas la force d'écrire. Vous n'aurez donc que ce billet de moi; mais les tendres complimens qu'elle vous fait, valent mieux que cent de mes lettres. Mille respects à mes anges.

1744.

LETTRE XLIV.

M. PALLU,

Intendant de Lyon, en faveur d'un juif.

Le 20 février.

Béni soit, Monsieur, l'ancien Testament, qui me fournit l'occasion de vous dire que de tous ceux qui adorent le nouveau, il n'y a personne qui vous soit plus attaché que moi. L'un des descendans de *Jacob*, honnête fripier, comme tous ces messieurs, en attendant le messie très-fermement, attend aussi votre protection, dont il a dans ce moment plus de besoin.

Les gens du premier métier de St *Matthieu*, qui fouillent les juifs et les chrétiens aux portes de votre ville, ont saisi je ne sais quoi, dans la culotte d'un page israélite, appartenant au circoncis qui aura l'honneur de vous remettre ce billet en toute humilité.

Permettez-moi de joindre mes *amen* aux siens. Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris, comme *Moïse* vit DIEU ; il me serait bien doux de vous voir face à face, si le mot de face est fait pour moi. Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien et éternel serviteur, qui vous aime de cette affection tendre, mais chaste, qu'avait le religieux *Salomon* pour les trois cents sunamites.

LETTRE XLV. 1744.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, en félicité, ce 28 avril.

Je vous envoie, mes anges tutélaires, un énorme paquet par la voie de M. de *la Reinière*. Dans ce paquet vous trouverez le premier acte et le premier divertiſſement qui doit faire bâiller monſieur le dauphin et madame la dauphine, mais qui pourra vous amuſer, car il plaît à madame *du Châtelet*, et vous êtes dignes de penſer comme elle. Quand vous aurez tant fait que de lire ce premier acte, je vous prie de le cacheter, avec la lettre ci-jointe, pour M. le duc de *Richelieu*, et de faire mettre le tout à la poſte ; mais la prière la plus eſſentielle que je vous fais, c'eſt de me faire des critiques. Vous penſez bien que j'en garde un exemplaire par-devers moi, ainſi vous n'aurez ſeulement qu'à marquer ſur un petit papier ce que vous déſapprouverez. Il ſe pourra bien faire que vous receviez auſſi, par la même poſte, le divertiſſement du ſecond acte ; on le copie actuellement, et il y a apparence que vous aurez encore ce petit fardeau.

J'ai mis auſſi dans le paquet un cinquième acte de Pandore, avec une lettre pour l'abbé de *Voiſenon*, qui demeure rue Culture ou Couture-Sainte-Catherine ; et je vous demande les mêmes bontés pour ce paquet que pour celui qui eſt deſtiné à M. le duc de *Richelieu*. A l'égard de la

1744. paſtorale qui ſert de divertiſſement (*) au ſecond acte de la fête-dauphine, vous pouvez la garder; M. de *Richelieu* en a déjà un exemplaire. Vous verrez, mes chers anges, que, ſi j'ai perdu mon temps à Cirey, ce n'eſt pas à ne rien faire; auſſi j'ai fait graver ſur la porte de ma galerie :

> Aſile des beaux arts, ſolitude où mon cœur
> Eſt toujours occupé dans une paix profonde,
> C'eſt vous qui donnez le bonheur
> Que promettait en vain le monde.

Cela veut dire que votre amie eſt preſque toujours dans la galerie.

Ne vous laſſez point de moi, mes anges; armez-vous de courage; car, dès que j'aurai fini l'ambigu du dauphin, je vous fers d'une Fauſſe Prude, revue et corrigée, qu'il faudra bien que vous aimiez. Quoi! faudra-t-il que l'opéra ſoit toujours fade, et la comédie toujours larmoyante? et l'hiſtoire un chaos de faits mal digérés, une gazette de marches et de contre-marches? je veux mettre ordre à tout cela avant de mourir. Les récompenſes feront pour les autres, et le travail pour moi.

Mais Cirey et votre amitié conſolent de tout. Ce Cirey eſt un bijou, et n'a pas beſoin de l'être; il n'a beſoin que de vous poſſéder.

Je me mets toujours à l'ombre de vos ailes, et vous ſuis tendrement attaché, à vous mes deux anges, et à M. de *Pont-de-Vesle*, quoiqu'il me mette moins ſous ſes ailes que vous. *Valete.*

(*) De la Princeſſe de Navarre, comédie.

LETTRE XLVI. 174

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 mai.

Mon cher ami, vous m'avez envoyé le plus joli journal qu'on ait jamais fait. Pardonnez ſi je réponds en proſe à des vers ſi aimables; je ne pourrais pas même vous payer en vers; je ſuis d'ailleurs preſque glacé par mon ouvrage pour la cour. Je me repréſente un dauphin et une dauphine ayant toute autre choſe à faire qu'à écouter ma rapſodie. Comment les amuſer? comment les faire rire? moi travailler pour la cour! j'ai peur de ne faire que des ſottiſes. On ne réuſſit bien que dans des ſujets qu'on a choiſis avec complaiſance.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.

Molière et tous ceux qui ont travaillé de commande, y ont échoué. J'eſpérerais plus de l'opéra de Prométhée, parce que je l'ai fait pour moi. M. de *Richelieu* l'a donné à mettre en muſique à *Royer*; et le deſtine pour une des ſecondes fêtes qu'il veut donner. Or je veux ſur cela, mon cher ami, vous ſupplier de faire une petite négociation. J'avais, il y a quelques mois, confié ce Prométhée à madame *Dupin*, qui voulait s'en amuſer et l'orner de quelques croches, avec M. de *Franqueville* et *Jéliotte*. Je crois qu'elle ne me ſaura pas mauvais gré ſi M. de *Richelieu* y fait travailler *Royer*; c'eſt un arrangement que je n'ai ni pu ni dû empêcher.

Je vous supplie d'en dire un petit mot à la
1744. déesse de la beauté et de la musique, avec votre sagesse ordinaire.

Mais, s'il vous plaît, que faites-vous à Paris cet été ? seriez-vous assez philosophe et assez ami pour passer quelques jours à Cirey ? vous y trouveriez deux personnes qui vous feraient peut-être supporter la solitude. Quand vous aurez vu et revu Dardanus et l'Ecole des mères, venez ici dans l'école de l'amitié.

Cette duchesse de *Luxembourg*, dont le nom de baptême est *belle et bonne*, avait quelque velléité de venir voir comment on vit entre deux montagnes, dans une petite maison ornée de porcelaines et de magots. Affermissez-la dans ses louables intentions, et soyez le digne écuyer de votre adorable gouvernante.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et ancien ami, *operum nostrorum candide judex.*

LETTRE XLVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 8 mai.

Je bénis DIEU et le roi de Prusse de ce qu'enfin vous allez être du nombre des élus de ce monde, et qu'on songe à vous payer ; mais permettez-moi de réserver mon *Te Deum* pour le jour où vous aurez touché votre argent. Cette petite somme payée à la fois vous mettrait fort à l'aise, et votre philosophie s'en trouvera très-bien. Je vous assure que c'est un de plus grands plaisirs

que le roi de Pruſſe pût me faire. Il m'écrit toujours des lettres charmantes; mais la lettre de change qu'il doit vous envoyer me paraîtra un chef-d'œuvre. 1744.

J'ai lu les Extraits de *Cicéron* (*) que j'ai trouvé très-élégamment traduits. Je ne ſais ſi ces penſées détachées feront une grande fortune; ce ſont des choſes ſages, mais elles ſont devenues lieux communs, et elles n'ont pas cette préciſion et ce brillant qui ſont néceſſaires pour faire retenir les maximes. *Cicéron* était diffus et il devait l'être, parce qu'il parlait à la multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat de Rome, faire un *la Rochefoucauld*. Il faut dans les penſées détachées plus de ſel, plus de figures, plus de laconiſme. Il me paraît que *Cicéron* n'eſt pas là à ſa place.

On m'a mandé que l'Ecole des mères (*) eſt tombée à la ſeconde et à la troiſième repréſentation. Il n'y a guère d'ouvrage dont on m'ait dit plus de mal; mais je me défie toujours des jugemens précipités. Une pièce de théâtre n'eſt jamais bien jugée qu'avec le temps.

Je n'ai point lu et je ne veux point lire l'ouvrage contre M. de *Maupertuis*: c'eſt un grand mathématicien et un grand génie. Qu'a-t-on à lui reprocher? Laiſſons-là toutes ces brochures ridicules; je n'ai le temps que de lire de bons livres; je lirai ſurement celui de l'abbé *Prévoſt*. Je n'ai pu lire qu'à Cirey ſa traduction libre et très-libre de la vie de *Cicéron*; elle m'a fait un

(*) Par l'abbé d'*Olivet*

(*) Par M. de *la Chauſſée*.

1744. très-grand plaiſir. Je fais venir les lettres à *Brutus*, et ſur-tout celles de *Brutus*, qui me paraiſſent bien plus nerveuſes que celles de *Marc-Tulle*. Bonſoir; écrivez à votre ancien ami qui vous aime toujours.

LETTRE XLVIII.

AU MEME, *à Paris*.

A Cirey, le 30 mai.

Je vous ſuis très-obligé de la ſenſibilité que vous me marquez à la perte que je viens de faire de ce pauvre *Denis*. Sa veuve eſt très à plaindre; elle a fait une perte unique; elle était adorée d'un mari honnête homme et aimable; elle perd des jours et des nuits, et de la fortune qu'elle ne retrouvera plus.

Je vous avais prié, par la réponſe que je fis à votre première lettre, de dire à M. l'abbé de *Rotbelin* combien je m'intéreſſais à ſa ſanté. Vous avez prévenu mes prières, mais vous m'annoncez de fort triſtes nouvelles. Il faudrait que des ames comme la ſienne vécuſſent dans de meilleurs corps et dans un meilleur ſiècle, et que la vertu ne fût point obligée de rendre hommage au fanatiſme et à l'hypocriſie.

J'attends avec impatience la nouvelle du payement qui s'eſt fait attendre ſi long-temps. Il faut bien qu'enfin vous jouiſſiez de cette petite aiſance qui ne dérangera pas votre philoſophie, mais qui la rendra plus heureuſe.

Le bonheur que je goûte dans une retraite délicieuſe, et dans un loiſir toujours occupé des

arts et de l'amitié, augmentera par les accroissemens de votre fortune, si on peut appeler fortune ce nécessaire qu'on vous a promis. 1744.

Je vous embrasse.

LETTRE XLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 5 juin.

Vous m'avez écrit, adorable ange, des choses pleines d'esprit, de goût et de bon sens, auxquelles je n'ai pas répondu parce que j'ai toujours travaillé. Figurez-vous que, pendant ce temps-là, M. de *Richelieu* envoie au président *Hénault* et à monsieur d'*Argenson* le ministre, l'informe esquisse de cet ouvrage. J'en suis très-fâché ; car les hommes jugent rarement si l'or est bon quand ils le voient dans la mine, tout chargé de terre et de marcassites. J'écris au président pour le prévenir. J'espère qu'avec du [illegible]os et vos conseils, je pourrai venir à bout [illegible] faire quelque chose de cet essai ; mais je vous [illegible]nde en grâce de jeter dans le feu le manus[illegible]t que vous avez. Pourquoi voulez-vous garder [illegible] titres contre moi? pourquoi conserver les [illegible]ges de mon enfant quand je lui donne une [illegible]obe neuve ?

Je conviens avec vous que le plaisant et le tendre sont difficiles à allier. Cet amalgame est le grand œuvre ; mais enfin cela n'est pas impossible, sur-tout dans une fête. *Molière* l'a [illegible]té dans la Princesse d'Elide, dans les Amans

magnifiques ; *Thomas Corneille* dans l'Inc
1744. enfin, cela eſt dans la nature. L'art p
le repréſenter, et l'art y a réuſſi admirable
dans Amphitryon. Je vous avertis d'ailleurs qu'on
a voulu une *Sanchette* ou *Sancette*, et que je la
fais un enfant ſimple, naïve et ayant autant
coquetterie que d'ignorance; c'eſt du fond
ce caractère que je prétends tirer des ſituat
agréables.

Si quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.

LETTRE L.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 11 juin.

SOUVENEZ-VOUS que j'avais dit à celui qui vous fait tant attendre :

Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

Je n'ai point dit vous n'en *perdez* pas, puiſque voilà neuf années perdues juſqu'à préſent pour vous. Cependant, je ne puis croire que, tout *Veſpaſien* qu'il eſt, par ſon goût que vous lui reprochez pour l'argent, il ne vous paye à la fin en *Titus*. Il ne vous a pas demandé votre mémoire pour ne vous rien donner ; il exerce votre patience, mais il ne la confondra point. Je vous réponds qu'on paye exactement toutes les penſions qu'il donne ; on les paye même tous les mois ; il ne s'agit que d'être mis ſur l'état, et je vous aſſure qu'enfin vous y ſerez. Je vous plains beaucoup, l'épreuve eſt trop longue; mais je ferais

is bien trompé si, dans peu de temps, vous ne recevez une somme honnête. Malheureusement les nouvelles affaires que la succession d'Ost-Frise va susciter, pourraient être un prétexte d'un nouveau délai ; mais une affaire aussi petite que la vôtre ne doit pas être comptée pour une dépense : enfin, j'espère encore qu'il ne fera pas une injustice si criante. 1744.

Je vous prie de dire à M. l'abbé de *Rotbelin* qu'il doit me compter parmi ceux qui s'intéressent le plus à son état ; je lui suis sincèrement dévoué comme citoyen et comme homme de lettres.

J'avoue qu'il est triste qu'il ait été forcé de sacrifier sa philosophie et sa manière de penser à des hypocrites et à des imbécilles. *Fari quæ sentiat* est le plus beau privilége de l'humanité ; mais il faut être anglais pour jouir de cette prérogative. Si on avait le malheur de le perdre, il quitterait un monde bien peu regrettable. Je suis plus détaché que jamais des tourbillons des sots dans la douce solitude qui fait ma consolation ; et si la fête de monsieur le dauphin ne me rappelait pas à Paris, je ne crois pas que j'y revinsse jamais. *Le paradis terrestre est où je suis.* Si vous aviez vu mon appartement, vous me croiriez plus mondain que philosophe. Je me crois pourtant plus philosophe que mondain. Comptez que dans ma philosophie l'amitié tient toujours un grand chapitre ; je la regarde comme le baume qui guérit toutes les blessures que la fortune et la nature font continuellement aux hommes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1744.

LETTRE LI.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 18 juin.

J'AI reçu, monſieur le Duc, les opinions de mes juges qui, à peu de choſe près, juſtifient ma manière de penſer. Vous m'avez donné une terrible beſogne. J'aurais mieux aimé faire une tragédie qu'un ouvrage dans le goût de celui-ci (*). La difficulté eſt preſque inſurmontable, mais je me flatte qu'à la fin mon zèle me ſauvera. Voici un prologue que la priſe de Menin m'a inſpiré. Il me paraît qu'il embraſſe aſſez naturellement le ſujet de vos victoires et celui du mariage. Peut-être l'envie de vous ſervir m'aveugle; mais il me paraît que *Mars* et *Vénus* viennent aſſez à propos, que l'arbre chargé de trophées, dont les ram ſe réuniſſent, fournit un des heureux corps de deviſe qu'on ait jamais vus.

Je n'ai qu'une certaine portion de talent, et je vous avoue que j'ai mis dans ce prologue, tout ce que la nature du ſujet fournit à ma très-faible capacité; j'en envoie un double à mes juges. Qu'ils prennent bien garde que ſouvent *il meglio è'l nemico del bene.*

Les divertiſſemens du premier acte ne peuvent devenir que plus mauvais ſous ma main; et ſi le ſpectacle de ce premier acte, tel qu'il eſt, ne fait pas un grand effet, je ſuis l'homme du monde le plus trompé.

(*) La Princeſſe de Navarre. On n'a pas trouvé le prologue dont l'auteur parle ici.

Voyez donc, monſieur le duc, ſi vous voulez ——
que j'envoye à *Rameau* ce prologue et ces fêtes du 1741
premier acte, tandis que je travaillerai au reſte.

Ce reſte eſt extrêmement difficile, encore une fois, parce que vous avez ordonné l'alliage des métaux. J'y travaille comme un homme qui veut vous plaire ; mais croyez-moi ſur le prologue et ſur les fêtes du premier acte : ce ne ſont pas des morceaux qui flattent aſſez mon amour-propre pour m'aveugler. Il n'y a ici d'autre gloire pour moi que celle de vous obéir. Le grand point eſt que je vous fourniſſe un ſpectacle brillant et plein d'agrément, qui faſſe honneur à votre magnificence et à votre goût ; et je vous réponds que tout cela ce trouve dans le prologue et dans le premier acte. Je ne parle que du tableau ; il eſt aiſé de ſe le repréſenter. Y a-t-il rien de plus contraſté et de plus manifique, j'oſe dire de plus neuf ? Où trouvera-t-on une femme perſécutée, arrêtée par des fêtes à toutes les portes par où elle veut ſortir ? Songez bien que je ne prends le parti que de ce tableau que je ſoutiens devoir faire un effet charmant ; croyez-en l'expérience que j'ai du théâtre. J'abandonne tout, mon ſtyle, mes ſcènes, mes caractères ; j'inſiſte ſur ces deux divertiſſemens dont je peux parler ſans faire l'auteur. Enfin, je crois voir cela très-clair, et enfin il faut prendre un parti : *Rameau* preſſe. Je travaillerai nuit et jour pour vous, mais encouragez-moi un peu, et fiez-vous un peu à qui vous aime et vous reſpecte ſi tendrement.

1744.

LETTRE LII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 11 juillet.

Le convalefcent fait partir aujourd'hui, fous l'enveloppe de M. de *la Reinière*, le plus énorme paquet dont jamais vous ayez été excédé ; c'eft, mes anges, toute la pièce avec les divertiffemens, telle à peu-près que je fuis capable de la faire. Je ne vous demande pas d'en être auffi contens que madame *du Châtelet* et M. le préfident *Hénault*, mais je vous demande de l'envoyer à M. le duc de *Richelieu*, et d'en paraître contens.

Je fouhaiterais, pour le bien de votre ame, que vous vouluffiez faire grâce à *Sanchette*, dont vous m'avez paru d'abord fi mécontens. Tenez-moi quelque compte d'avoir mis au théâtre un perfonnage neuf dans l'année 1744, et d'avoir, dans ce perfonnage comique, mis de l'intérêt et de la fenfibilité. Comment avez-vous pu jamais imaginer que le *bas* pût fe gliffer dans ce rôle? comment eft-ce que la naïveté d'une jeune perfonne ignorante, et à qui le nom feul de la cour tourne la tête, peut tomber dans le bas? ne voulez-vous pas diftinguer le bas du familier, et le naïf de l'un et de l'autre?

Il n'y a de bas que les expreffions populaires et les idées du peuple groffier. Un *Jodelet* eft bas, parce que c'eft un valet ou un vil bouffon à gages. *Morillo* eft d'une néceffité abfolue ; il eft le

ère de sa fille, une fois, et on ne peut se passer lui. Or, s'il faut qu'il paraisse, je ne vois pas u'il puisse se montrer sous un autre caractère, à ɔins de faire une pièce nouvelle. 1744.

Je pourrai ajouter quelques airs aux divertisse- nens, et sur-tout à la fin; mais, dans le cours la pièce, je me vois perdu si on souffre des di- ertissemens trop longs. Je maintiens que la pièce ɛst intéressante; et ces divertissemens n'étant ɔoint des intermèdes, mais étant incorporés au ujet, et fesant partie des scènes, ne doivent être ue d'une longueur qui ne refroidisse pas l'in- érêt.

Enfin, vous pouvez, je crois, envoyer le tout ı M. de *Richelieu*, et préparer son esprit à être :ontent. S'il l'est, ne pourrait-on pas alors lui aire entendre que cette musique, continuelle- ɛnt entrelassée avec la declamation des comé- ɪiens, est un nouveau genre pour lequel les grands échafaudages de simphonie, ne sont point ı tout propres? ne pourrait on pas lui faire en- endre qu'on peut réserver *Rameau* pour un ɔuvrage tout en musique? Vous me direz ce que vous en pensez, et je me conformerai à vos idées.

Que de peines vous avez avec moi! et que mportunités de ma part! En voici bien d'un ıutre. Vous souvenez-vous avec quels sermens :éitérés ce fripon de *Prault* vous promit de ne pas débiter l'infame édition qu'il a fait faire à Trévoux? M. *Pallu* me mande qu'elle est publi- e à Lyon. Je le supplie de la faire séquestrer; ıis je vous demande en grâce d'envoyer

1744. chercher ce miférable, et de lui dire que ma famille eft très-réfolue à lui faire un procès criminel, s'il ne prend pas le parti de faire lui-même fes diligences, pour fupprimer cette œuvre d'iniquité. Il a affurément grand tort, et on ne peut fe conduire avec plus d'imprudence et de mauvaife foi. Je travaillais à lui procurer une édition complète et purgée de toutes les fottifes qu'il a mifes fur mon compte dans fon indigne recueil; et c'eft pendant que je travaille pour lui qu'il me joue un fi vilain tour. Il ne fent pas qu'il y perd, que fon édition fe vendrait mieux, et ne ferait point étouffée par d'autres, fi elle était bonne.

Mais prefque tous les libraires font ignorans et fripons; ils entendent leurs intérêts auffi mal qu'ils les aiment avec fureur. La mauvaife foi de *Prault* me fait d'autant plus de peine, que je me flattais que cette même édition, corrigée felon mes vues, ferait celle dont je ferais le plus content. Vous allez trouver ma douleur trop forte; mais vous n'êtes pas père : pardonnez aux entrailles paternelles, vous qui êtes le parrain et le protecteur de prefque tous mes enfans. Adieu, mon cher et refpectable ami; madame *du Châtelet* vous dit toujours des chofes bien tendres; car comment ne vous pas aimer tendrement. Mille refpects à tous les anges.

P. S. Permettez que le bavard dife encore un petit mot de la Princeffe de Navarre et du Duc de Foix. Il m'eft devenu important que cette drogue foit jouée bonne ou mauvaife. Elle n'eft pas faite pour l'impreffion ; elle produira un fpectacle

très-brillant et très-varié; elle vaut bien la Princesse d'Elide, et c'est tout ce qu'il faut pour le courtisan; mais c'est aussi ce qu'il me faut. Cette bagatelle est la seule ressource qui me reste, ne vous déplaise, après la démission de M. *Amelot*, pour obtenir quelque marque de bonté qu'on me doit pour des bagatelles d'une autre espèce dans lesquelles je n'ai pas laissé de rendre service. Entrez donc un peu, mon cher ange, dans ma situation, et songez plutôt ici à votre ami qu'à l'auteur, et au solide qu'à la réputation. Je ferai pourtant de mon mieux pour ne pas perdre celle-ci.

1744.

VOLTAIRE.

Autre bavarderie. Je suis pourtant toujours pour cet arbre chargé de trophées, dont les rameaux se réunissent. Est-ce encore ce coquin de M. le chevalier *Roi* qui m'a volé cette idée? Je viens de lire Nérée. Je ne sais si je me trompe; mais cela ne me paraît écrit ni naturellement ni correctement.

Ces deux choses manquant, sont détestablement.

J'en demande pardon à monsieur le chevalier.

44. # LETTRE LIV.

AU MEME.

A Cirey, 23 juillet.

J'AVAIS déjà fait le divertiſſement du ſecond acte, ſelon le projet que j'avais envoyé à M. de *Richelieu*. M. le préſident *Hénault* doit avoir à préſent entre les mains ce nouveau divertiſſement. Le comité peut comparer mes Maures avec mon berger qui tue les monſtres tout ſeul pendant que l'évêque bénit les drapeaux. Il peut choiſir ou rejeter tout.

Je vous avertis, mon cher ange gardien, que la comédie eſt à peu-près faite ſelon les deux manières, c'eſt à-dire, qu'avec le divertiſſement de la Princeſſe *Eſone*, tiré d'*Higin*, madame de *Navarre* n'eſt reconnue qu'au troiſième acte, et qu'avec mes Maures, mes amours, mon baſſin, mon groupe, tirés de ma tête, madame de *Navarre* eſt reconnue au ſecond acte. Vous devinez tout le reſte. J'ai reçu votre projet de troiſième acte, et je vous remercie d'aider la faibleſſe de mon imagination ; mais je vous ſupplie de ne pas imiter les comédiens italiens, quand vous craignez d'imiter *Roi*. Or, ce ſerait les imiter bien pauvrement que de donner un feu d'artifice, ſans autre raiſon que l'envie de le donner, mais que ce feu d'artifice ſerve à expliquer un ſecret, à dénouer une intrigue, alors il me ſemble que c'eſt une invention très-agréable. J'ai imaginé qu'on avait prédit à la princeſſe qu'elle aimerait un

jour

jour son ennemi ; et l'accompliſſement de cette prédiction ſe trouvera renfermé dans les lettres de feu qui paraîtront ſur un ciel étoilé, comme un ordre des Dieux écrit dans le ciel. Laiſſez-moi donc conſerver mon divertiſſement du premier acte, il ne reſſemble point tant, ce me ſemble. Ce ſont les trois déeſſes elles-mêmes qui font une galanterie de leur pomme à la princeſſe. Les guerriers ſont néceſſaires, parce qu'ils la jettent dans l'embarras. Enfin, il me ſemble que c'eſt n'imiter perſonne que de faire arrêter les gens à chaque porte par des fêtes. C'eſt principalement dans cette invention que conſiſte toute la galanterie ; et pour peu que la muſique ſoit bonne, il me paraît que ce premier acte doit beaucoup réuſſir. 1744.

A l'égard des autres, vous ſentez bien qu'il y a deux tons qui dominent, celui de la tendreſſe et celui du comique ; je ne dis pas celui du bouffon. J'appelle comique le rôle de *Sanchette*, qui eſt tout neuf au théâtre, et qui doit partager au moins l'attention. J'entends par comique la ſcène de *Léonore* avec ſa maîtreſſe, où elle dit :

> Mais, ſi j'étais fille d'un empereur,
> Si j'étais reine de la France, etc,

Je ne ſais ce que vous aviez contre moi quand vous m'avez mandé que cette *Léonore* parlait en ſuivante de comédie. Je ſoutiens que quand madame de *Villars* n'avait pas le malheur d'être dévote, elle ne s'exprimait pas autrement. Je vous demande bien pardon, mais cette ſcène de la princeſſe et de ſa confidente eſt, avec ce

que j'y ai ajouté, une des moins mauvaiſes de
1744. l'ouvrage ; prenez garde que le reſte ne retombe dans tous les combats ordinaires *de la gloire et du devoir.* Enfin, il faut ſe réſoudre à quelque choſe dans cette beſogne où il y a peu d'honneur à acquérir, mais qui eſt très importante pour moi. Je crois que le tout formera un très-beau ſpectacle ; mais, en conſcience, il faut donner à *Rameau* le prologue, le premier divertiſſement, et celui des deux ſeconds qui vous déplaira le moins ; il aura bientôt le troiſième. Je voudrais bien épargner à vos bontés ces volumes d'écriture, et vous conſulter de vive-voix ; mais le moyen que vous veniez à Cirey ou que j'aille à Paris ? Vous aurez donc d'énormes paquets au lieu de fréquentes viſites. Je baiſe mille fois le bout des ailes de mes anges gardiens, quoique je diſpute contre eux. Je lutte comme *Jacob*, mais il adora l'ange après avoir lutté ; auſſi fais-je.

LETTRE LIV.

AU MEME.

9 auguſte.

ADORABLE ami, je reçois votre lettre. Vous corrigez la Princeſſe de Navarre et *Prault.* Il faut que je vienne vous remercier de tous vos bienfaits. Madame *du Châtelet* et DIEU me ſont témoins que je rapetaſſais la ſcène manquée quand votre lettre eſt venue. Songez qu'il n'y a pas encore trois mois que j'ai entrepris un ouvrage extrêmement difficile,

qui demanderait plus de fix mois d'un travail affidu pour être tolérable. Je n'ai jamais travaillé aux 1744 divertiffemens qu'à regret et à la hâte, ne pouvant les bien faire que quand la pièce achevée me laiffera de la liberté dans l'efprit.

Tout malade que je fuis, je n'en ai pas moins d'envie de vous plaire. Une fille d'*Eole*, nommée *Armé*, avec qui *Neptune* eut une paffade, viendra très-bien à la place de *Califto*. Il n'y a qu'à fubftituer aux quatre vers de *Califto*, ces quatre-ci :

De l'empire inconftant des airs,
La fille d'Eole
Defcend et revole
Près du dieu des mers.

Je fens bien que M. de *Richelieu* voudrait une répetition des divertiffemens avant fon départ pour l'Efpagne ; mais s'il veut tout précipiter, il gâtera tout. Il a déjà fait affez de tort à la pièce, en me forçant d'en faire le plan chez lui à Verfailles, et d'y mettre une efpèce de *Jodelet* dont vous l'avez dégoûté trop tard. Vous voyez, mon cher ange gardien, que votre empire eft affez difficile à conduire, et qu'il faut donner le temps à vos fujets de femer et de cultiver leurs terres qui ne peuvent pas produire en trois mois.

Je crois enfin avoir, à peu de chofe près, dégroffi la comédie. Je vais me mettre aux divertiffemens. Au nom de Dieu ne m'en demandez pas trois dans le premier acte ; *ter repetita nocent :* cela ferait infupportable. Il faut bien

1744. prendre garde que les ballets dans la pièce n'étouffent l'intérêt.

M. de *Richelieu* veut despotiquement que nous revenions à Paris, et je sens que mon cœur dit oui, puisque je vous reverrai.

LETTRE LV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris*.

A Cirey, ce 9 ou 8 auguste. Dieu merci, je ne sais pas comme je vis.

A propos, je suis un infame paresseux. Ah, que j'ai tort ! que je vous demande pardon, Monsieur ! Vous mariez un fils que j'aime presque autant que son père. Vous écrivez sans cesse aux fermiers généraux, et moi je ne vous écris point. Je disais toujours : j'écrirai demain ; et demain je fesais une plate comédie-ballet pour l'infante dauphine, et je me grondais, et puis j'étais honteux. Je le suis bien encore, mais je passe par-dessus tout cela. Pour Dieu, faites-en autant, et aimez-moi toujours. Mais y a-t-il tant de complimens à vous faire de ce que vous êtes du conseil des finances ? Je vous en ferai, ou plutôt à la France, quand vous serez chancelier ; car je veux que vous le soyez pour me dépiquer. N'y manquez pas, je vous en conjure ; et le plutôt sera le mieux.

Je vous avertis que je viendrai chercher bientôt la réponse à mon chiffon ; et quand vous serez saoul des fermes et gabelles, et dixièmes, et autres grosses besognes, je vous lirai me petite drôlerie

pour l'infante, en présence du nouveau marié. 1744.
Nous partons vers le 20 de ce mois.

Savez-vous bien, Monsieur, que mon plus grand chagrin n'est pas de ne vous avoir point écrit, mais de passer ma vie sans vous faire ma cour. Je vous la ferai, je vous jure ; mais quand ? Vous ne soupez point, je ne dîne point ; vous allez entendre au conseil des choses assommantes, et j'en fais de frivoles. N'importe ; il faut absolument que je reprenne mon habitude de vous soumettre mes rêveries :

Dùm validus, dùm lætus eris, dùm denique posces.

Mes respects, si vous le permettez, à monsieur votre fils tout comme à vous ; mais, malgré mon long et coupable silence, je vous suis dévoué avec l'attachement le plus tendre et le plus vieux. Il y a, ne vous déplaise, plus de quarante ans. Cela fait frémir.

Adieu, Monsieur ; aimez-moi un peu, je vous en supplie ; que j'aye cette consolation dans cette courte vie. Il y a quarante ans, ô Ciel ! que je vous aime, et je n'ai pas eu l'honneur de vivre avec vous la valeur de quarante jours ! Ah ! ah !

1744.

LETTRE LVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 25 auguste.

DEUX nouveaux divertissemens, qui peut-être ne vous divertiront guère, mes anges gardiens, partent dans le moment sous le couvert de M. le président *Hénault*. Eh bien, je vous ai sacrifié *Vénus*, et la pomme, et *Pâris*, et les galanteries que tout cela produisait. Voyez, jugez, écrivez-moi. Vous êtes d'étranges anges de ne pouvoir venir à Cirey où on fait des drames, et où l'on voit *Jupiter* et ses satellites tous les soirs. Vous passeriez tout le jour dans votre chambre, et le soir on vous lirait la besogne du jour; mais vous êtes des mondains, mes anges, vous ne connaissez pas les charmes de la retraite.

Je baise vos ailes.

LETTRE LVII.

AU MEME.

A Cirey, auguste.

EH bien, mes chers anges, tandis que vous y êtes, crayonnez encore cette guenille, et ne me laissez faire rien de médiocre. Quand vous en serez content, ne la lisez et ne l'envoyez qu'à vos amis. Je crois que M. de *Chauvelin* ne sera pas mécontent de la manière dont j'y traite messieurs des Alpes; mais je voudrais qu'on fût aussi un peu satisfait à Metz.

S'il eſt bien vrai que le roi ait dit de lui-même que l'ode de madame *Bienvenu* était trop mauvaiſe pour être de moi, nous ſommes trop heureux. Nous avons un roi qui a du goût. Il faut donc que ceci lui plaiſe, mais j'ai peur d'avoir raiſon de lui dire : 1744.

Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire !

J'attends ma Princeſſe, et je me recommande à vos bontés.

LETTRE LVIII.

AU MEME.

A Cirey, auguſte.

Je vous ſupplie, mes ſaints anges, de conſidérer que M. de *Richelieu* aurait voulu que l'ouvrage eût été fait avant ſon départ, et qu'en moins de quinze jours j'ai fait deux actes et ces deux divertiſſemens. Il ne faut donc regarder tout ce que j'ai broché que comme une eſquiſſe deſſinée avec du charbon ſur le mur d'une hôtellerie où on couche une nuit. Je n'ai jamais prétendu que la comédie reſtât comme elle eſt, je prétends ſeulement que les divertiſſemens du premier acte demeurent. Ils me paraiſſent devoir faire un ſpectacle charmant. J'ai déjà fait tenir à M. le duc de *Richelieu* le ſecond acte, mais je lui mande bien poſitivement que tout cela n'eſt qu'une ébauche. Il veut abſolument du burleſque ; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'il n'y eût point d'*Arlequin*. A l'égard de *Sanchette*, elle n'eſt qu'une pierre d'attente. Il y faut mettre madame *Morillo*,

parce qu'il faut une perſonne ridicule, qui occa-
1744. ſionne des mépriſes et des jeux de théâtre ; mais, je vous en prie, prêtez-vous un peu plus au comique. Il eſt vrai qu'il eſt hors de mode, mais ce n'eſt pas parce que le public n'en veut point, c'eſt qu'on ne peut lui en donner. Comptez que le comique qui fait rire, dépend du jeu des acteurs, et ne ſe ſent point quand on examine un ouvrage, et qu'on le diſcute ſérieuſement. Je vais retoucher ce premier acte dont l'idée paraît toujours charmante à madame *du Châtelet*, et qui peut fournir un des plus agréables ſpectacles du monde, avec des danſes et de la muſique. A l'égard de ce qui était deſtiné à M. de *Richelieu*, il n'y a qu'à le brûler. Je vais le refondre. Je ne me rebuterai point, je travaillerai juſqu'à ce que vous ſoyez contens.

LETTRE LIX.

AU MEME.

Septembre.

Mon cher et reſpectable ami, voilà ma petite drôlerie : (*) ſi vous voulez avoir la bonté de ſouffrir qu'elle paſſe par vos aimables mains pour aller ennuyer ou amuſer un moment votre éminentiſſime oncle, cela ſera mieux reçu ; et je vous ſupplie de vouloir bien ménager cette négociation. Il y a je ne ſais quoi de bien inſolent à envoyer ſes vers ſoi-même ; c'eſt dire à un miniſtre : quittez

(*) Diſcours ſur les événemens de l'année 1744, volume 14.

vos affaires pour me lire, admirez-moi et donnez-vous la peine de me l'écrire. Il faut, en vérité, que les vers se fassent lire eux-mêmes, qu'ils courent d'eux-mêmes s'ils sont bons, qu'ils tombent d'eux-mêmes s'ils ne valent rien, et que le pauvre auteur se cache tant qu'il peut. On doit être saoul de vers sur le roi. Hier je vis encore trois odes; c'est bien le cas de dire, et *si peu de bons vers*. Il faudrait être fou pour se fâcher quand on nous dit que, de trente mille vers faits par nous, il y en a peu de bons. 1744.

Si on avait l'esprit mal fait, on se fâcherait plutôt du début :

Quoi! verrai-je toujours des sottises en France!

On se fâcherait de ce qu'on dit qu'il y a des railleurs : voilà qui est plus personnel ; mais j'espère qu'on ne se fâchera point, parce qu'on ne me lira point. Peut-être quatre vers de l'endroit de *Germanicus*, qui sont touchans, et que M. le cardinal de *Tencin* pourrait faire valoir dans un moment favorable, et puis c'est tout. En un mot, que le roi sache que j'ai mis mes trois chandelles à ma fenêtre. Pardon, si je suis un bavard en vers et en prose. Mille tendres respects à madame l'*Ange*.

1744.

LETTRE LX.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Verfailles.*

A Champs, ce 14 feptembre.

Le roi, pour chaffer fon ennui,
Vous lit et voit votre perfonne ;
La gloire a des charmes pour lui,
Puifqu'il voit celui qui la donne.

En qualité de bon citoyen et de votre ferviteur, je dois être charmé que le roi vous life, et je le ferais plus encore s'il vous écoutait. Vous favez bien, très-adorable préfident, que vous avez tiré madame *du Châtelet* du plus grand embarras du monde ; car cet embarras commençait à la Croix des petits champs, et finiffait à l'hôtel de Charoft ; c'était des reculades de deux mille carroffes en trois files, des cris de deux ou trois cents mille hommes femés auprès des carroffes, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de fuif qui coulaient fur le monde, le guet à cheval qui augmentait l'imbroglio ; et, pour comble d'agrémens, *fon Alteffe royale* revenant paifiblement au Palais royal avec fes grands carroffes, fes gardes, fes pages, et tout cela ne pouvant ni reculer, ni avancer, jufqu'à trois heures du matin. J'étais avec madame *du Châtelet* ; un cocher, qui n'était jamais venu à Paris, l'allait faire rouer intrépidement. Elle était couverte de diamans, elle met pied à terre, criant à l'aide, traverfe la foule fans être ni volée, ni bourrée, entre chez vous, envoie chercher la poularde chez le

rôtiſſeur du coin, et nous buvons à votre ſanté tout doucement dans cette maiſon où tout le 174
monde voudrait vous voir revenir.

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius ſpectare laborem.

J'ai laiſſé la Princeſſe de Navarre entre les mains de M. d'*Argental*, et le divertiſſement entre les mains de *Rameau*. Ce *Rameau* eſt auſſi grand original que grand muſicien. Il me mande *que j'aye à mettre en quatre vers tout ce qui eſt en huit, et en huit tout ce qui eſt en quatre.* Il eſt fou; mais je tiens toujours qu'il faut avoir pitié des talens. Permis d'être fou à celui qui a fait l'acte des Incas. Cependant, ſi M. de *Richelieu* ne lui fait pas parler ſérieuſement, je commence à craindre pour la fête.

Je ſuis le plus trompé du monde ſi *Royer* n'a pas fait de belles choſes dans Prométhée; mais *Royer* n'a pas eu la plus grande part de ce monde au larcin du feu céleſte. Le génie eſt médiocre; on en peut cependant tirer parti. Je voudrais bien, Monſieur, qu'à votre retour nous fiſſions exécuter quelque choſe devant vous. Il eſt juſte qu'on amuſe celui qui paſſe ſa vie à joindre *utile dulci.*

Adieu, Monſieur; vous êtes aimé où je ſuis comme par-tout ailleurs, et je crois toujours me diſtinguer un peu dans la foule; car, en vérité, je ſens bien vivement tout ce que vous valez. Je le dis de même, et je vous ſuis attaché de même.

1744.

LETTRE LXI.

A M. LE COMTE DE ARGENTAL.

A Champs, feptembre.

JE partis pour Champs, mon adorable ange, au lieu de dîner. Je me mis dans le trémouffoir de l'abbé de *Saint-Pierre*, et me voilà un peu mieux. Ayez donc la bonté de me renvoyer notre Princeffe crayonnée de votre main; ajoutez à toutes les peines que vous daignez prendre, celle de me pardonner mon impuiffance. Vous ordonnez que cette première fcène entre le duc de *Foix* et fa dame, foit des plus touchantes. Je ne l'ai regardée que comme une fcène de préparation, qui excite la curiofité; qui laiffe échapper des fentimens, mais qui ne les développe point; qui irrite le défir, et qui n'entame pas la paffion. Si cette fcène avait le malheur d'être paffionnée, la fcène fuivante, qui me paraît bien plus piquante, deviendrait tres-infipide. Je facrifierai pourtant, autant que je pourrai, mes idées à vos ordres, je tâcherai d'échauffer encore un peu cette fcène des deux amans; mais permettez-moi de ménager les teintes, et de ne pas prodiguer des fentimens qui doivent être ménagés et filés jufqu'à la fin. J'ôterai, fi vous voulez, le mot d'*outrageufe*, quoiqu'il foit dans *Boileau* et dans *Corneille*.

Vous vous intéreffez tant aux arts, que vous ne fouffrirez pas que mademoifelle *Clairon* joue, d'une manière raifonnée et froide, ce troifième

acte où elle doit faire éclater le pathétique et le défefpoir le plus douloureux ; ce ferait un contre-fens du cœur, et ceux-là font les plus impardonnables. 1744.

Je fais bien que ces deux vers du Difcours (*)

Ennuyer fon héros eft une trifte chofe ;
Nous l'accablons de vers, nous l'endormons en profe.

font trop faibles et ne répondent pas affez à l'idée que vous avez qu'il ne faut pas avoir l'air de fe mettre au-deffus de fon prochain. N'aimeriez-vous pas mieux ?

O ma profe, mes vers, gardez-vous de paraître ;
Il eft dur d'ennuyer fon héros et fon maître.

La pièce avec ces deux vers devient honnêtement modefte.

Je vous prie de vouloir bien obferver que ce petit ouvrage ne s'adreffe point au roi, que ce n'eft que par occafion qu'on ofe y parler de lui, qu'il commence fur le ton familier, et qu'ainfi les vers héroïques gâteraient cet ouvrage s'ils donnaient l'exclufion aux autres. Le grand art, ce me femble, eft de paffer du familier à l'héroïque, et de defcendre avec des nuances délicates. Malheur à tout ouvrage de ce genre qui fera toujours férieux, toujours grand ; il ennuiera : ce ne fera qu'une déclamation. Il faut des peintures naïves ; il faut de la variété ; il faut du fimple, de l'élevé, de l'agréable. Je ne dis pas que j'aye tout cela, mais je voudrais bien l'avoir ; et celui qui y parviendra, fera mon

(*) Sur les événemens de l'année 1744. Voyez volume de Poëmes.

ami et mon maître. Dites-moi ſeulement pourquoi madame *du Châtelet* et M. de *la Vallière*
1744. ſavent par cœur ma petite drôlerie ?

Adieu, mes adorables anges.

LETTRE LXII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Champs, 18 ſeptembre.

VRAIMENT, Madame, votre idée eſt très-bonne ; en vous remerciant de vos belles inſpirations, je tâcherai d'en faire uſage. Ne croyez pourtant point qu'au temps de *Pierre le cruel* il n'y eut point de barons. Toute l'Europe en était pleine ; et il y a toujours eu des barons ridicules.

Si la platitude des vers du janſéniſte *Racine* a réuſſi à la cour, il eſt clair que des vers d'un ton agréable doivent y être mal reçus.

En vain *Boileau* a recommandé de paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère ; c'eſt, à la vérité, la ſeule manière de ſe faire lire dans des ouvrages détachés, dans des épîtres, dans des diſcours en vers. Ce genre de poéſie a beſoin de ſel pour n'être pas fade ; c'eſt pourquoi je ne reviens pas d'étonnement que M. d'*Argental* condamne ces vers.

Et le vieux nouvelliſte, une canne à la main,
Trace au Palais royal Ypres, Furne et Menin.

Si vous n'aimez pas ces peintures, vous ne pouvez aimer la poéſie. Il n'y a que ces images qui la ſoutiennent. *Boileau* n'eſt lu que parce

que ses ouvrages sont pleins de ces portraits vrais, plaisans, familiers, qui égaient le ton sérieux, et en varient l'insupportable monotonie. Prenez garde qu'un peu trop de goût pour l'uniformité du sentiment, ne vous écarte des idées qui firent fleurir les lettres, il y a quatre-vingts ans. Vous ne voulez point de comique dans les comédies, vous ne voulez point d'images gaies dans les épîtres : gare l'ennui, gare le néant. 1744.

Il faut jeter le *Pastor-Fido* dans le feu si ces vers-ci ne valent rien.

J'en crois assez votre rougeur,
C'est de vos sentimens le premier témoignage.—
C'est l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur,
S'en indigne sur mon visage.

A l'égard des autres détails, il y en a une grande partie sur lesquels je passe condamnation ; mais, soit que je me soumette, soit que j'aye la témérité de demander une révision, je suis également plein de reconnaissance et de la plus respectueuse tendresse pour tous mes anges.

LETTRE LXIII.

A M. BERGER.

A Paris, le 7 octobre.

J'ai bien peur, Monsieur, de perdre l'imagination comme la mémoire. J'ai été si lutiné depuis mon retour à Paris, et par mes maladies et par les fêtes que je prépare à notre dauphine ; il a fallu tant faire de vers, tant en refaire, parler

1744. à tant de muficiens, de comédiens, de décorateurs ; tant courir, tant m'épuifer en bagatelles, que j'avoue que je ne fais plus fi j'ai répondu à une lettre que vous m'adreffâtes, il y a quelque temps, au Champbonin. Vous me mandâtes que tout le foin de la cavalerie du roi très-crétien était foumis à votre juridiction. Je fouhaite que vous en mettiez dans vos bottes, et que vous veniez à Paris, enrichi de nos triomphes. Il me femble que votre général a fait une campagne, à la *Turenne*, toujours fupérieur par la conduite, à un ennemi fupérieur en force. Si tous les fourrages qu'on a pris aux Autrichiens vous appartenaient, vous feriez un *Bernard* ; mais quand vous ne feriez qu'un homme très-aimable un peu à fon aife, ce fera toujours un rôle fort agréable. Je ferai très-charmé de vous embraffer à Paris. Je compte toujours fur votre amitié ; la mienne eft, comme vous favez, ennemie des cérémonies.

LETTRE LXIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES.

19 novembre.

De quoi diable m'avifai-je, moi, d'écrire à M. le duc de *Richelieu* qu'il fallait fur le champ envoyer un courrier pour cette terre que vous deviez acheter ? Il m'appartient bien de bourdonner, à moi mouche du coche !

Or,

Or, vous voilà cocher, Monſeigneur; menez-nous à la paix tout droit par le chemin de la gloire: et quand vous verrez, en paſſant, votre ancien attaché dans les brouſſailles, donnez-lui un coup d'œil. 1744.

Vous allez embraſſer, être embraſſé, remercier, promettre, vous inſtaller, travailler comme chien; mais ſur-tout portez-vous bien, et z toujours Voltaire.

LETTRE LXV.

A M. NERICAULT DESTOUCHES.

3 décembre.

J'AI toujours été, Monſieur, au rang de vos amis; mais, en vérité, je ne me croyais pas dans celui de vos créanciers. Le premier titre m'eſt ſi cher que je ne penſe point du tout à l'autre. Il y a eu une étrange fatalité ſur ces ſouſcriptions de la Henriade. Les quinze qui avaient échappé à votre mémoire, ſont en ſureté, et je ſais, il y a long-temps, que vous conduiſez une affaire auſſi bien qu'une pièce de théâtre; mais il n'en alla pas de même de cent ſouſcriptions dont mon pauvre *Thiriot* me perdit l'argent ſans aucune reſſource. Il m'a offert depuis fort ſouvent de me rembourſer, mais il ſerait ruiné; et moi je ſerais bien indigne d'être homme de lettres, ſi je n'aimais pas mieux perdre cent louis que de gêner mon ami. Jugez, Monſieur, ſi, ayant remis à *Thiriot* cent louis qu'il me devait, j'aurai la mauvaiſe grâce de vous

1744. presser sur quinze louis que j'avais oublié. J'aime mieux vos vers que votre argent, et j'attends avec bien plus d'impatience le recueil de vos ouvrages que les guinées dont vous me parlez. Je voudrais que le tourbillon de Paris pût me laisser assez de liberté pour aller philosopher avec vous dans votre retraite, et y jouir des charmes de votre amitié et de ceux de votre conversation ; mais, quand vous viendrez à Paris, n'oubliez pas de faire avertir votre ancien ami, et comptez que vous le trouverez toujours comme vous l'avez laissé, attaché à votre gloire et à votre personne. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie, etc.

LETTRE LXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 7 décembre.

M. de *Smettau* vient de me montrer un petit imprimé intitulé : Lettre d'un ami à votre ennemi *Bartenstein*. Il a grande raison de vouloir que cet écrit soit rendu public. Je soupçonne M. *Spon*, ministre de l'empereur auprès du roi de Prusse, d'en être l'auteur ; mais, de quelque main qu'il parte, je vais le faire imprimer sur la parole que M. de *Smettau* m'a donnée que vous le trouverez bon, et sur la confiance que j'ai, en le lisant, qu'il fera un très bon effet.

Si vous pouviez me faire envoyer la *déduction en faveur des droits de l'empereur à la succession des Etats héréditaires*, je serais plus en état de

travailler aux chofes auxquelles vous permettez que je m'emploie. 1744.

Adieu, Monfeigneur, tôt ou tard on aura la paix, et votre miniftère fera probablement bien glorieux. Vous favez fi je m'y intéreffe,

LETTRE LXVII.

A U M E M E.

Samedi au foir, 18 ou 19 décembre.

J'AI l'honneur de vous renvoyer, Monfeigneur, ces armes que vous m'avez mifes en main, et qui ne valènt pas celles de vos trois cents mille hommes. J'y joins mon thême que je vous fupplie de corriger à votre loifir.

Vous me faites un petit abbé de *Saint-Pierre*. J'en ai les bonnes intentions, c'eft tout ce que vous trouverez, dans cette ébauche, qui puiffe mériter votre fuffrage. Pardonnez-moi fi vous ne me trouvez que bon citoyen, et foyez sûr qu'il n'y en a point qui attende de vous de plus grandes chofes quand je vous en donne de fi petites. Je fuis pétri pour vous d'attachement, de refpect et de reconnaiffance.

Madame *du Châtelet* vous aime de tout fon cœur.

1744.

LETTRE LXVIII.

A U M E M E.

Ce samedi 26 décembre.

Vous avez trop de bonté pour ce pauvre avocat, et vous empêcherez bien, Monseigneur, qu'il ne soit l'avocat des causes perdues. Je vous remercie bien tendrement de ce que vous avez daigné dire un mot de mon griffonnage.

Je m'occupe à présent à tâcher d'amuser par des fêtes celui que je voudrais servir par mes plaidoyers, mais j'ai bien peur de n'être ni amusant ni utile.

Il est bien ridicule que je ne vous aye pas encore contemplé depuis votre nouvelle grandeur. Je suis toujours bien aise de vous dire que les ministres étrangers sont enchantés de vous. Il me paraît qu'ils aiment vos mœurs, et qu'ils respectent votre esprit. Ce que je vous dis là est à la lettre.

Comptez sur la vérité de votre ancien et très-ancien serviteur. Je me flatte d'accompagner votre amie dans votre château à quatre lieues de Paris, et de vous y faire ma cour.

LETTRE LXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce jeudi.

L'un et l'autre de mes anges, je vous prie de battre de vos ailes un très-aimable homme nommé l'abbé de *Bernis*. Il faut absolument que vous lui

fassiez changer un endroit de son discours. Il le faut, il le faut; vous en allez convenir et lui aussi, ou tout est perdu. 1744.

Les plus cruels ennemis de l'académie, et puis *tous les talens de l'esprit* de *ces plus cruels ennemis*. Ah, les lâches, les ridicules ennemis, passe! et du mérite, du mérite! les grands talens! *Roi*? de grands talens! quatre ou cinq scènes de ballet; des vers médiocres dans un genre très médiocre; voilà de plaisans talens! Y a-t-il là de quoi racheter les horreurs de sa vie? Puisqu'il daigne désigner *Roi*, est-ce ainsi qu'on le doit désigner, lui, le plus cruel ennemi de l'académie? C'est ainsi qu'on eût parlé d'*Antoine* dans le sénat; c'est mettre *Roi* dans la balance avec l'académie, c'est l'égaler à elle, c'est la rabaisser à lui. Ah, divins anges! c'est trop d'honneur pour ce faquin; ne le souffrez pas, élevez-vous de toute votre force; qu'il ne soit pas dit qu'un homme aussi aimable que l'abbé de *Bernis* ait paru se plaindre tendrement de *Roi* au nom de l'académie. Il n'en faut parler qu'avec mépris, avec horreur, ou s'en taire. C'est mon avis à jamais. Bonsoir, mes deux anges.

LETTRE LXX.

A M. DE LA CONDAMINE *à la Haie.*

Versailles 7 janvier.

VOTRE style, Monsieur, n'est point d'un homme de l'autre monde: votre cœur pourrait bien en être; vous vous souvenez de vos amis, et ce

1745. n'eſt pas la mode de cet hémiſphère. Il eſt vrai que vous êtes fait pour être excepté. Il s'en faut bien qu'on vous ait oublié pendant vos dix ans d'abſence : on parlait toujours de vous à Paris, tandis que vous étiez ſur la montagne de Pichincha. Vous avez dû jouir du plaiſir d'occuper de vous les deux moitiés du globe. Revenez donc vite à Paris, et faites-vous peindre comme M. de *Maupertuis*, aplatiſſant la terre d'un côté, tandis qu'il la preſſe de l'autre ; on ne dira plus que la *figure du monde paſſe :* vous l'aurez fixée pour jamais. Il eſt queſtion de vous fixer auſſi à la fin, et de venir jouir du fruit de vos travaux, et ſur-tout qu'on ne puiſſe pas dire du ſuccès de vôtre voyage, *tout leur bien du Pérou n'eſt que du caquet.* Je vous ai écrit pluſieurs fois, et ſur-tout quand M. *du Fai*, votre ancien ami et le mien, vivait encore. Que vous trouverez ici d'hônnêtes gens de moins et de ſottiſes de plus ! que vous trouverez de choſes changées ! Je me ſuis fait tant ſoit peu phyſicien, pour être plus digne de vous revoir : mais c'eſt madame *du Châtelet* qui mérite toute votre attention, en qualité de ſublime géomètre. Elle s'eſt miſe à éclaircir *Leibnitz*, ce qui était très-difficile ; et moi, à embrouiller *Newton*, ce qui était très-aiſé ; mais elle a été mieux imprimée que moi. et l'édition des Elémens de *Newton*, faite en Hollande, eſt entièrement ridicule. Gardez-vous bien d'en lire un mot ; j'aurai l'honneur de vous en préſenter à Paris une moins mauvaiſe.

Je conçois que vous devez être retenu à la

par les agrémens de la société : vous devez 1745.
sur-tout bien content de notre ministre M. de
Laville. Vous aurez fait de grands dîners chez
M. le général *Debrosses ;* vous aurez dit des galan-
teries espagnoles à madame de *Saint-Gilles.*
Avez-vous vu, mon cher et respectable ami,
M. de *Podewils*, l'envoyé de Prusse? Il était
bien malade quand il est arrivé à la Haie, et
j'ai peur qu'il n'ait pu jouir du plaisir de vous
entretenir. La Haie est un des endroits de la terre
où j'aurais le mieux aimé à vivre ; mais je donne
encore la préférence à Paris, où je vous attends
avec l'impatience de l'amitié, très-indépendante
de celle de la curiosité.

Vous me trouverez aussi maigre et aussi malade
que vous m'avez laissé, et aussi rempli d'attache-
nt pour vous ; je ne vous traite point comme
ami de l'autre monde. Point de compliment.
Je reprends avec vous mes anciens erremens. Il
n'y a point eu de mille lieues entre nous. Je
vo embrasse de tout mon cœur, comme vous
le permettiez autrefois.

LETTRE LXXI.

A. M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

8 février.

Je vous renvoie, Monseigneur, le manuscrit
que vous avez bien voulu me confier. L'auteur
n'a pas la courte haleine s'il prononce, sans res-
pirer, ses périodes. C'est un peu se moquer du

1745. monde que de dire que ce duc co-régent (*) n'aurait pas où repofer fon chef, s'il devenait veuf; il aurait l'adminiftration des pays héréditaires de la maifon d'Autriche, jufqu'à la majorité de l'archiduc, qui ferait bientôt roi des Romains. Je fuis sûr que vous direz de meilleures raifons aux électeurs.

Je fuis bien fâché contre la Princèffe de Navarre, qui m'empêche de vous faire ma cour. M. *Racine* fut moins protégé par MM. *Colbert* et *Seignelay* que je ne le fuis par vous. Si j'avais autant de mérite que de fenfibilité, je ferais en belle paffe.

La charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant prefque jamais, et cet agrément n'étant qu'un agrément, on y peut ajouter la petite place d'hiftoriographe; et, au lieu de la penfion attachée à cette hiftoriographerie, je ne demande qu'un rétabliffement de quatre cents livres. Tout cela me paraît modefte, et M. *Orri* en juge de même. Il confent à toutes ces guenilles.

Daignez achever votre ouvrage, Monfeigneur, et vous aboucher avec M. de *Maurepas*. Je compte avoir l'honneur de vous remercier inceffamment, et de vous renouveler mes très-tendres refpects et ma vive reconnaiffance.

(*) Le grand duc de Tofcane, depuis empereur fous le nom de *François I*, père de *Jofeph II*.

LETTRE

LETTRE LXXII.

1745.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Verſailles, 25 février.

La cour de France reſſemble à une ruche d'abeilles; on y bourdonne autour du roi. Il y avait plus de bruit à la première repréſentation qu'au parterre de la comédie; cependant le roi a été très-content. Je ne me ſuis mêlé que de lui plaire. Sa protection et l'amitié de M. et de madame d'*Argental*, voilà l'objet de mes déſirs et de mes ſoins, le reſte m'eſt très-indifférent, et on peut faire à l'opéra toutes les ſottiſes qu'on voudra, ſans que je m'en mêle. Mon ouvrage eſt décent, il a plu ſans être flatteur. Le roi m'en ſait gré. Les *Mirepoix* ne peuvent me nuire. Que me faut-il de plus? Il y aurait cent tracaſſeries à eſſuyer ſi je voulais empêcher qu'on rejouât l'opéra de *Rameau* (*). Je n'en veux aucune, je ne veux que revenir vous faire ma cour; mais je vous avertis que madame *du Châtelet* veut être du voyage. Je ſuis comme les jéſuites, je ne marche point ſeul. Vous ſentez bien que n'étant qu'un *accident*, et madame *du Châtelet* étant *ens per ſe*, je ne peux me ſéparer d'elle ſans être anéanti.

(*) Dardanus.

1745.

LETTRE LXXIII.

A M. DE CIDEVILLE

A Verfailles, 7 mars

JE compte, mon cher ami, vous apporter fottifes de commande dès que je ferai à Pari me ferais à préfent une groffe affaire avec messieurs en charge, fi je donnais le moindr dre au fieur *Balard*, imprimeur des ballets d très-chrétien. Chacun a ici fon droit; il que les arts et les talens qui n'en ont point, j'ai des droits qui valent mieux que tous ceu premiers charges de la couronne; ce font que j'ai fur votre cœur. Vous ne fauriez c l'impatience que j'ai de vous embraffer.

LETTRE LXXIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSO

Le 16 d'avril.

JE cours à Châlons avec madame *du Chât* pour affifter à la petite vérole de fon fils, car tout ce qu'on y peut faire: on n'eft que fpect de la tyrannie ignorante des médecins. Guér la maladie épidémique de l'Europe; empêche araignées de fe manger, (*) et confervez vos bontés.

(*) Allufion à ces vers de M. d'*Argenfon*, dans lef il difait que les fouverains reffemblent trop fouven araignées qui fe dévorent les unes les autres. V la lettre du 2 janvier 1745, au marquis d'*Arge* volume 17.

J'eſpère revenir avant que vous partiez pour aller faire la paix à la tête des armées. 1745

Adieu, Monſeigneur ; perſonne ne s'intéreſſera jamais à votre gloire et à votre bonheur autant que votre très-ancien ſerviteur.

LETTRE LXXV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

Avril

Vous devez avoir reçu, Monſieur, les prémices de l'édition du Louvre (*), telles que vous les voulez, ſimples et ſans relîûre ; voilà comme il vous les faut pour Plombières, mais le roi vous en a fait relier un exemplaire pour votre bibliothéque de Paris, que je compte bien avoir l'honneur de vous préſenter à votre retour.

Je vous ai fait une infidélité en fait de livres. Je parlais, il y a quelques jours, à madame de *Pompadour* de votre charmant, de votre immortel Abrégé de l'hiſtoire de France, elle a plus lu à ſon âge qu'aucune vieille dame du pays où elle va régner, et où il eſt bien à déſirer qu'elle règne, elle avait lu preſque tous les bons livres, hors le vôtre ; elle craignait d'être obligée de l'apprendre par cœur. Je lui dis qu'elle en retiendrait bien des choſes ſans efforts, et ſur-tout les caractères des rois, des miniſtres et des ſiècles ; qu'un coup d'œil lui rappellerait tout ce qu'elle ſait de notre hiſtoire, et lui apprendrait ce qu'elle ne ſait point ; elle m'ordonna de lui apporter, à

(*) De la Princeſſe de Navarre.

mon premier voyage, ce livre aussi aimable que
1745. son auteur. Je ne marche jamais sans cet ouvrage. Je fis semblant d'envoyer à Paris, et après souper on lui apporte votre livre en beau maroquin, et à la première page était écrit,

> Le voici ce livre vanté;
> Les Grâces daignèrent l'écrire
> Sous les yeux de la vérité,
> Et c'est aux Grâces de le lire.

etc. etc. etc. Il y en a davantage, mais je ne m'en souviens pas; je ne me souviens que de vos yeux aimables où *Corneille déshabille Psyché*. Nous ne déshabillons personne dans notre fête. *Cahusac* pourrait bien n'être point joué, mais on donnera un magnifique ouvrage composé par M. *Bonneval* des Menus, et mis en musique par *Collin*. Vous savez que le sylphe réussit (*). Cela fait, ce me semble, un très-joli spectacle; venez donc le voir. Peut-on prendre toujours des eaux? Revenez dans ces belles demeures, où je ne souperai plus, mais où je vous ferai ma cour, si vous et moi sommes assez sages pour dîner.

Tortone est pris, le château non; mais tout le Canada est perdu pour nous, plus de morue, plus de castors. La paix, la paix. Je suis las de chanter les horreurs de la destruction. Oh! que les hommes sont fous, et que vous êtes charmant! Savez-vous que je vous idolâtre?

(*) Zelindor, paroles de *Moncrif*, musique de *Rebel* et *Francœur*.

1745.

LETTRE LXXVI.

A M. DUCLOS.

Avril.

. . . .

. . . .

J'EN ai déjà lu cent cinquante pages (*), mais il faut sortir pour souper ; je m'arrête à ces mots. *Ce brave Huniade Corvin, surnommé la terreur des Turcs, avait été le défenseur de la Hongrie, dont Ladislas n'avait été que le roi.*

Courage, il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. En vous remerciant bien tendrement, Monsieur, d'un présent qui m'est bien cher, et qui me le serait quand même vous ne me le feriez pas. Je passe à votre porte pour vous dire combien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point je vous suis obligé ; et je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. Bonsoir, *Salluste.*

(*) *Histoire de Louis XI*

1745. ## LETTRE LXXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 29 d'avril.

JE tremble que nos triftes aventures de Bavière ne déterminent le roi de Pruffe à faire une feconde paix. Vous êtes, Monfeigneur, dans des circonftances bien critiques, et nous auffi. Si cela continue, le bel emploi que celui d'hiftoriographe !

Je fuis bien affligé de ne pouvoir vous faire ma cour parce que le fils de madame *du Châtelet* a quelques boutons au vifage, à quarante lieues d'ici. J'ai toujours eu plus à fouffrir qu'un autre des préjugés de ce monde.

Mon tendre attachement pour vous fait ma confolation.

P. S. J'apprends que tous ces écrits, qui, par parenthèfe, font de faibles armes quand on eft battu, pour donner l'exclufion au grand-duc, ne font point un bon effet en Allemagne. On y fent trop que ce font des français qui parlent : il me femble qu'un air plus impartial réuffirait mieux, et qu'un bon allemand qui déplorerait de tout fon cœur les calamités de fa pefante patrie, ferait une impreffion toute autre fur les efprits. Pardon ; je foumets mon petit doute à vos lumières, et je vous rends compte fimplement de ce qu'on m'écrit.

Il ne m'eft rien revenu de mon correfpondant qu'une prière du roi de Pruffe à la reine d'Hongrie

de ne point prendre ſes vaiſſeaux ſur l'Elbe. Ses vaiſſeaux ſont des bateaux ; mais gare que le roi de Pruſſe ne faſſe d'autres prières. 1745.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE MARQUIS DE VALORI.

A Paris, le 1 mai.

Vous achevez mon bonheur, Monſieur, par l'intérêt que vous daignez y prendre; c'eſt le comble de la ſéduction de parler le langage de la poéſie, pour me rendre encore plus ſenſible aux grâces que le roi m'a faites.

Modeſte et généreux, Louis nous fait chérir
Et ſa perſonne et ſon empire.
Que ne puis-je le peindre aux ſiècles à venir!
Mais il faudrait ſavoir écrire
Comme vous ſavez le ſervir.

Je ſens tout le prix de la coquetterie que vous me faites, en m'envoyant les vers de M. *Darget*; ce doit être un grand agrément pour vous d'avoir un homme qui écrit ſi joliment; mais permettez que je le félicite auſſi d'être auprès de vous. Ses vers et votre proſe me donnent bien de la vanité.

Apollon chez Admete autrefois fut berger;
Chez Valori je le vois ſecrétaire,
Il peut ſe déguiſer et ne ſaurait changer ;
On le connaît à l'art de plaire.

J'ai reçu un peu tard votre charmante lettre, M. d'*Argenſon* me l'avait envoyé à Châlons, où j'avais ſuivi madame *du Châtelet* qui y avait

1745. gardé M. ſon fils, malade de la petite vérole. La lettre m'a été renvoyée aujourd'hui à Paris; elle me flatte trop pour que je tarde à y répondre. Je vous ſuis bien obligé d'avoir bien voulu parler de moi au roi de Pruſſe. Il doit être d'autant plus ſenſible à ma petite fortune, que les bontés dont il m'honore n'ont pas peu ſervi à déterminer celles du roi notre maître. M. de *Maupertuis* quitte la France pour Berlin. On ne peut en effet quitter notre cour que pour celle où vous êtes; mais enfin tout le monde ne peut pas quitter la France, et il faut bien que les beaux arts ſe partagent, d'ailleurs M. de *Maupertuis* a de la ſanté et je ſuis plus infirme que jamais; les grands voyages me ſont interdits comme les grands plaiſirs. Vous qui avez de la ſanté, Monſieur, vous allez probablement en Siléſie, tandis, que M. d'*Argenſon* va en Flandre; chacun de vous ſera auprès d'un héros. Puiſſent ces deux héros nous donner bientôt la paix dont l'Allemagne et l'Angleterre ont plus beſoin que nous. Je n'aurai pas la conſolation de revoir M. d'*Argenſon* avant ſon départ; il faut s'immoler au préjugé qui m'exclut de Verſailles pour quarante jours, parce que j'ai vu un malade à quarante lieues. Ce n'eſt pas le premier mal que les préjugés m'ont fait. Je vous ſupplie, Monſieur, d'ajouter à vos bontés celle de me conſerver dans le ſouvenir de la cour de Berlin, qui me ſera toujours bien chère. Daignez ne me point oublier auprès de M. de *Podewils* et de *Borck*, vous avez ſans doute l'aimable M. de *Keyſerling*; comment ſe porte le philoſophe, mon cher *Iſaac*, et

comment ſuis-je avec lui ? il me ſemble que je ſerai toujours très-bien auprès de ceux que vous aimez, et je compte ſur votre protection; j'oſe ici joindre mes vœux pour la ſanté des reines et de toute la famille royale. Adieu, Monſieur; aimez un peu *Voltaire*. 1745

LETTRE LXXIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Verſailles.*

A Paris, ce 3 mai.

EH bien, il faudra donc vous laiſſer partir ſans avoir la conſolation de vous voir. Partez donc; mais revenez avec le rameau d'olivier, et que le roi vous donne le rameau d'or; car, en vérité, vous n'êtes pas payé pour la peine que vous prenez.

Vous avez eu trop de ſcrupule en craignant d'écrire un petit mot à M. l'abbé de *Canillac*. Je vous avertis que je ſuis très-bien avec le pape, et que M. l'abbé de *Canillac* fera ſa cour en diſant au ſaint-père que je lis ſes ouvrages, et que je ſuis au rang de ſes admirateurs comme de ſes brebis.

Chargez-vous, je vous en ſupplie, de cette importante négociation. Je vous réponds que je ſerai un petit favori de Rome, ſans que nos cardinaux y aient contribué.

Que dites-vous, Monſeigneur, de la princeſſe royale de Suède, qui me prie de faire un petit voyage à Stockholm, comme on prie à ſouper à la

1745. campagne ? Il faut être *Maupertuis* pour aller ainsi courir dans le Nord. Je reste en France où je me trouverais encore mieux si madame du *Châtelet* se mettait à dîner avec vous.

J'ai une grâce à vous demander pour ce pays du Nord ; c'est de permettre que je vous adresse en Flandre un paquet pour M. d'*Allion*. Ce sont des livres que j'envoie à l'académie de Pétersbourg, et des flagorneries pour la czarine.

Adieu, Monseigneur ; je vous souhaite de la santé et la paix ; et je vous suis attaché, comme vous savez, pour la vie.

Lettre du roi à la czarine, pour le projet de paix.

(Minutée par M. de Voltaire.)

Le dessein magnanime que votre Majesté a conçu d'être la médiatrice des puissances qui sont en guerre, est digne de votre grand cœur, et touche sensiblement le mien. C'est un nouveau sujet de vous admirer ; tous les princes vous en doivent des remercîmens, et j'en dois d'autant plus à votre Majesté que je vois mes désirs les plus chers secondés par les vôtres.

Je peux vous jurer, Madame, que je n'ai jamais eu les armes à la main que dans des vues de paix, et mes succès n'ont servi qu'à fortifier ces sentimens que les revers seuls auraient pu rendre moins vifs, peut-être.

Je vois avec joie que la souveraine à qui je devais le plus d'estime, veut être la bienfaitrice des nations. Les rois ne peuvent inspirer chez eux qu'à la gloire de faire la félicité de leurs sujets, vous ferez celle des rois et de leurs peupels. Les vôtres, Madame en voyant que vous travaillez au bonheur des autres, sentiront augmenter, s'il se peut, leur vénération pour leur souveraine, et votre règne en sera plus heureux quand les acclamations de l'Europe rédoubleront les bénédictions qu'on vous donne dans vos Etats.

Non-feulement, Madame, j'accepte, avec une vive reconnaiffance, cette médiation glorieufe, mais plus la guerre eft heureufe pour moi, plus je vous conjure d'employer tous vos bons offices pour la terminer. Mes peuples que j'aime, et dont je me flatte d'être aimé, vous devront la confervation du fang qu'ils font toujours prêts à répandre pour ma caufe. 1745.

Commencez et achevez ce grand ouvrage qui vous couvrira d'une gloire immortelle. Ne vous bornez point, Madame, aux fimples propofitions dictées par votre ame généreufe; aplaniffez tous les obftacles, et foyez sûre de n'en trouver aucun dans moi.

Tous les autres princes doivent concourir, fans doute, à ce noble projet. L'humanité, les malheurs de tant de provinces, le refpect qu'ils ont pour vos vertus, les engagera à vous déférer avec empreffement ce titre de médiatrice de l'Europe, le plus beau qu'une tête couronnée puiffe obtenir, et le feul qui pouvait manquer à votre gloire.

Mais aucun d'eux ne fentira mieux que moi le prix que votre perfonne y ajoute, ni quel eft le bonheur de vous devoir ce que tous les fouverains doivent défirer le plus.

LETTRE LXXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 9 mai.

Que Dieu récompenfe la reine ou l'impératrice de toutes les Ruffies, et vous, ange de la paix! Je n'ofe écrire fans être fous vos yeux; je crains de dire trop ou trop peu, et de ne pas m'ajufter. Je compte venir demain à Verfailles me mettre au rang de vos fecrétaires.

En vous remerciant, Monfeigneur, de la bonté que vous avez pour le plus pacifique des humains, et celui qui vous eft dévoué avec le plus de tendreffe.

1745.

LETTRE LXXXI.

AU MEME.

A la première nouvelle de la victoire de Fontenoi.

Jeudi 13, à onze heures du soir.

AH, le bel emploi pour votre historien ! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie !

Bonsoir, Monseigneur.

LETTRE LXXXII.

AU MEME.

20 mai, au soir.

VOUS m'avez écrit, Monseigneur, une lettre telle que madame de *Sévigné* l'eût faite, si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille (*). Je viens de donner bataille aussi, et j'ai eu plus de peine à chanter la victoire (**) que le roi à la remporter. M. *Bayard de Richelieu* vous dira le reste. Vous verrez que le nom de d'*Argenson* n'est pas oublié. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher ; les deux frères le rendront bien glorieux.

Adieu, Monseigneur ; j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore:

(*) On trouve cette lettre dans le Commentaire sur la vie et les ouvrages de l'auteur de la Henriade.

(**) Le Poëme de Fontenoi.

LETTRE LXXXIII. 1745.

A U M E M E.

Ce 26 mai.

ENEZ, Monseigneur, je n'en peux plus ; voilà t ce que j'ai pu tirer de mon cerveau, en t la journée à chercher des anecdotes, et nuit à rimailler.

On en fera demain une quatrième édition. J'ai idu justice ; et on a pour moi, cette fois-ci, elque indulgence.

Je vous remercie des faveurs du saint-père ; me flatte qu'il n'y aura pas là-bas conflit de ustère ; s'il y en avait, je demeurerais entre ıx médailles le cu à terre. Le fait est qu'à me, comme ailleurs, on est jaloux de sa besace.

Je me recommande à DIEU et à vous, et j'at. drai les bénédictions paternelles sans me uer.

Le roi est-il content de ma petite drôlerie ?

Je suis à vos ordres à jamais.

P. S. Autre paquet de batailles de Fontenoi. rmettez, Monseigneur, que tout cela soit sous s auspices, et que j'aye encore l'honneur d'en voyer beaucoup, par votre protection, dans pays étrangers : ce sont des réponses aux etiers et aux journalistes de Hollande.

1745.

LETTRE LXXXIV.

AU MEME.

A Paris, le 29 mai.

MALGRÉ l'envie, ceci a du débit. Seriez-v mal reçu, Monfieur, à dire au roi qu'en jours de temps, il y a eu cinq éditions de gloire? N'oubliez pas, je vous en prie, c petite manœuvre de cour.

Je croyais monfieur votre fils à Paris; p du tout, il inftrumente avec vous. A-t il v bataille? il fe ferait mis avec fon coufin à la des moutons de Berri. Je le fupplie de lire c cinquième édition, la plus correcte de tou la plus ample et la plus honnête. J'en en de cette fournée à je ne fais combien de t couronnées. Vous permettez bien, fuivant v bénignité ordinaire, que j'en mette qu unes fous votre couvert, aux *Valori*, *Ouillon*, aux *Laville*, à tous ceux qui au été honnis en pays étranger fi nous avions battus.

J'en envoie à M. l'abbé de *Canillac*, et remercie de fes bontés que je vous dois. J j'ai bien peur que M. l'abbé de *Tolignan* cardinal *Aquaviva* ne foient fâchés qu'on fouffle une négociation; je veux avoir mes ..illes papales, et je vous fupplie que M. l'a de *Canillac* traite cette grande affaire a très-grande prudence.

Adieu, Monfeigneur; triomphez et rev avec le rameau d'olivier.

LETTRE LXXXV.

1745.

AU MEME.

Le 30 mai.

Au milieu des énormes paquets, dont je vous accable, pour la gloire du roi mon maître ou pour son ennui, il faut, s'il vous plait, Monseigneur, que j'éclaircisse ma petite affaire avec le pape. La voici :

Vous savez que les bontés de mademoiselle du *Til* m'ont valu les bons offices de l'abbé de *Tolignan*, et que M. l'abbé de *Tolignan* m'a valu un petit compliment de la part de sa sainteté, sans que cette sainte négociation pafsât par d'autres mains.

Vous vous souvenez, peut-être, qu'il y a près de deux mois que l'envie me prit d'avoir quelque marque de la bienveillance papale qui pût me faire honneur en ce monde-ci et dans l'autre. J'eus l'honneur de vous communiquer cette grande idée; mais vous me dites qu'il n'était guère possible de mêler ainsi les choses célestes aux politiques. Sur le champ j'allai trouver mademoiselle du *Til*, qui a été pour moi *turris eburnea*, *fœderis arca*, etc, et elle me dit qu'elle essaierait si l'abbé de *Tolignan* aurait assez de crédit encore pour obtenir de sa sainteté deux médailles qui vaudraient pour moi deux évêchés.

Nouvelles coquetteries de ma part avec le pape ; je lis ses livres, j'en fais un petit extrait, je versifie, et le pape devient mon protecteur *in petto*.

Je vous mande tout cela, il y a trois semaines,

et je vous écris que M. l'abbé de *Canillac* ferait
1745. très-bien sa cour en parlant de moi à sa sainteté; mais je ne parle point de médailles. Alors il vous revient en mémoire que j'avais eu grande envie du portrait du saint-père, et vous en écrivez à M. l'abbé de *Canillac*. Pendant ce temps-là qu'arrive-t-il? Le pape, le très-saint, le très-aimable, donne deux grosses medailles pour moi à M. l'abbé de *Tolignan*; et le maître de la chambre m'écrit de la part de sa sainteté : L'abbé de *Tolignan* a en poche médailles et lettres, et les enverra quand et comme il pourra.

A peine M. de *Tolignan* est-il muni de ces divins portraits que M. de *Canillac* va en demander pour moi au saint-père. Il me paraît que sa sainteté a l'esprit présent et plaisant; elle ne veut pas dire au ministre de France : *Monsù, un altro a le medaglie*; mais elle lui dit qu'à la Saint-Pierre il y en aura de plus grosses.

Vous recevez, Monseigneur, la lettre de l'abbé de *Canillac*, qui vous mande cette pantalonade du pape tout sérieusement : et mademoiselle du *Til* reçoit la lettre de M. l'abbé de *Tolignan*, qui lui mande la chose comme elle est.

Est-ce assez parler de deux médailles ? Non vraiment, Monseigneur; il faut que je réussisse dans ma négociation, car elle va plus loin que vous ne pensez, et vous n'êtes pas au bout.

Le grand point est donc que M. l'abbé de *Canillac* ne souffle pas la négociation à l'abbé de *Tolignan*, parce qu'alors il se pourrait faire que tout échouât. Je vous supplie donc d'écrire tout

simplement

simplement à votre ministre romain que le poids de marc ne fait rien à ces médailles, qu'il vous fera plaisir de me protéger dans l'occasion, que l'abbé de *Tolignan* étant mon ami depuis long-temps, il n'est pas étonnant qu'il m'ait servi, et que vous le priez d'aider l'abbé de *Tolignan* dans cette affaire, etc. etc. etc. 1745.

Moyennant ce tour très-simple et très-vrai, il n'y aura point de tracasserie ; j'aurai mes médailles ; tout le monde sera content, et je vous aurai la plus grande obligation du monde.

Pardonnez-moi. Comment peut-on écrire quatre pages sur ces balivernes ! Cela est honteux.

P. S. A force de bontés, vous devenez mon bureau d'adresse. Pardon, Monseigneur, mais la princesse de Suède est plus jolie que le pape ; elle m'a envoyé son portrait, et je n'ai pas encore celui du saint-père ; ainsi, permettez que je mette sous votre protection cet énorme paquet, en attendant que j'aie l'honneur de vous en dépêcher d'autres pour la famille.

Prenez la citadelle, prenez-en cent, et revenez l'arbitre de la paix.

LETTRE LXXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

30 mai.

MON cher ami, j'apprends en arrivant que votre amitié vous a conduit ici pour avertir madame *du Châtelet* des belles critiques que l'on fait. Quant au maréchal de *Saxe*, voici ce qu'il a écrit à

1745. madame *du Châtelet : Le roi en a été très-con*
et même il m'a dit que l'ouvrage n'était
susceptible de critique.

Vous sentez bien qu'après cela je dois pense le roi est le meilleur et le plus grand connai de son royaume.

Quant au maréchal de *Noailles*, il a été satisfait, et c'est lui qui a fait au roi la lectu l'ouvrage. Il n'y a personne à l'armée qui n'ait combien il était délicat de parler de M. le mar de *Noailles*, l'ancien du maréchal de *Saxe* n'ayant pas le commandement. Les deux ver exp iment qu'il n'est point jaloux, et qu'il n garde que l'intérêt de la France, sont un petit de politique, si ce n'en est pas un de poésie ; sont préc sément ces vérités qui donnent à per un lecteur judicieux. Ces traits si éloignés des l communs, et ces allusions aux faits qu'on ne pas dire hautement, mais qu'on doit faire ente ce sont là, dis-je, ces petites finesses qui pla aux hommes comme vous, et qui échappent à qui ne sont que gens de lettres.

Vos vers sont charmans ; c'est à eux et non miens que je devrai cette belle fumée après laq on court. Permettez-moi donc la vanité de les imprimer. Les encouragemens que vous me do me font plus de plaisir que vos beaux vers n'h lient les miens. Bonjour ; la tête me tourne ; j sais comment faire avec les dames, qui veulent je loue leurs cousins et leurs greluchons. On traite comme un ministre ; je fais des mécont

Je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXXVII. 1745.

A M. LE COMTE D'ALGAROTTI, *à Berlin.*

Parigi, 4 giugno.

Mi lusingavo, caro mio ed illustrissimo amico, d'aver ricuperata la mia sanità, e già ero tutto apparecchiato a seguire il mio rè in Fiandra; forse avrei avuto, o almen creduto avere la forza di fare un più gran viaggio, e di vedervi ancora una volta nella corte dell' *Augusto* moderno, ed avrei detto:

Quivi il famoso Egon di lauro adorno
Viddi poi, d'ostro e di virtù pur sempre
Sicchè Febo sembrava, onde io devoto
Al suo nome sacrai la cedra e'l cuore.

Ma sono ricadato, e così trapasso la mia misera vita trà alcuni raggj di sanità, e più notti di dolori e di svogliatezza. Vivete pur felice, voi a cui la natura diède ciò, che aveva concesso a *Tibullo*:

Gratia, fama, valetùdo contingit abundè;

Vivete trà il gran *Federigo*, et il filosofo *Maupertuis*; non sarete mai per dire come *Marino*:

Tutto fei, nulla fui; per cangiar foco,
Stato, vita, pensier, costumi e loco
Mai non cangio fortuna.

La vostra fortuna è degna di voi, e la mia sarebbe molto innalzata sopra il mio merito, e mi sarebbe troppo felice, se questra madrigna di natura non avesse mescolato il suo veleno con tante dolcezze. Farewel good sir.. La marchesa *Newton* vous

fait les plus fincères complimens ; permettez-moi
1745. de vous fupplier de faire les miens à ceux qui
daignent fe fouvenir un peu de moi à Berlin.

LETTRE LXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 9 juin.

APRÈS avoir travaillé toute la nuit, mon cher ami, à mériter vos éloges et votre amitié par les efforts que je fais, après avoir pouffé notre bataille jufqu'à près de trois cents vers, y avoir jeté un peu de poéfie, fait un difcours préliminaire, et ayant fur-tout profité de vos avis, il faut prendre du café ; et c'eft en le prenant que je vous rends compte de tout ce que je fais.

Je viens de recevoir du roi la permiffion de faire imprimer l'épître dédicatoire dont je lui avais envoyé le modèle. Il faut courir chez l'imprimeur ; j'y ferai jufqu'à une heure précife. Si vous etiez affez aimable pour vous y rendre, vous m'y donneriez de nouveaux confeils, et je vous aurais de nouvelles obligations. Je partirai enfuite pour Champs. Eft-ce que je n'aurai jamais le plaifir de paffer quelques jours tranquillement avec vous à la campagne ?

Venez chez *Prault*, je vous en prie ; j'ai beaucoup à vous parler.

Je ne crois pas que la petite fatire du *chevalier de Saint-Michel*, qui, en ftyle d'huiffier prifeur,

prétend que j'*adjuge* les lauriers ſelon mon caprice, plaiſe beaucoup à M. de *Richelieu*, à MM. 1745.
de *Luxembourg*, de *Soubiſe*, d'*Ayen*, etc. etc., et à tous ceux que j'ai mis dans mes caquets. Ils m'ont fait tous l'honneur de me remercier, mais je ne penſe pas qu'ils le remercient.

Sa Majeſté a entre les mains tout mon ouvrage; elle daigne être contente. Je ſouhaite que vous le ſoyez. Je vous embraſſe tendrement, et j'attends vos vers avec plus d'impatience que l'édition des miens.

Votre éternel ami, etc.

LETTRE LXXXIX.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 15 juin.

Je n'oſe vous ſupplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques; cependant il ſerait bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit monument, vous qui en élevez de ſi beaux. On va faire une ſeptième édition à Paris, et peut-être la fera-t-on au louvre; elle eſt dédiée au roi, et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage, met le ſceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrais en faire un ouvrage qui paſſât à la poſtérité, et dans lequel ceux qui ſeront nommés puſſent dès à préſent trouver quelque petit avant-goût d'immortalité. Je voudrais des notes plus inſtructives, pour les vivans et pour les morts.

Ne pourrais-je point citer quelques ſervices de M. de *Luttaux* dans mon *De profundis?* N'y

a-t-il rien à dire ſur le poſte d'Antoin? ne s'eſt-il
1745. pas fait de belles et inconnues proueſſe qui ſont perdues *carent quia vate ſacro*? Que *Bellone*, s'il vous plaît, inſtruiſe un peu les Muſes. Je vous ſerais tendrement obligé.

Adieu, *Pollion* et *Tibulle*; je baiſe votre myrte et vos lauriers.

Et quorum pars magna fuiſti: Vous avez vaincu, et vous chantez la victoire. M. de *Pollion*, vous ne laiſſez rien faire à ceux qui ne ſont que vos trompettes. Madame *du Châtelet* eſt enchantée de vos vers aimables, et de votre ſouvenir. Je fais plus que d'être enchanté; vous m'avez donné de l'enthouſiaſme. J'ai entièrement refondu mon petit poëme. Je fais ce que je peux pour qu'il ſoit moins indigne du héros. On l'imprime à Lille avec un diſcours préliminaire; j'ai donné ordre qu'on eût l'honneur de vous en envoyer des premiers, car c'eſt à vous que je veux plaire. Seriez-vous aſſez bon pour dire à M. le maréchal de *Noailles* qu'il m'a écrit une lettre charmante dont je ſens tout le prix, et pour faire ma cour à M. le duc d'*Ayen* qui doit m'aimer, car il m'a fait du bien auprès du roi, et on s'attache à ſes bienfaits.

Adieu, aimable *Horace*; aimez et protégez *Varius* et ſifflez les *Vadius*.

LETTRE XC.

1745.

A M. DE MONCRIF, *à Verſailles.*

A Paris, 16 juin.

JE n'avais, mon cher ſylphe, ſupplié madame de *Luines* de préſenter ma rapſodie à la reine que parce qu'il paraiſſait fort brutal d'en laiſſer paraître tant d'éditions ſans lui en faire un petit hommage ; mais je vous prie de lui dire très-ſérieuſement que je lui demande pardon d'avoir mis à ſes pieds une pauvre eſquiſſe que je n'avais jamais oſé donner au roi.

Enfin ſa Majeſté ayant bien voulu que je lui dédiaſſe ſa bataille, j'ai mis mon grain d'encens dans un encenſoir un peu plus propre, et le voici que je vous préſente. C'eſt à préſent que vous pouvez dire hardiment à la reine que cela vaut mieux que la mauſſaderie de notre ami le poëte *Roi.* Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai ſi juſtement célébrés ſoit fort content que cet honnête homme ait dit, en ſtyle d'huiſſier priſeur, que j'ai *adjugé* les lauriers ſelon mon caprice ; mais c'eſt une des moindres peccadilles de monſieur le chevalier de Saint-Michel. Mon aimable ſylphe, cet animal-là eſt un vilain gnome. Il a fait une petite ſatire dans laquelle il dit de moi :

Il a loué depuis Noailles
Juſqu'au moindre petit morveux
Portant talon rouge à Verſailles.

On débite cette infâmie avec les noms de MM. d'*Argenſon*, *Caſtelmoron* et d'*Aubeterre* en notes.

1745. Vous êtes engagé d'honneur à faire co ître à la reine ce misérable. Si je n'étais p j'irais me jeter à ses pieds. Je vous supplie . tamment de lui faire ma cour.

Comptez que je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE XCI.

AU MEME.

A Champs, 22 juin.

Je sens, mon très-aimable *Zélindor*, tout le prix de vos bontés. Quoi ! au milieu de vos succès vous songez à réparer mes fautes ! J'avais déjà prévenu v. s attentions charmantes. Je ne présentai point mon poëme sur les horreurs de la guerre à la vertu pacifique de la sainte duchesse (*), parce que je fus dévalisé par tout ce qui me rencontra chez la reine. Je vous remercie tendrement de faire valoir mes batailles auprès d'une princesse dont les vertus devraient inspirer la paix à tout l'univers.

Il est vrai qu'on a pensé à donner une fête héros de Fontenoi. Je ne sais pas encore bien précisément ce que ce sera ; mais j fais très-certainement qu'il la faut dans le genre le plus noble. Je n'ai qu'une ambition, c'est de mêler ma voix à la vôtre, et de faire voir aux ennemis des gens de lettres et des honnêtes gens, par exemple, à M. *Roi*, *chevalier de Saint Michel*, et à l'abbé de bicêtre, que les cœurs et les talens se réunissent pour louer notre monarque, sans connaître la jalousie.

(*) Madame de *Villars*.

Je ferais enchanté que votre prologue pût nous convenir; je tâcherais d'y conformer mon fujet. 1745.
Mandez-moi, mon aimable génie, quand vous ferez à Paris, afin que je puiffe en raifonner avec vous.

Confervez-moi votre amitié; comptez que je vous fuis dévoué pour ma vie avec la tendreffe qu votre carectère m'infpire, et avec l'eftime que vos talens aimables doivent arracher au dragon de *Saint-Michel* et au gibier de bicêtre.

LETTRE XCII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Champs, ce 25 juin.

MON charmant ami, celui des Mufes, celui de la vertu, vous que je ne vois pas affez et avec qui je voudrais toujours vivre, vous me donnez là un laurier dont je fais beaucoup plus de cas que de tout ce que *Maupertuis* va chercher à Berlin, et de tout ce qu'on cherche à Verfailles. Le roi faura qu'il y a dans fon royaume des ames affez belles pour joindre hardiment à fon nom celui d'un ami; il faura que mon cher *Cideville* attefte à la poftérité que les bontés dont fa Majefté m'honore ne font pas un reproche à fa gloire.

J'envoie à M. le duc de *Richelieu* ce beau monument que vous érigez au roi, à la nation et à l'amitié. C'eft un bel exemple que vous donnez à la littérature. Madame *du Châtelet*, qui vous eft tendrement obligée, donnera fon exemplaire à madame la ducheffe de *la Vallière*, et il reftera dans

1745. la bibliothéque de Champs. Nous en prendrons d'autres lundi à Paris, où nous comptons arriver sur les trois heures. C'est là que j'embrasserai celui qui m'immortalise.

LETTRE XCIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Champs, le 25 juin.

Je suis, comme l'*Arétin*, en commerce avec toutes les têtes couronnées, mais il s'en faisait payer pour les mordre, et je ne leur demande rien pour les amadouer. Recevez donc, Monseigneur, cet énorme paquet que vous pourriez faire partir par la première flotte que vous enverrez à la pêche de la baleine. Que direz-vous de mon insolence? vous ai-je assez importuné de mes batailles? Tantôt c'est pour la princesse de Suède, tantôt c'est pour la czarine. Vous êtes bien heureux que je vous sauve le roi de Prusse cette fois-ci; et si vous étiez à Paris, vous auriez vraiment un paquet pour le pape. Eh bien! il pleut donc des victoires! Le roi de Prusse bat nos ennemis, et fait des épigrammes contre eux. Oh! la belle et glorieuse paix que vous ferez! Je vous prépare une fête pour votre retour; j'y couronnerai le roi de lauriers. En attendant, vous recevrez une septième édition de Lille, de ce petit monument que j'ai élevé à la gloire de notre monarque. Dites-lui-en un peu de bien, et empêchez, si vous pouvez, les araignées de se manger.

Voici une mauvaiſe plaiſanterie que j'écris au roi de Pruſſe. Vous verrez, Monſeigneur, que je ne le traite pas ſi pompeuſement que le vainqueur de Fontenoi. 1745

Lorſque deux rois s'entendent bien, (*)

Cela n'eſt pas bon à courir, mais peut-être en peut-on amuſer le roi preneur de villes et gagneur de batailles; car, encore faut-il amuſer ſon héros.

Où eſt monſieur votre fils? négocie-t-il avec le gros M. *Bentin*? Je n'ai pas vu votre belle-fille à qui je voulais rendre mes reſpects. Je ſuis tantôt à Champs, tantôt à Etiole. Préparez pour la fête les oliviers que je voudrais qui ornaſſent le théâtre.

Lettre critique d'une belle dame à un beau monſieur de Paris, ſur le Poëme de la bataille de Fontenoi.

Juin.

JE ne ſais pas, Monſieur, pourquoi j'ai pu lire juſqu'au bout ce poëme de la bataille de Fontenoi; c'eſt un ouvrage qui roule tout entier ſur des faits vrais et récens. Y a-t-il rien de plus inſipide pour des eſprits comme les nôtres, ſi ſolidement nourris de la lecture du prince *Titi* et de *Zerbinette*?

Vous vous ſouvenez que nous étions à l'opéra, le jour qu'on donna cette vilaine bataille, et que nous fîmes un ſouper délicieux qui dura quatre heures, après quoi nous gagnâmes cent louis au cavagnole, en nous plaignant *furieuſement* et *infiniment* de la miſère du temps.

L'auteur du poëme prétend que nous avons beaucoup d'obligation au roi de gagner des batailles en perſonne, et de prendre des villes, ainſi que nous jouiſſions tranquillement à Paris du fruit de ſes travaux et des dangers où il s'expoſe.

(*) Volume d'Epîtres, page 137 de l'édition in 8°.

Quelle fottife ! Je voudrais bien favoir fi les dames de Lon-
1745. dres fe réjouiffent moins, parce que le duc de *Cumberland* a été bien battu ? Je ne fais qui a fait cette rapfodie, mais il connaît bien mal le monde.

Que m'importe à moi que quatre ou cinq officiers de l'état-major aient été bleffés ? j'ai bien affaire qu'on me les nomme. Ils ont verfé, dit-on, leur fang pour nous, fous les yeux de leur roi ; et les louanges qu'on leur donne, font une jufte récompenfe et un aiguillon de la gloire ; mais, fi cela était, il aurait dû nous donner une lifte des morts et des bleffés. J'ai un parent, lieutenant de milice, qui a reçu un coup de fufil dans la manche. Pourquoi parle-t-il plutôt des autres que de mon parent ? J'aurais été fort aife de trouver là fon nom ; mais toutes les chofes qui ne m'intéreffent pas perfonnellement, ou qui ne font pas des romans nouveaux, m'ennuyent *épouvantablement*, *horriblement*.

On dit que M. le maréchal de *Saxe* eft fort content de l'endroit qui le regarde ; je le trouve bien indulgent.

> Maurice qui, touchant à l'infernale rive,
> Rappelle pour fon roi fon ame fugitive,
> Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
> De vivre encore un jour et de mourir vainqueur.

M. l'abbé de ** nous a fait remarquer judicieufement le ridicule de nommer un homme par fon nom de baptême, et de le faire enfuite prier le dieu *Mars*. J'ai bien fenti l'impertinence de dire qu'un maréchal de France eft prêt à *defcendre fur l'infernale rive*, quand il eft dangereufement malade. Je trouve fort mauvais, moi, lorfque j'ai la migraine, après avoir joué toute la nuit, qu'on vienne me dire que j'ai mauvais vifage. On prétend qu'en effet M. le maréchal de *Saxe*, après la victoire, dit au roi qu'il n'avait demandé au ciel que ce jour de vie pour voir triompher fa Majefté : permis à lui de penfer de cette façon ; mais, en vérité, cela eft bien déplacé dans un poëme qui ne doit donner que des idées douces et riantes.

Pourquoi dit-il que le duc de *Grammont*.

> Dans l'Elyfée emporte la douleur
> D'ignorer, en tombant, fi fon maître eft vainqueur.

Voilà un fentiment que je n'ai vu dans aucun des petits romans que je lis. Je voudrais bien favoir fi on a de ces idées-là quand on a la cuiffe emportée d'un boulet de canon. On me répond à cela que le duc de *Grammont* aimait

véritablement le roi, et qu'il pouvait très-bien avoir eu de pareils sentimens à sa mort. Faible réponse, misérable évasion dont vous sentez la petitesse ! 1745.

Je me soucie fort peu qu'il me nomme tous les lieutenans généreux qui étaient chacun à leur poste. Ne voilà-t-il pas une chose bien extraordinaire d'être à son poste ? Un franc pédant, qui est tout plein de son *Homère*, nous a voulu persuader que c'est ainsi que ce vieux grec s'y prenait dans son roman amoureux de l'Iliade, et que *Virgile* l'avait imité. Vous savez comme nous l'avons reçu avec son *Homère* et son *Virgile*. Je ne crois pas qu'on s'avise de les citer dorénavant devant vous ni devant moi. J'entends dire à de fort habiles gens que ces rêveurs-là sont tout-à-fait passés de mode, et qu'un homme qui écrirait dans leur goût, ne serait pas toléré aujourd'hui. On dit qu'ils poussaient le ridicule jusqu'à faire une description détaillée des blessures d'anciens héros imaginaires. Si cela est, il est bien clair que rien n'est plus impertinent que de parler des blessures que nos officiers ont reçues réellement depuis peu, puisque *Virgile* ne parlait que de gens qui avaient été blessés deux mille ans auparavant.

On m'a assuré qu'*Homère* employait un livre tout entier à faire l'énumération de toutes les troupes de la Grèce ; pourquoi donc ne peindre qu'en peu de vers, les grenadiers, les carabiniers, la maison du roi, les dragons ? S'il y avait eu davantage de ces peintures, il est vrai que je n'aurais jamais lu cet ouvrage ; et c'est précisément ce que je voulais : car, en vérité, je l'ai lu malgré moi, et je ne sais pas pourquoi quelques personnes, à l'article de M. du *Brocard*, de M. de *Craon* et du duc de *Grammont*, ont versé des larmes. On ne peut s'attendrir ainsi que par esprit de cabale ; mais je vous réponds que nous en ferons une bien violente contre l'auteur et ses adhérens.

Premièrement, nous dirons qu'il est anglais ; et on le voit assez par l'épithète de brave qu'il donne au duc de *Cumberland* qui est venu attaquer sa Majesté Nous déchaînerons contre lui tout Paris qu'il a si indignement attaqué par ces détestables vers :

Ils tombent ces héros, ils tombent ces vainqueurs,
Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles :
La molle volupté, le luxe de nos villes,

Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
1745. Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.

C'est moi, sans doute, et toute ma société qu'il a eue en vue, mais nous le perdrons à la cour d'Hanovre. Nous ferons voir à toute la terre que son ouvrage est plein de mensonges.

Il y a un jeune officier dont il dit, dans ses notes, que le cheval a été tué sous lui, et nous savons, de science certaine, par le gazetier de Cologne, que ce cheval n'a eu que trois balles dans le corps, et qu'un maréchal a promis, foi d'homme d'honneur, de le guérir. Il y a bien d'autres impostures pareilles qu'on relevera, aussi bien que l'insolence de faire cinq ou six éditions de cette pièce ridicule, pour faire plaisir à son libraire. Encore je lui pardonnerais s'il avait dit quelque petit mot de moi, et s'il avait parlé de ma beauté à propos de la bataille de Fontenoi. Il pouvait très-bien dire qu'un de ces jeunes officiers dont il vante les grâces, a été amoureux deux jours d'une de mes cousines, et qu'il voulut même lui faire une infidélité pour moi le premier jour; et assurément on peut dire que ma cousine ne me valait pas. Elle a trois ans et demi plus que moi, et elle est tout engoncée; c'est de quoi je veux vous entretenir ce soir à fond; car, en vérité, je suis très-fâchée contre ma cousine.

Adieu, Monsieur, le cavagnole m'attend.

LETTRE XCIV.

1745.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 10 d'auguste.

Je viens, Monseigneur, de recevoir le portrait du plus joufflu saint-père que nous ayons eu depuis long-temps. Il a l'air d'un bon diable et d'un homme qui sait à peu-près ce que tout cela vaut. Je vous remercie de ces deux faces de pontife, du meilleur de mon cœur; je crois que sans vous, ces deux visages-là qu'on m'envoyait, se seraient en allés en brouet d'andouille. L'abbé de *Tolignan*, le cardinal *Aquaviva*, l'abbé de *Canillac*, ne se seraient point entendus pour me faire avoir les bénédictions papales, si vous n'aviez eu la bonté d'écrire. Vous devriez bien dire au roi très-chrétien combien je suis un sujet très-chrétien.

Quand aurez-vous pris Ostende? quand aurez-vous fait un empereur? quand aurez-vous la paix? Je n'en sais rien, mais j'espère vous faire ma cour en octobre, pénétré de vos bontés.

1745.

LETTRE XCV.

AU MEME.

Le 17 d'augufte.

J'AI envie de ne point jouir du bénéfice d'hiftoriographe fans le deffervir. Voici une belle occafion. Les deux campagnes du roi méritent d'être chantées, mais encore plus d'être écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais français qui inondent l'Allemagne d'écrits fcandaleux, qui déguifent les faits avec tant d'impudence, qui, par leurs fatires continuelles, aigriffent tellement les efprits, qu'il eft néceffaire d'oppofer à tous ces menfonges la vérité repréfentée avec cette fimplicité et cette force qui triomphe tôt ou tard de l'impofture. Mon idée ne ferait pas que vous demandaffiez pour moi la permiffion d'écrire les campagnes du roi: peut-être fa modeftie en ferait alarmée; et d'ailleurs je préfume que cette permiffion eft attachée à mon brevet; mais j'imagine que fi vous difiez au roi que les impoftures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées, que je travaille à écrire fes campagnes, et qu'en cela je remplis mon devoir, que mon ouvrage fera achevé fous vos yeux et fous votre protection; enfin, fi vous lui repréfentez ce que j'ai l'honneur de vous dire, avec la perfuafion que je vous connais, le roi m'en faura quelque gré, et je me procurerai une occupation qui me plaira et qui vous amufera. Je remets le tout à votre bonté. Mes fêtes pour le roi font faites; il ne tient qu'à vous d'employer mon loifir.

Je n'entends point parler de la Ruſſie. Oſerai-je vous ſupplier de me vouloir bien recommander à M. d'*Allion*. Vous me protégez au Midi, daignez me protéger au Nord; et puiſſe la paix habiter les quatre points cardinaux du monde et le milieu! 1745.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

LETTRE XCVI.

AU CARDINAL QUIRINI,

EVEQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHECAIRE DU VATICAN.

Parigi, 17 agoſto.

La perfetta conoſcenza che voſtra Eminenza a di tutte le ſcienze, la protezzione che compartiſce alle ſcienze ſono i motivi, che mi danno l'animo d'importunare voſtra Eminenza, benchè il ſuo guſto e la ſua capacità ſiano per tormelo. Porgo dunque ai piedi di voſtra Eminenza un piccolo tributo del mio reſpetto, e della ſtima nella quale è tenuta à Parigi come in Italia. Hò ſempre detto che i Franceſi, e gli altri popoli ſono obbligati all' Italia di tutte le arti, e ſcienze. Tutti i fiori adornarono i voſtri giardini più d'un ſecolo avanti che il noſtro terreno foſſe diſſodato e colto. Ecco i miei titoli per ambire d'eſſere ſotto la ſua protezzione. Le porgo l'omaggio d'una piccola opera, la quale il rè criſtianiſſimo a fatto ſtampare nel ſuo palazzo.

1745. Hò celebrato vittorie, e tutti i miei voti sono per la pace ; un tal sentimento non dispiacerà ad un savio, che frà tanti furori e disagj del mondo compatisce ai vinti, ed ancora ai vincitori.

Si compiaccia d'accogliere benignamente le rispettosissime attestazioni del mio ossequio ; le baccio la sacra porpora, e sone con ogni magiore rispetto, etc.

LETTRE XCVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

À Etiole, le 19 d'auguste.

Je ne crains pas, Monseigneur, malgré votre belle modestie, que vous me brouilliez avec madame de *Pompadour* pour tout le mal que je lui dis de vous ; car, après tout, il faut être indulgent pour les petits emportemens où le cœur entraine d'anciens serviteurs.

J'ai écrit à *nostro signore* le saint-père pour le remercier de ses portraits, et je me flatte bientôt d'un petit bref. Si je dois au cardinal *Aquaviva* deux médailles, je vous dois les deux autres, et cependant je sens que je suis plus reconnaissant pour vous que pour l'*Aquaviva*.

J'ai envoyé des Fontenoi au roi d'Espagne, à madame sa très-honorée et très-belligérante épouse, au sérénissime prince des Asturies, au sérénissime infant cardinal, le tout adressé à monsieur l'évêque de Rennes, à qui j'ai dit que je prenais cette liberté grande, parce que vous

daignez m'aimer un peu depuis quarante-deux ou quarante-trois ans. Pardon de l'époque, mais ne me démentez pas sur le fond. 1745.

Il serait fort doux que je dusse encore à votre protection, quelque petite marque des bontés de leurs Majestés catholiques. Je mets les princes à contribution, comme l'*Arétin*, mais c'est avec les éloges. Cette façon-là est plus décente.

En vérité, je vous aurais bien de l'obligation si vous vouliez bien, dans votre première lettre à M. de *Rennes*, lui toucher adroitement quelque petit mot des services qu'il peut me rendre. Les médailles papales, l'impression du louvre, et quelque marque de magnificence espagnole, feront une belle réponse aux *Desfontaines*.

Mais il faut que je vous parle de la Lettre à un archevêque de Cantorbéri, écrite par un mauvais prêtre nommé *Langlet*. Vous savez qu'il y dit tout net que M. de *Chauvelin* reçut cent mille guinées des Anglais pour le traité de Séville. Cent mile guinées ! L'abbé *Langlet* ne sait pas que cela fait plus de deux millions cinq cents mille livres. Si cela n'était que ridicule, passe ; mais une calomnie atroce fait toujours plus de bien que de mal au calomnié. M. de *Chauvelin* a une grande famille. On trouve affreux qu'on ait imprimé une ure si indécente. Les indifférens disent qu'il n'est pas permis d'attaquer ainsi des ministres, que l'exemple est dangereux, et l'on se plaint du lieutenant de police. Celui-ci dit que c'est l'affaire de *Gros de Bose*; et *Gros de Bose* dit que c'est la vôtre, que vous avez jugé la pièce imprimable;

1745. et moi je dis que non; qu'on vous a envoyé l vrage comme étant fait en pays étranger, et vous avez répondu simplement que l'auteur pr nait le parti de la France contre la maison d'A triche; que vous n'aviez répondu que sur cet ticle, et que d'ailleurs vous êtes loin d'appr ver une pièce mal écrite, mal conçue, pleine c sottises et de calculs faux. Fais-je bien, fais- mal? Prescrivez-moi ce qu'il faut dire et tair

Je vous suis attaché pour ma vie avec la te dresse la plus respectueuse et la plus ardente.

Nous gagnons de la Flandre pour r'av jour le Canada. En attendant, les castors ser chers; j'ai envie de proposer les bonnets. Trou vez donc sous votre bonnet quelque façon de r donner la paix. Le beau moment pour vo

LETTRE XCVIII.

AU MÊME.

28 septembre.

Je reçois, Monseigneur, votre lettre à 1 du soir, après avoir travaillé toute la j certain plan de l'Europe, pour en venir aux c pagnes du roi. Le tout pourra vous amu Fontainebleau.

Je vais quitter les traités d'Hanovre et de S ville pour la capitulation de Tournai. Les Hol dais deviennent des Carthaginois, *fides puni* Je tâcherai de remplir vos intentions, en suiv

votre esprit, et en transcrivant vos paroles qu'il faut appuyer des belles figures de rhétorique appelées *ratio ultima regum*. C'est à M. le maréchal de *Saxe* à donner du poids à l'abbé de *Laville*. 1745.

Vous aurez, Monseigneur, votre amplification au moment que vous la voudrez. Mille tendres respects.

P. S. Madame de *Colorini* (c'est, je crois, son nom) la gouvernante des pauvres princesses de Bavière, attend de vous certaine ordonnance. Je crois qu'elle m'a dit que vous deviez la remettre à madame *du Châtelet*. Elle est venue au chevet de mon lit pour cela, et se mettrait, je crois, dans le vôtre, si elle osait.

Adieu, Monseigneur; heureux les gens qui vous voient!

LETTRE XCIX.

AU MEME.

Du 29, *mardi matin.*

VOICI, Monseigneur, ce que je viens de jeter sur le papier: je me suis pressé, parce que j'aime à vous servir, et que j'ai voulu vous donner le temps de corriger le mémoire.

Je crois avoir suivi vos vues: il ne faut point trop de menaces. M. de *Louvois* irritait par ses paroles: il faut adoucir les esprits par la douceur, et les soumettre par les armes.

Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher quand vous serez à Paris, et vous corrigerez mon thème, mais vous ne trouverez rien à refaire dans les sentimens qui m'attachent à vous.

1745. *Représentations aux Etats généraux de Hollande.*
(Minutées par M. de Voltaire.)

Septembre.

HAUTS et puissans Seigneurs; je suis chargé expressément, de la part du roi mon maître, de vous faire ces nouvelles représentations que je soumets encore, s'il en est temps, à votre sagesse et à votre équité. (*)

J'oserai d'abord vous faire souvenir d'une ancienne république puissante et généreuse, ainsi que la vôtre, à laquelle quelques-uns de ses citoyens présentèrent un projet qui pouvait être utile. La nation demanda si le projet était juste; on lui avoua qu'il n'était qu'avantageux; et le peuple répondit d'une commune voix, qu'il ne voulait pas même le connaître.

On est en droit d'attendre de votre assemblée une telle réponse. La proposition d'éluder la capitulation de Tournai, est précisément dans ce cas; à cela près que cette infraction ne serait point utile pour vous, et serait dangereuse pour tout le monde.

Que pourriez-vous gagner en effet en violant des droits sacrés, qui seuls mettent un frein aux sévérités de la guerre? Vous ôteriez aux victorieux l'heureuse liberté de renvoyer désormais des vaincus sur leur parole. Qui voudrait jamais laisser sortir une garnison sous le serment de ne point porter les armes, si ces sermens peuvent être violés sous le moindre prétexte?

Considérez, hauts et puissans Seigneurs, quels tristes effets une telle conduite pourrait entraîner. Une république aussi sage et aussi humaine les préviendra, sans doute.

(*) Les Etats généraux avaient résolu d'envoyer au roi d'Angleterre et contre le prétendant, les mêmes troupes qui, par la capitulation de Tournai et de Dendermonde, avaient fait le serment de ne servir de dix-huit mois, *même dans les places les plus éloignées*, etc. (Voyez le Siècle de Louis XV, chapitre XXIV, *malheurs du prince Edouard.*)

et ne brisera point ces liens qui laissent encore aux hommes quelque ombre des douceurs de la paix, au milieu même de la guerre. 1745.

Vous n'avez envisagé dans l'article de la capitulation de Tournai, que ces mots qui expriment la promesse *de ne pas servir, même dans les places les plus reculées.* Ces termes seuls, et dégagés de ce qui les précède, pourraient en effet laisser peut être encore à la garnison de Tournai la liberté de servir d'autres puissances, si on voulait oublier l'esprit du traité pour le violer, en s'en tenant en quelque sorte à la lettre.

Mais vous vous souvenez des expressions claires qui précèdent. Vous savez qu'il est dit que la garnison *doit être dix-huit mois sans porter les armes, sans passer à aucun service étranger, sans faire, durant ce temps, aucun service militaire, de quelque nature qu'il puisse être.*

Vous sentez que nulle interprétation ne peut altérer un sens si précis, et vous sentez encore mieux que des conditions si manifestes sont en effet l'expression de la volonté déterminée du roi mon maître, à laquelle la garnison de Tournai s'est soumise sans aucune restriction. Il a bien voulu, à ce prix seul, la laisser sortir avec honneur, pour vous donner une marque de sa bienveillance et de son estime. Il se flatte encore que vous n'altérerez point de tels sentimens, en détruisant, par une interprétation forcée, les effets de sa générosité.

Il n'est permis à la garnison de Tournai de servir de dix-huit mois, en aucun lieu de la terre, à compter depuis sa capitulation.

Le roi mon maître atteste toutes les nations désintéressées; et s'il y en a une seule qui puisse admettre le moindre subterfuge à ces mots, *aucun service militaire, de quelque nature qu'il puisse être,* il est prêt à publier tous ses droits.

Mais une nation aussi éclairée et aussi équitable n'a besoin de consulter qu'elle-même. Vous manqueriez, sans doute, au droit de gens et au roi mon maître; et il espère encore que les séductions de ses ennemis ne vous détermineront point à violer, en leur faveur, des lois qu'il est de l'intérêt de toutes les nations de respecter.

1745. Vous ne souffrirez pas que ceux qui sont jaloux de votre heureuse situation, vous entraînent dans une guerre contraire à la sagesse de votre gouvernement, en exigeant de vous une démarche plus contraire encore à votre équité.

Ils voudraient rendre irréconciliables ceux qu'on a si long-temps regarder comme capables de concilier l'Europe. Ils ne se bornent pas à exiger de vous un secours dont ils n'ont pas en effet besoin, et que les lois sacrées de la guerre défendent de leur donner, ils veulent (vous le savez trop bien) vous faire lever l'étendard contre un roi victorieux, dont les ménagemens pour vous ont excité leur envie.

Ils veulent fermer tous les chemins à la paix que tant de nations désirent, et qu'elles ont attendue de votre prudence.

Mais le roi mon maître, qui, dans tous les temps, vous a témoigné une estime et une affection si constantes, ne peut croire encore que vos hautes puissances, si renommées pour leur justice, immolent la justice même, pour retarder la tranquillité publique, l'objet de vos vœux et des siens.

LETTRE C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fontainebleau, ce 5 octobre.

VRAIMENT les grâces célestes ne peuvent trop se répandre, et la lettre du saint-père est faite pour être publique (*). Il est bon, mon respectable ami, que les persécuteurs des gens de bien sachent que je suis couvert contre eux de l'étole du vicaire de DIEU. Je me suis rencontré avec vous dans ma réponse, car je lui dis que je n'ai jamais cru si fermement à son infaillibilité.

(*) Lettre de *Benoit XIV*, au sujet de la tragédie de Mahomet.

Je

Je resterai ici jusqu'à ce que j'aye recueilli toutes mes anecdotes sur les campagnes du roi, et que j'aye dépouillé les fatras des bureaux. J'y travaille, comme j'ai toujours travaillé, avec passion. Je ne m'en porte pas mieux; je vous apporterai ce que j'aurai ébauché. M. et madame d'*Argental* seront toujours les juges de mes pensées et les maîtres de mon cœur. 1745.

Bonsoir, couple adorable ; je vous donne ma bénédiction, je vous remets les peines du purgatoire, je vous accorde des indulgences. C'est ainsi que doit parler votre saint serviteur, en vous envoyant la lettre du pape ; mais, charmantes créatures, il serait plus doux de vivre avec vous que d'avoir la colique en ce monde, et d'être sauvé dans l'autre. Hélas! je ne vis point; je souffre toujours, et je ne vous vois pas assez. Quel état pour moi, qui vous aime tous deux, comme les saints, au nombre desquels j'ai l'honneur d'être, aiment leur DIEU créateur !

LETTRE CI.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 6 octobre.

Lorsque tu fais un si riche tableau,
Du fier vainqueur de l'Issus et d'Arbelles,
Tu veux encor que je sois un Apelles!
Il fallait donc me prêter ton pinceau.

O loisir qui me manquez, quand pourrai-je, entre vos bras, répondre tranquillement, et à mon aise, aux bontés de mon cher *Cideville* !

O ſanté, quand écarterez-vous mes tourmens
1745. pour me laiſſer tout entier à lui !

Je ſuis accablé de mes maux d'entrailles, et il faut pourtant préparer des fêtes et écrire les campagnes du roi. Allons, courage ; ſoutenez-moi, mon cher ami. Vous m'avez déjà encouragé dans le poëme de Fontenoi ; continuez.

Je vous fais part ici d'une petite lettre du ſaint-père, avec laquelle je vous donne ma bénédiction ; mais j'aimerais mieux faire, pour votre académie, une inſcription qui pût lui plaire, et n'être pas indigne d'elle. Elle réunit trois genres. Si elle prenait pour deviſe une *Diana*, avec cette légende : *Tria regna tenebat*, avec l'exergue : *Académie des ſciences, de littérature et d'hiſtoire, à Rouen*, 1745.

Bonſoir ; je vous embraſſe. Je n'ai pas un moment. Mes reſpects à votre académie. N'oubliez pas M. l'abbé du *Reſnel*, ſur l'amitié de qui je compte toujours.

LETTRE CII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 20 octobre.

MONSEIGNEUR,

Il n'y a pas de ſoin que je ne prenne pour faire une hiſtoire complète des campagnes glorieuſes du roi, et des années qui les ont précédées. Je demande des mémoires à ſes ennemis même. Ceux qui ont ſenti le pouvoir de ſes armes, m'aident à publier ſa gloire.

Le fecrétaire de M. le duc de *Cumberland* (qui eft mon intime ami) m'a écrit une longue lettre, dans laquelle je découvre des fentimens pacifiques que les fuccès de fa Majefté peuvent infpirer. 1745

Si le roi jugeait que ce commerce pût être de quelque utilité, je pourrais aller en Flandre, fous le prétexte naturel de voir par mes yeux les chofes dont je dois parler. Je pourrais enfuite aller voir ce fecrétaire qui m'en a prié. M. le duc de *Cumberland* ne s'y oppoferait affurément pas. Je fuis connu de la plupart des anciens officiers qui l'entourent. Je parle l'anglais; j'ai des amis à Bruxelles, et ces amis font attachés à la France. Je peux aifément, et en peu de temps, favoir bien des chofes.

Le fecrétaire de M. le duc de *Cumberland* a fait naître à fon maître l'envie de me voir : les éloges que j'ai donnés à ce prince, pour relever davantage la gloire de fon vainqueur, lui ont donné quelque goût pour moi. Voilà ma fituation.

Si fa Majefté croit que je puiffe rendre un petit fervice, je fuis prêt ; et vous connaiffez mon zèle pour fa gloire et pour fon fervice.

Je fuis avec refpect, etc.

Billet ajouté.

Voici, Monfeigneur, ce qui m'a paffé par la tête à la réception de la lettre anglaife du fecrétaire du duc de *Cumberland*. Il ne tient qu'à vous de me procurer un voyage agréable et peut-être utile. Vous pouvez difpofer les efprits du comité.

1745. Je crois que M. le maréchal de *Noailles* même me donnera sa voix. Vous liriez ensuite ma lettre en plein conseil : chacun dirait oui, et le roi aussi. Tout ceci est dans le secret. Madame *** n'en sait rien. Faites ce que vous jugerez à propos ; mais j'ai plus d'envie encore de vous faire ma cour qu'au duc de *Cumberland*.

N. B. Ce secrétaire du duc de *Cumberland* est le chevalier *Fakener*, ci-devant ambassadeur à Constantinople, homme d'un très-grand crédit, informé de tout mieux que personne. Et encore une fois, mon intime ami, ne serait-il pas mieux que cela fût entre le roi et vous ? Mais il y a encore un parti à prendre peut-être, c'est de vous moquer de moi. En tout cas, pardonnez au zèle et brûlez mes rêveries.

LETTRE CIII.

AU MEME.

A Champs, ce 23 octobre.

VRAIMENT, Monseigneur, ce que je vous ai proposé, n'est que dans la supposition que vous crussiez que je puisse apprendre, par le chevalier *Fakener*, des circonstances que vous eussiez besoin de savoir. Je vous ai dit que ce digne chevalier a des sentimens *pacifiques*, mais je n'en conclus rien. Je me bornais seulement à vous demander si vous pensiez qu'on pût tirer quelque fruit de ses entretiens, et être plus au fait de ce qui se passe. Voilà tout.

Si vous ne pensez pas que ce voyage puisse être

utile, n'en parlez point. J'ai cru seulement devoir vous rendre compte de ma liaison avec le secré- 1745. taire du duc de *Cumberland.* J'aimerai mieux d'ailleurs travailler paisiblement ici à mon histoire que de courir aux nouvelles.

Il se peut faire de plus que le roi trouve en moi trop d'empressement. Je lui ai pourtant rendu quelques services en Prusse ; mais croyez que je ne prétend point me faire de fête. Encore une fois, ce voyage proposé n'est que dans l'idée que vous voulussiez avoir quelque notion par ce canal. Or, c'est une curiosité dont vous n'avez pas besoin. Ce que me dira le chevalier de *Fakener*, n'empêchera pas le prétendant d'être battant, ni d'être battu : par conséquent, voyage inutile ; donc je crois qu'il n'en faut point effaroucher les oreilles du maître, sauf votre meilleur avis. J'aurai mille fois plus de plaisir à vous faire ma cour à Fontainebleau qu'à voir des anglais.

Je compte y retourner quand M. de *Richelieu* aura disposé de moi pour ses fêtes.

Est-il possible que ce soit madame de *Pompadour* qui, à vingt deux ans, déteste le cavagnole, et que ce soit madame *du Châtelet-Newton* qui l'aime !

Madame *du Châtelet* a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de causer avec elle. Nous vous sommes attachés solidairement.

Je vous fais mon compliment sur le héros d'Ecosse.

1745.
LETTRE CIV.

AU CARDINAL QUIRINI.

A Paris, ce 25 octobre.

Il faudrait, Monſeigneur, vous écrire dans plus d'une langue, ſi on voulait mériter votre correſpondance; je me ſers de la françaiſe, que vous parlez ſi bien, pour remercier votre éminence de ſa belle proſe et de ſes vers charmans. Je revenais de Fontainebleau, quand je reçus le paquet dont elle m'a honoré; je m'en retournais à Paris avec madame la marquiſe *du Châtelet*, qui entend *Virgile* et vous, auſſi bien que *Newton*; nous lûmes enſemble votre excellente préface et la traduction que vous avez bien voulu faire du poëme de Fontenoi. Je m'écriai:

Sic veneranda ſuis plaudebat Roma Quirinis,
Laus antiqua redit, Romaque ſurgit adhuc,
Non jam Marte ferox, diriſque ſuperba triumphis,
Plus mulcere orbem quam domuiſſe fuit.

La fièvre et les incommodités cruelles qui m'accablent, ne m'ont pas permis d'aller plus loin, et m'empêchent actuellement de dire à votre éminence tout ce qu'elle m'inſpire. Elle me cauſe bien du chagrin en me comblant de ſes faveurs; elle redouble la douleur que j'ai de n'avoir point vû l'Italie. Je ferais volontiers comme les *Platon* qui allaient voir leurs maîtres en Egypte; mais ces *Platon* avaient de la ſanté, et je n'en ai point.

Permettez-moi, Monſeigneur, de vous envoyer

une differtation que j'ai faite pour l'académie de Bologne, dont j'ai l'honneur d'être membre. Dès que je ferai un peu rétabli, je lui ferai adresser cet hommage, fous l'enveloppe de M. le cardinal *Valenti*, fi vous le trouvez bon; car les differtations de Paris à Rome ruinent quand on ne prend pas ces précautions. Ce fera le troc de *Sarpedon*; vous me donnez de l'or, et je vous rendrai du cuivre. Il y a long-temps que tout homme qui cherche à enrichir fon ame, trouve bien à gagner avec la vôtre. La mienne fent tout le prix d'un tel commerce. 1745.

Je fuis avec un profond refpect, etc.

LETTRE CV.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 7 di novembre.

Tutti i feguaci d'*Ippocrate*, i *Boeravi*, i *Leprotti* non avrebbero mai potuto fomminiftrare ai miei continui dolori un più dolce e più certo folliēvo di quello che ò provato nel leggere le lettere, e le bel'e opere, delle quali voftra Eminenza fi è compiaciuta d'onorarmi. Ella mi a deftato dal languido torpore, nel quale le malattie mie mi avevano fepolto.

Dica ella di grazia, qual' arte, qual' incanto pone ella in ufo per condire con cotanti vezzi tanta e così varia dottrina, e per adornala di quefta finitura di compofizione, in cui non appare l'arte; ma fopra tutto la facilità dello ftile, e la vera e foda eloquenza.

1745. Si raddopiò in cielo la felicità del cardinal *Polvi* dai nuovi pregj, che la penna di vostra Eminenza gli ha conferiti. Ella dà ad un tratto a questo celebre inglese ed a se stessa l'immortalità del mondo letterato.

Credo bene io coll'erudito *Vulpio* che quel bel giovane scolpito in avorio sia il genio del rè *Tolomeo* e di *Berenice*; ma mi pare più certo che vostra eminenza sia il mio; e se gli antichi soleano porgere i loro voti ai genj de' grand' uomini, mi fà d'uopo d'invocare quello del cardinale *Quirini*. Gli rendo umilissime grazie, e mi protesto con ogni ossequio il suo zelante ammiratore.

LETTRE CVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, et jamais à la cour, décembre.

Je vous envoie, mes adorables anges, une fête que j'ai voulu rendre raisonnable, décente, et à qui j'ai retranché exprès les fadeurs et les sornettes de l'opéra, qui ne conviennent ni à mon âge, ni à mon goût, ni à mon sujet. (*)

Vraiment, mes chers anges, je crois bien que la vérité se trouvera chez vous, et que j'y trouverai plus de secours qu'ailleurs; aussi je compte bien venir profiter de vos bontés, dès que j'aurai débrouillé ici le chaos des bureaux. Il est absolument nécessaire que je commence par ce travail, pour avoir des notions qui ne soient point exposées

(*) Le Temple de la gloire.

à

à des contradictions devant le miniſtre et devant le roi (*). Ce travail, joint aux tracaſſeries du pays, me retient ici plus long-temps que je ne penſais. Il faut que mon ouvrage ſoit approuvé par M. d'*Argenſon*; il eſt mon chancelier, et M. de *Crémille* mon examinateur. Vous jugez bien que c'eſt moi qui ai demandé M. de *Crémille*, et que je n'ai pas eu de peine de l'obtenir. 1745.

Je me trouvai hier chez M. d'*Argenſon*, et je parlais du combat de Mêle. Je diſais combien cette action feſait d'honneur aux Français. Il y a ſurtout, diſais-je, un diable de M. d'*Azincourt*, un jeune homme de vingt ans, qui a fait des choſes incroyables. Comme je bavardais, entre M. d'*Azincourt*, que je n'avais jamais vu; il ne fut pas fâché. Je crois que c'eſt un officier d'un très-grand mérite, car il écrit tout.

Adieu, le plus adorable ménage de Paris.

LETTRE CVII.

AU MEME.

MON cher ange gardien, vous ne réuſſiſſez qu'à vous faire adorer et à me faire trembler; mais il ſera bien difficile que vous puiſſiez empêcher qu'on ne haſarde la petite pièce avec Jules-Céſar. On ne ferait jamais rien dans ce monde, dans aucun genre, ſi on ne haſardait pas un peu. Pourvu que je ne riſque point de perdre votre eſtime et votre amitié, et celle de madame d'*Argental*, je peux haſarder tout le reſte; car qu'eſt-ce que le reſte?

(*) Il s'agit de l'hiſtoire de la guerre de 1741.

Le roi m'a accordé verbalement la p
1745. charge vacante de gentilhomme ordinair
chambre, et par brevet, la place d'hiſtoriog
avec deux mille francs d'appointemens. N
engagé d'honneur à écrire des anecdotes ;
n'écrirai rien, et je ne gagnerai pas mes

Adieu, ange de paix; ne ſoyez pas u
de mauvais augure ; vous n'êtes fait qu
annoncer le bonheur.

Songez, je vous prie, à faire en ſorte q
ſois pas brouillé avec M. le duc d'*Aumont*
que *La Noue* reſſemble au petit ſinge de
minée de madame de *Tencin*.

Sub umbra alarum tuarum.

LETTRE CVIII.

A M. LE MARQUIS DE VAUVENAR

CAPITAINE AU REGIMENT DU R

Sur un Eloge funèbre d'un officie, con Prague.

L'ETAT où vous m'apprenez que ſont vos
a tiré, Monſieur, des larmes des miens ; et
funèbre que vous m'avez envoyé a augmen
amitié pour vous, en augmentant mon adm
pour cette belle éloquence avec laquelle vo
né. Tout ce que vous dites n'eſt que trop
général. Vous en exceptez ſans doute
C'eſt elle qui vous a inſpiré, et qui a
votre ame de ces ſentimens qui condamn

genre humain; plus les hommes font méchans, plus la vertu eft précieufe, et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle eft la première de nos confolations. Voilà la première oraifon funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres font l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il eft bien difficile que ce genre d'écrire fe garantiffe de ce défaut; qui parle longtemps parle trop, fans doute. Je ne connais aucun difcours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a fon endroit faible; quelle tragédie eft fans rempliffage, quelle ode fans ftrophes inutiles? Mais quand le bon domine, il faut être fatisfait; d'ailleurs, ce n'eft pas pour le public que vous avez écrit, c'eft pour vous, c'eft pour le foulagement de votre cœur; le mien eft pénétré de l'état où vous êtes. Puiffent les belles-lettres vous confoler! elles font en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles mêmes, comme elles le méritent; mais quand on s'en fert comme d'un organe de la renommée, elles fe vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte affez pur; elles nous fufcitent des ennemis qui nous perfécutent jufqu'au tombeau. *Zoïle* eût été capable de faire tort à *Homère* vivant. Je fais bien que les *Zoïle* font déteftés, qu'ils font méprifés de toute la terre, et c'eft-là précifément ce qui les rend dangereux. On fe trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres.

1745.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel

1745. *Zoïle* pourrait médire de ce que l'amitié, douleur et l'éloquence ont inſpiré à un jeu officier, et qui ne ſerait étonné de voir le gén de M. *Boſſuet* à Prague. Adieu, Monſieur; ſoy heureux, ſi les hommes peuvent l'être; compterai parmi mes beaux jours celui où pourrai vous revoir.

Je ſuis avec les ſentimens les plus tendres, et

LETTRE CIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 14 janvier.

1746. Si le prince *Edouard* ne doit pas ſon rétabliſſ ment à M. le duc de *Richelieu*, on dit que no devrons la paix à M. le marquis d'*Argenſon*. L Italiens feront des ſonnets pour vous; les E pagnols, des rodondillas; les Français, des ode et moi, un poëme épique pour le moins. Ah, beau jour que celui-là, Monſeigneur! En atte dant, dites donc au roi, dites à madame *Pompadour* que vous êtes content de l'hiſtori graphe. Mettez cela, je vous en ſupplie, dans v capitulaires. Que j'aurai de plaiſir de finir ce hiſtoire par la ſignature du traité de paix!

Je viens d'envoyer à M. le cardinal de *Tencin* ſuite de ce que vous avez eu la bonté de lire; il plus vîte que vous; tant mieux, c'eſt une preu que vous n'avez pas de temps, et que vous l'e ployez pour nous; mais liſez, je vous en pri l'article qui vous regarde (c'eſt à la fin de 1744 Le public ne me déſavouera pas, et je vous dé de ne pas convenir de ce que je dis.

Le pape a envie que j'aille à Rome, et le roi de Prusse que j'aille à Berlin. Mais comme un de vos confrères me traite à Versailles! On n'est point prophète chez soi. 1746.

On vient de m'envoyer un livre, fait par quelque politique allemand, où votre gouvernement est joliment traité. J'y ai trouvé la lettre du maréchal de *Smettau* où il dit que M. d'*Allion* est un ignorant et un paresseux, mais vraiment pour paresseux, je le crois; il y a un an que je lui ai envoyé un gros paquet que vous avez eu la bonté de lui recommander, et je n'en ai aucune nouvelle. Seriez-vous assez bon, Monseigneur, pour daigner l'en faire ressouvenir, la première fois que vous écrirez au bout du monde?

Il paraît tant de mauvais livres sur la guerre présente, qu'en vérité mon histoire est nécessaire. Je vous demande en grâce de dire au roi un mot de cet ouvrage auquel sa gloire est intéressée. J'ai peur que vous ne soyez indifférent parce qu'il s'agit aussi de la vôtre; mais il faut boire ce calice. Je ne crois pas avoir dit un seul mot, dans cette histoire, que les personnes sages, instruites et justes ne signent. Vous me direz qu'il y aura peu de signatures; mais c'est ce peu qui gouverne en tout le grand nombre, et qui dirige à la longue la manière de penser de tout le monde.

Adieu, Monseigneur, *sermonum nostrorum candide judex*. Votre historiographe n'a pu vous faire sa cour dimanche passé, comme il s'en flattait; il passe son temps à souffrir et à historiographer; il vous aime; il vous respecte bien personnellement.

1746.

LETTRE CX.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 3 febbrajo.

Porgo a lei un nuovo rendimento di grazie per gl'ultimi suoi favori. La lettera pastorale di vostra eminenza mi fa desiderare d'essere uno dei suoi diocesani. Non dirèi allora come quelli d'Avranches : *Quand aurons-nous un évêque qui ait fait ses études ?*

Il dono della sua libraria al suo popolo ed ai suoi successori sarà un monumento eterno del suo grande e generoso spirito. La marmorea mole che la contiene non durerà quanto la vostra memoria. E le belle e savie opere di vostra eminenza in ogni genere saranno il più nobile ornamento di questo tesoro di letteratura. Non mi starebbe bene di voler porre in quel bel tempio alcuni de' miei imperfetti componimenti. Sono troppo profano. Non dimeno dimanderò vostra eminenza, frà pochi mesi, la licenza di presentarle un saggio d'istoria dè presenti movimenti, e delle guerre che scuotono d'ogni lato, e distruggono l'Europa. Tocca al mio rè di far tremarla, ai grandi personaggi di vostro carattere di pacificarla, a me di scrivere con verità e modestia quel ch'è passato. Ben sò io, che quando doverò parlare degl'ingegni, che sono il fregio e l'onore di nostra età, incommincierò dal nome dell' illustrissimo cardinale *Quirini*.

In tanto le baccio la sacra porpora, e mi rassegno con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc.

1746

LETTRE CXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 17 février.

Je vous fais mon compliment de la belle chofe que j'entends dire. Comptez que quand vous ferez au comble de la gloire, je ferai à celui de la joie. Souvenez-vous, Monfeigneur, que vous ne penfiez pas à être miniftre quand je vous difais qu'il fallait que vous le fuffiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail; vous ferez de grandes et de bonnes chofes, et vous les ferez durables parce que vous avez jufteffe dans l'efprit, et juftice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante, et fait fur moi la même impreffion que le fuccès d'Armide fur les amateurs de *Lulli*.

Il faut que j'aille paffer une quinzaine de jours à Verfailles; je ne ferai point furpris fi, au bout de la quinzaine, j'y entends chanter un petit bout de *Te Deum* pour la paix. En attendant, voulez-vous permettre que je faffe mettre un lit dans le grenier au-deffus de l'appartement que vous avez prêté à madame *du Châtelet* fur le chemin de Saint-Cloud? J'y ferai un peu loin de la cour, tant mieux; mais je me rapprocherai fouvent de vous, car c'eft à vous que mon cœur fait fa cour depuis bien long-temps et pour toujours.

Mille tendres refpects.

1746.

LETTRE CXII.

A MADAME

LA DUCHESSE DE... *à Naples.* (*)

Verſaglia.

PERDONI, l'eccellenza voſtra, ſe le ſcrivo così di rado. Non à da rimproverarme la mia dimenticanza, ma da compatire il cattivo ſtato di mia ſalute, che fà di me un uomo mezzo morto, e mi toglie la conſolazione di più ſpeſſo preſtare a voſtra eccellenza il dovuto mio oſſequio; ma la pertinace e nojoſa mia infermità, ed i miei continui dolori, non anno punto indeboliti i ſentimenti di riſpetto, di ſtima, et del più vivo affetto che nutrirò ſempre per lei. Ne il tempo, ne la lontananza potranno mai ſcancelare quel che il ſuo merito à impreſſo nel mio cuore. Il felice parto dell'eccellenza voſtra mi a recato un così ſenſibile piacere, che à fatto ſvanire tutti i miei affanni. Il mio animo non è ora capace di riſſentire altro che la gioia di voſtra eccellenza, quella del ſignor duca ſuo ſpoſo, e di tutta l'illuſtriſſima ſua caſa.

Voſtra eccellenza è ſi corteſe verſo di me, che nel tempo della ſua gravidanza, ſi è degnata di penſare a mandarmi un bel regalo di cioccolata, che il ſignor marcheſe de l'*Hôpital*, già arrivato à Verſaglia, mi farà pervenire da Marſiglia frà

(*) C'eſt peut-être madame de *Montenero*, fille de madame du *Châtelet*.

poche settimane. Vorrei veramente prenderne alcune chicchere nel cabinetto di vostra eccellenza in Napoli, e godere il giubilo di vederla collocata nel grado che à bramato. 1746.

Mi lusingo che quanto ella desidera, sarà dall' eccellenza vostra consequito senza fallo, imperocchè il signor principe d'*Ardore* essendo aggregato all' ordine del rè de Francia, è ben giusto che quello di Napoli conceda alcuni favori alla più ragguardévole di tutte le dame francesi che possano fare l'ornamento d'una corte. Le auguro l'adempimento di tutte le sue brame; ma non mi consolerei mai di non vedere co' proprj occhj la sua felicità, di non poter bacciare il suo bambino, ne profondamente inchinare la di lei cara madre.

Quì si fanno feste ogni giorno. Le nostre communi vittorie in Italia ed in Fiandra anno portato la casa di Borbone al cumulo della sua gloria. Il duca di *Richelieu* deve esser ora sbarcato in Inghilterra, ed avrà forse scacciato via il rè *Giorgio* quando nelle mani dell' eccellenza vostra capiterà la mia lettera. Eccellentissima mia signora che ella sia sempre tanto felice, quando lo sono i nostri monarchi.

Le auguro un felicissimo avanzamento ed esito dell' affare nel quale l'affezzionatissima madre dell' eccellenza vostra e gli umilissimi suoi servidori fervidamente s'impiegano; ed io resterò sempre colla viva ambizione d'ubbidirla e con ogni maggior rispetto e venerazione.

Di vostra eccellenza etc

LETTRE CXIII.

1746.

AU CARDINAL PASSIONEI, *à Rome.*

Marte.

STENTO d'imparare la lingua italiana, mentre si diletta l'eminenza vostra nell' abbellire la lingua francese. Aspetto colla maggior premura, e coi più vivi sentimenti di gratitudine i libri coi quali ella si degna d'ammaestrarmi. Ma essendo privo dell' onore di venire ad inchinarla in Roma, voglio almeno intitularmi al suo padrocinio, e naturalizarmi romano in qualche maniera, nel sottoporre al suo sommo giudizio, ed alla sua pregiatissima protezzione questo saggio, che ò abozzato in italiano. Prendo la libertà di pregarla di presentarlo a quelle accademie delle quali è ella protettore (e credo che sia il protettore di tutte), ricerco un nuovo vincolo che possa supplire la mia lontananza, e che mi renda uno di suoi clienti, come se fossi un habitante di Roma. Sarei ben fortunato di vedermi aggregato a quelli che godono l'onore d'essere istruiti dalla sua dottrina, e di bevere a quel sacro fonte, del quale si degna d'inviarmi alcune gocciole.

Non voglio interrompere più longamente suoi grandi negozj, e bacciando la sua sacra porpora mi confermo, etc.

LETTRE CXIV.

1746.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Mars.

Je ne vous fais point ma cour, Monſeigneur, mais je fais mille vœux pour les ſuccès de votre belle entrepriſe. On dit que vous avez beſoin de votre courage, et de réſiſter aux contradictions en feſant le bien des hommes. Voilà où l'on en eſt réduit. Vous avez de la philoſophie dans l'eſprit et de la morale dans le cœur, il y a peu de miniſtres dont on puiſſe en dire autant. Vous avez bien de la peine à rendre les hommes heureux, et ils ne le méritent guère. Oh, que vous allez conclure divinement mon hiſtoire, et que je me fais bon gré d'avoir barbouillé votre portrait! Il eſt vrai du moins.

M. le cardinal *Paſſionei* me mande qu'il envoie ſous votre couvert, par monſieur l'archevêque de Bourges, un paquet de livres donc il veut bien me gratifier.

Voici le ſaint temps de Pâques qui approche; la reine d'Hongrie et la reine d'Eſpagne dépouilleront toutes deux *la vieille femme*, et ſe réconcilieront en bonnes chrétiennes; cela eſt immanquable. Ah! maudites araignées, vous déchirerez-vous toujours au lieu de faire de la ſoie!

Grand et digne citoyen, ce monde-ci n'eſt pas digne de vous.

1746.

LETTRE CXV.

A M. DE MONCRIF,

LECTEUR DE LA REINE, etc.

Mars.

MON cher ſylphe, dont je n'oſe encore m'appeler le confrère, mais dont je ſerai toute ma vie l'ami le plus tendre, je vous cherche par-tout pour vous dire combien il me ſera doux d'être lié avec vous par un titre nouveau. Je ſuis pénétré de tout ce que vous avez fait pour moi; mais comment me conduirai-je au ſujet du libelle diffamatoire dans lequel l'académie eſt outragée, et moi ſi horriblement déchiré! Il n'eſt que trop prouvé, aux yeux de tout Paris, que le ſieur *Roi* eſt l'auteur de ce libelle coupable. C'eſt la vingtième diffamation dont il eſt reconnu l'auteur; et il n'y a pas long-temps qu'il écrivit deux lettres anonymes à M. le duc de *Richelieu*. Il a comblé la meſure de ſes crimes; mais je dois reſpecter la protection qu'il ſe vante d'avoir ſurpriſe auprès de la reine. Il a pris les apparences de la vertu pour être reçu chez la plus vertueuſe princeſſe de la terre. C'eſt la ſeule manière de la tromper; mais cette même vertu, dont ſa Majeſté donne tant d'exemples, permettra ſans doute que je me ſerve des voies de la juſtice pour faire connaître le crime. Je vous ſupplie d'expoſer à la reine mes ſentimens, et de lui demander pour moi la permiſſion de ſuivre cette affaire. Je ne ferai rien ſans

le conseil du directeur de l'académie, et sur-tout sans que vous m'ayez mandé que la reine trouve bon que j'agisse. Vous pourriez même peut-être lui lire ma lettre; elle y découvrirait un cœur plus touché des sentimens d'admiration que ses vertus inspirent, qu'il n'est penétré du mal que le sieur *Roi* m'a voulu faire. 1746.

Adieu, homme aimable et digne de servir celle que la France adore.

LETTRE CXVI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le . . . mars.

Je vous ai toujours cru ou parti ou partant, mon divin *Pollion*. Je vous ai cru portant la terreur et les grâces dans le pays des *Marlborough* et des *Newton*. Mais vous êtes comme les Grecs en Aulide, à cela près que dans cette affaire il y aura plus de pucelles . . . . que de pucelles immolées.

Je n'ai point écrit à M. le duc de *Richelieu*; je l'ai cru trop occupé. Je prépare pour lui ma trompette et ma lyre. Partez, soyez l'*Achille* et l'*Homère*, et conservez vos bontés pour votre ancien, très-tendre et très-attaché serviteur.

1746.

LETTRE CXVII.

A M. DE MONCRIF.

Mon célefte fylphe, mon ancien ami, je compte fur vos bontés. Je vous ai cherché à Verfailles et à Paris. Je me mets entre vos mains, et aux pieds de Ste *Villars*. Je vous recommande M. *Hardion*. C'eft peu de chofe d'entrer dans une compagnie, il faut y être reçu comme on l'eft chez fes amis. Voilà ce qui rend une telle place infiniment défirable. Un lien de plus qui m'unira à vous me fera bien cher et bien précieux; et, pour entrer avec agrément, je veux être conduit par vous. J'attends tout de la bonté de votre cœur et de l'ancienne amitié dont vous m'avez toujours donné des marques.

Je vous prie de dire à la plus aimable fainte qui foit fur la terre que, quoique la reconnaiffance foit une vertu mondaine, cependant j'en fuis pétri pour elle. J'ofe croire que M. l'abbé de *Saint-Cyr* ira à l'académie le jour de l'élection, et qu'il ne me refufera pas ce beau titre d'élu.

Comptez fur le tendre et éternel attachement de *Voltaire*.

LETTRE CXVIII. 1746.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 12 aprile.

Mi è ftato detto che voftra eminenza non aveva ricevuto le lettere da me fcritte. Se fono fmerrite, farò riputato appreffo di voftra eminenza il più ingrato di tutti gli uomini. Si è degnata di dare l'immortalità al poema di Fontenoi; m'à favorito della fua bella lettera paftorale, della ftampa di quefto magnifico monumento eretto da lei nel fuo palazzo di Brefcia: in fomma è divenuta il mio *Mecenate*, e non riceve da me il menomo teftimonio della mia gratitudine. Sono però più infelice che colpevole. O fcritto a voftra eminenza trè o quattro volte; l'ò ringraziato, le ò fpiegato il mio cuore; ò penfato che il fuo nome farebbe riverito anche da' barbari che poffono fvaligiare i corrieri: ò mandato le mie lettere alla pofta fenza altra diligenza. Dopo quefto il fignore ambafciadore di Venezia m'à dato la licenza di mettere nel fuo piego tutte le lettere che avrei da oggi in avanti l'onore di fcrivere a voftra eminenza. Uferò di quefta libertà, e mi lufingo che il fignore *Tron* effendo il fuo nipote, farà un nuovo vincolo dal quale verranno raddoppiati quelli, che mi ritengono fotto il fuo caro padrocinio, e che ftringono la mia offequiofa fervitù. Mi perdoni fe non ò potuto fcrivere di proprio pugno; fono gravemente ammalato. Ma benchè le mie forze fiano

molto indebolite, non sono sminuiti i vivi senti-
1746. menti del mio riverente ossequio.

Baccio la sua sacra porpora, e mi confermo, etc.

LETTRE CXIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

15 avril.

Je suis bien malade, mais vous me rendez la santé, et vous l'allez rendre à la patrie. Je viens de lire votre préambule, il n'y a que des points et des virgules à y mettre. Je vous le renverrai, ou vous le rapporterai. Je vous garderai le plus profond secret, et la France vous gardera long-temps, Monseigneur, la plus profonde reconnaissance. Je me flatte que votre petit préambule en fera faire bientôt un autre plus général, et que les Hollandais ne feront pas comme le roi de Sardaigne.

Ah! que la sentence de *Comines*, qui est dans votre porte-feuille, vous sied bien! En vérité, vous êtes un homme adorable. Vous allez dormir avec des feuilles d'olive sous votre chevet.

LETTRE CXX.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi 8 maggio.

O ricevuto il cumulo de' suoi favori, la lettera stampata, e dedicata al suo degno nipote, nella quale mi fa conoscere quel grand' uomo barbaro di nome, ma di costumi cortese, e di operar grande; e nella quale ò trovato i belli versi

italiani

italiani e latini, che fanno a me un tanto onore, ed un si gran stimolo alla virtù. Mi sono pervenuti gli altri pieghi, che contengono la traduzione latina, ed italiana del principio della Henriade. Non fù mai il gran *Tasso* così rimunerato, ed il trionfo che gli fù preparato nel campidoglio non era d'un tanto valore. Mi conceda d'indirizzare a vostra eminenza le dovute grazie al suo eccellentissimo nipote. 1746.

Sarò domani pubblicamente aggregato all' accademia francese, nell'istesso tempo che l'accademia della Crusca si procura il vantaggio d'acquistare l'eminenza vostra, ma questa è la differenza frà noi, che l'accademia della Crusca riceve un'onore insigne dal vostro nome, là dove io ne ricevo un grande da quella di Parigi. O l'incombenza di pronunciare un longo e tedioso discorso; ma per quanto tedioso possa essere, non mancherò di mandarlo a vostra eminenza, essendo consumato di mandarle tributi benchè indegni del suo merito.

Non dubito che le sia a quest' ora capitato il piego, che contiene cinque o sei esemplari del mio piccolo saggio italiano sopra una materia fisica, che io ò sottoposto al suo giudizio, e pe'l quale richiedo il suo padrocinio. Sarò sempre col più profondo rispetto, etc.

1746.

LETTERE CXXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSO

A Paris, le 16 mai.

VOICI, Monfeigneur, ma bavarderie acad
que. Je fourre par-tout mes vœux pour la
On dit que je fuis bon citoyen : comment i
ferais-je pas? il y quarante ans que je vous a
Allez, fi vous voulez, à Roterdam, ma
venez à Paris avec des branches d'olivie
vous entendrez des *hofanna in excelfis*. Pe
tez que je mette dans votre paquet un im
pour M. l'abbé de *Laville*, et un pour M. (
lier votre hôte, et hôte très-aimable.

Je ne fais pas comment font les actions
gleterre; mais je garde les miennes. I
bien, mon maître? J'ai tant de confiance
grandes actions du roi! Mon Dieu, que je
aimirai fi vous faites tout ce que vous ave
d'envie de faire!

Voilà monfieur l'évêque de Bazas mort:
place conviendrait-elle à M. l'abbé de *La*
On en a déjà parlé dans l'académie; mais i
drait écrire et faire agir des amis. Gardez
le fecret.

1741

LETTRE CXXII.

AU CARDINAL QUIRINI.

1 guigno.

EMINENZA,

Sono ſtrinto ora con un forte e dolce nodò à l'eminenza voſtra; mentre che ella è aggregata all'accademia della Cruſca, ricevo il medeſimo onore, ed il diſcepolo viene introdotto ſotto il padrocinio del maeſtro; l'accademia à voluto in una volta acquiſtare un compagno paeſano, ed un ſervidore foreſtiero.

Il ſignore principe di *Craon* mi à fatto l'onore d'informarmi della ſingolare bontà dell' accademia verſo di me; e ne ò riſentito tanto più di giubilo e di riconoſcenza, quanto più queſta pregiatiſſima grazia m'intitola ai voſtri nuovi ſavori.

Spero che voſtra eminenza avrà ricevuto le mie lettre del paſſato meſe, colla lettera di ringraziamento al ſuo degno nipote che miſi nel di lei piego.

Se ben mi ramento, preſi l'ardire nella mia ultima ſcritta, di richiederla d'un favore. La pregai, come la prego ancora umilmente e colle più vive premure di degnarſi darmi alcuni riſchiarimenti ſopra la difficoltà moſſa trà noi intorno ai noſtri comedianti, che rappreſentano, in preſenza del rè e tutta la corte, tragedie e comedie ſcritte con la più ſevera decenza, adornate di tutti i principj della vera virtù e ſoda morale. Non pare ne giuſto ne convenevole, che quelli

1746. che vengono pagati dal rè per rappresentare tali onorevoli componimenti, restino indegnamente confusi con quelli antichi istrioni barbari, che andavano sfacciamente trattenendo la più in plebe colle più vili brutture. Eglino meritai la scommunica della chiesa, e la severa zione dei magistrati; mà essendo i tempi ed i costumi felicemente cambiati, sembra oggi convenevoli ai più savj personagj, che si faccia la giusta distinzione, trà quelli che meritano il nome d'infami, e questi che sono degni d'essere assunti nel numero dei più degni cittadini. Supplico vostra eminenza di degnarsi dirmi come si usi con loro in Roma, e qual sia il di lei parere sopra tal cosa, aggiungerà questo nuovo favore a tanti che s'è compiaciuta di compartirmi.

LETTRE CXXIII.

A M. LE PRINCE DE CRAON.

Giugno.

Un cittadino avanzato al titolo di conte dell' impero non sene tiene tanto onorato, quanto io lo sono dalla mia aggregazione all' accademia della Crusca. I versi gentilissimi co' quali vostra eccellenza si è compiaciuta di accompagnare verso di me la polizza del favore conferitomi da questa celebratissima accademia, producono in me un nuovo riconoscimento accresciuto ancora dal celebrato nome *Allamani*, di cui la gloria vien' ancora avanzata da voi. Non m'è incognito il bel

poema della coltivazione di quel nobile fiorentino *Luigi Allamani*, emulo di *Virgilio*, e vostro antenato, maestro di casa della regina *Catarina di Medici*. Egli fù giustamente protetto dal rè *Francesco primo*, quel gran principe che incomminciò ad innestare i selvatichi allori delle muse galliche nei verdi ed eterni allori di Firenze. Fù questo *Luigi Allamani* le delizie della corte di Francia; e mi pare oggi di ricevere dal più degno de' suoi nipoti, un contrasegno di gratitudine verso la nostra nazione; ma meno ò meritato le sue cortesissime espressioni, più risento la sua benignità; ed esibisco la mia prontezza a ringraziarnela. 1746.

Le porgo la supplica di presentare all' accademia la lettera che ò l'onore di rimetterle, nella quale vostra eccellenza vedrà quali siano i miei ardenti sensi di riconoscimento e di venerazione.

Piacesse a dio che potessi ringraziare l'accademia di viva voce, ma se la presenza di questi valentissimi letterari fosse per accrescere in me la gratitudine e l'ammirazione, sarebbe per minuire la stima della quale si sono degnati d'onorarmi. Non voglio però perdere la speranza di riverire un giorno miei maestri e benefattori, e dirvi, o mio signore, quanto io sono desideroso di ricevere i vostri commandi. Non ardiro intitolarmi il vostro socio, ma mi chiamerò sempre,

Di vostra eccellenza, etc.

1746.

LETTRE CXXIV.

A M. BERGER.

DIRECTEUR DE L'OPERA.

Du 13 juin.

Il me ferait bien peu féant, Monfieur, qu'ayi fait le Temple de la gloire, pour un roi q en a tant acquis, et non pour l'opéra auquel genre de fpectacle trop grave et trop peu v tueux ne peut convenir, je prétendiffe à moindre rétribution et à la moindre partie de qu'on donne d'ordinaire à ceux qui travaill pour le théâtre de l'académie de mufique. roi a trop daigné me récompenfer, et ni bontés ni ma manière de penfer ne me p tent de recevoir d'autres avantages que qu'il a bien voulu me faire. D'ailleurs la p que demande la verfification d'un ballet eft f deffous de la peine et du mérite du muf M. *Rameau* eft fi fupérieur en fon genre, et plus fa fortune eft fi inférieure à fes talens, eft jufte que la rétribution foit pour lui t entière. Ainfi, Monfieur, j'ai l'honneur de déclarer que je ne prétends aucun hono que vous pouvez donner à M. *Rameau* t dont vous êtes convenu, fans que je for plus légère prétention. L'amitié d'un auffi h nête homme que vous, Monfieur, et d'un amat auffi zélé des arts, m'eft plus précieufe que l'or du monde. J'ai toujours penfé ainfi, et

je ne l'aurais pas fait, je devrais commencer par vous et par M. *Rameau*. C'eſt avec ces ſentimens, Monſieur, et avec le plus tendre attachement que j'ai l'honneur d'être, etc. 1746.

LETTRE CXXV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 27 giugno.

SIGNOR MIO ILLUSTRISSIMO E PRINCIPE COLENDISSIMO,

O l'eſercito del duca di *Lobcowitz*, o l'ammiragilo *Martin*, à intercettato le lettere, che ò avuto l'onore di ſcrivere a voſtra eccellenza. Gli ò ſcritto due volte, e gli ò mandato un eſemplare del poema che ò compoſto ſopra la vittoria di Fontenoi; ò indirizzato il piego come l'avevate preſcritto. Potete dubitare ch'io foſſi tardo nel ringraziarvi del ſommo onore che m'avevate fatto? Me ne ricorderò ſempre. E qual barbaro potrebbe mai dimenticarſi di tanti vezzi e del voſtro bell'ingegno? Avete guadagnato più d'un cuore in Francia, fra gli Allemanni, e ſotto il polo. Oh! che fate bene adeſſo di paſſare i voſtri belli giorni a Venezia, quando tutta l'Europa è matta da catena, e che la guerra fà un campo d'orrore di tanti matti! Il voſtro rè di Pruſſia, che non è più il voſtro, a battuto atrocemente i voſtri Saſſoni. Il noſtro rè a rintuzzato l'intrepido

1746. furore degl' Inglesi, e mentre che la tromba assorda tutte le orecchie,

Tu, Tytire, lentus in umbrà
Formosam resonare doces Amarillida lacus.

Aspetto colla più viva impazienza la vita de *Giulio Cesare*, la quale ò sentito che avevate scritta; il soggetto è più grande, e più movente, che quello della vita di *Cicerone*, che a pigliato *Middleton*. Vi prego di dirmi quando la vostra bell' opera uscira in pubblico.

Emilia è sempre interrata nei profondi e sacri orrori di *Newton*; io sono costretto di fare corone di fiori per mio rè, e di vagheggiare colle muse.

Mi parlate della sanità del gran conte di Sassonia; i suoi allori sono stati il più salutare rimedio, che potesse sanarlo; va meglio dopo che a battuto i nostri nemici gl' Inglesi; la vittoria l'a invigorito.

Maupertuis cangia di patria, si fà prussiano, ed abbandona affatto Parigi per Berlino. Il rè di Prussia gli dà dodeci mille franchi ogni anno; accetta egli quel che io hò rifiutato; i miei amici sono nel mio cuore avanti di tutti i monarchi e governatori del mondo.

Addio, caro conte; le rassegno intanto l'immutabilità della mia divozione nel bacciarle riverentemente le mani, e nel dirmi di vostra eccellenza,

Umilissimo ed affabilissimo servidore.

LETTRE

LETTRE CXXVI.

1746

A M. DE MAUPERTUIS, *à Berlin.*

A Verfailles, le 3 juillet.

MON cher philofophe, je compte que vous avez reçu d'Utrecht un petit paquet contenant ma bavarderie académique. J'ai été privé du plaifir que je me fefais de vous rendre publiquement la juftice qui vous eft due, et que je vous ai toujours rendue. Vous étiez dans le même cadre avec votre augufte monarque. Je n'avais point féparé le fouverain et le philofophe; et vous étiez le *Platon* qui avait quitté Athènes pour un roi fupérieur afſurément à *Denys*. On m'a rayé ce petit article dans lequel j'avais mis toutes mes complaifances.

Lorfque je lus mon difcours à l'académie, devant les officiers et devant plufieurs autres académiciens, avant de le prononcer, ils exigèrent abfolument que je me renfermaffe dans les objets de littérature qui font du reffort de l'académie, et retranchèrent tout ce qui paraiffait s'en écarter. Croyez que j'en ai été plus fâché que vous.

Bonjour; ma fanté eft pire que jamais; je fuis étonné de vivre; mais tant que je vivrai ce fera pour vous admirer et pour vous aimer.

Avez-vous détruit les monades, les harmonies *préruinées*, et le grand art de dire des riens en trente-deux volumes in-4°.? (*)

(*) Oeuvres de *Wolf.*

1746.

LETTRE CXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 19 augufte.

Mon cher ami, pardonnerez-vous à un homme qui a été accablé de maladies et d'une tragédie? Figurez-vous qu'on m'avait ordonné une grande pièce de théâtre pour les relevailles de madame la dauphine, que j'en étais au cinquième acte quand madame la dauphine mourut, et que moi chétif, j'ai été fur le point de mourir pour avoir voulu lui plaire. Voilà comme la deftinée fe joue des têtes couronnées, des premiers gentilshommes de la chambre, et de ceux qui font des vers pour la cour.

Le poëme de madame *du Bocage*, que vous m'avez envoyé, a eu une meilleure fortune. Je lui en ai fait, quoique très-tard, les remercimens les plus fincères. C'eft une belle époque pour les lettres, et pour votre académie. J'ai trouvé fon poëme écrit facilement et avec naturel; ce n'eft pas là un petit mérite, puifque c'eft avoir furmonté la plus grande des difficultés.

Nous avons ici un jeune homme du pays de *Pourceaugnac* qui a remporté notre prix; cela n'a pas l'air fi galant que votre académie; mais, en vérité, fa pièce eft une des meilleures qui fe foient faites depuis trente ans. La littérature languit d'ailleurs. La terre fe repofe. Il ne faut pas faire des moiffons tous les jours; la trop grande abondance dégoûterait. Il n'y a que la douceur de

l'amitié et de la ſociété qui ne laſſe point. Et cependant, mon ancien ami, ai-je vécu avec vous? 174
ai-je eu cette conſolation? je n'ai fait que ſouffrir pendant tout le temps que vous avez été à Paris, et j'ai paſſé une vie douloureuſe à eſpérer inutilement de jouir des agrémens et du commerce charmant de mon cher *Cideville*. Il y a deux mois que je ne vois perſonne, et que je n'ai pu répondre à une lettre. Mon ame était à Babylone, mon corps dans mon lit et, delà je dictais à mon valet de chambre de grands diables de vers tragiques qu'il eſtropiait.

J'ai exécuté tous vos ordres ſur le poëme de la *Sapho* de Normandie. Adieu, vous qui en êtes l'*Anacréon*, aimez toujours ce pauvre malade. Je vous embraſſe tendrement. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

LETTRE CXXVIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Paris, ce 21 auguſte.

Je dois paſſer, Monſieur, dans vôtre eſprit pour un ingrat et pour un pareſſeux. Ju ne ſuis pourtant ni l'un ni l'autre; je ne ſuis qu'un malade dont l'eſprit eſt prompt et la chair très-infirme. J'ai été pendant un mois entier accablé d'une maladie violente, et d'une tragédie qu'on me feſait faire pour les relevailles de madame la dauphine. C'était à moi naturellement de mourir, et c'eſt madame la dauphine qui eſt morte, le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on ſe trompe dans tous ſes calculs.

1746. Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur *Montagne*. Je vous remercie bien, Monsieur, d'avoir pris sa défense. Vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même. Il semble que votre portrait, par lequel vous commencez, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez, c'est vous-même. Quelle injustice criante de dire que *Montagne* n'a fait que commenter les anciens! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point. Il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité; il les juge; il les combat; il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre, et ce que j'aime, toujours sachant douter. Je voudrais bien savoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le nouveau monde découvert presque de son temps, sur les guerres civiles dont il était le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France? Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.

Je suis bien édifié de savoir que celui qui veille sur nos côtes est entre *Montagne* et *Epicı* . Il y a peu de nos officiers qui soient en [illegible] compagnie. Je m'imagine que vous avez [illegible] celle de votre ange gardien que vous m'a[illegible] [illegible]ait voir à Versailles. Cette *Michelle* et ce

Montagne font deux bonnes reſſources contre l'ennui. Je vous ſouhaite, Monſieur, autant de plaiſir que vous m'en avez fait. 1746

Je ne ſais ſi la perſonne à qui vous avez envoyé votre diſſertation, également inſtructive et polie, oſera imprimer ſa condamnation. Pour moi, je conſerverai chérement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez-moi encore une fois, je vous en ſupplie, d'avoir tant tardé à vous en faire mes tendres remercîmens. Je voudrais, en vérité, paſſer une partie de ma vie à vous voir et à vous écrire; mais qui fait dans ce monde ce qu'il voudrait? Madame *du Châtelet* vous fait les plus ſincères complimens; elle a un eſprit trop juſte pour n'être pas entièrement de votre avis; elle eſt contente de votre petit ouvrage, à proportion de ſes lumières, et c'eſt dire beaucoup.

Adieu, Monſieur; conſervez à ce pauvre malade des bontés qui font ſa conſolation, et croyez que l'eſpérance de vous voir quelquefois et de jouir des charmes de votre commerce, me ſoutiennent dans mes longues infirmités.

LETTRE CXXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Fontainebleau, le 9 novembre.

JE ne ſais plus qui diſait que les gens qui font des tragédies, n'écrivent jamais à leurs amis. Cet homme là connaiſſait ſon monde. Un tragédien dit toujours, j'écrirai demain. Il met proprement

1746. toutes les lettres qu'il reçoit dans un grand portefeuille, et verſifie. Son cœur a beau lui dire: écris-donc à ton ami; vient un héros de Babylone, ou une piaillarde de princeſſe, qui prend tout le temps.

Voilà comme je vis, mon très-aimable *Cideville*: me voici à Fontainebleau, et je fais tous les ſoirs la ferme réſolution d'aller au lever du roi; mais tous les matins je reſte en robe de chambre avec Sémiramis. Mais comptez que je me reproche bien plus de ne vous avoir point écrit, que de n'avoir pas vu habiller *Louis XV*. Au moins je me conſole en diſant, c'eſt pour eux que je travaille. Mon cher *Cideville*, ſi j'ai de la ſanté, j'irai à Paris à votre lever, je viendrai vous montrer ma beſogne, je réparerai ma pareſſe. Revenez, mon cher ami; je ne ſais pas ce qu'on fera ſur nos frontières, mais tout ſera à Paris en fêtes, et c'en eſt une bien grande pour moi de vous revoir.

Bonjour, je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXXX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 13 di novembre.

NON ò voluto ringraziarla di tutti i ſuoi favori prima d'averli interamente goduti; mene ſono veramente inebriato. O letto e riletto il newtonianiſmo, e ſempre con un nuovo piacere; ſà bene non eſſervi chi abbia maggior intereſſe di me nella ſua gloria; ſi degni ella di ricordarſi che la mia voce fù la prima tromba che fece rimbombare trà

le nostre sampogne francesi il merito del vostro
libro prima che fosse uscito in pubblico. La vostra 1746
luce septemplice abbarbagliò per un tempo gli
occhi de' nostri cartesiani, e l'academia delle
scienze, ne' suoi vortici ancora involta, parve un
poco ritrosetta nel dare al vostro bello e mal tradotto libro i dovuti applausi. Ma vi sono delle cose
al mondo, che sottomettono sempre i ribelli, la
verità, e la beltà. Avete vinto con queste armi;
ma mi lagnerò sempre, che abbiate dedicato il
newtonianismo ad un vecchio cartesiano, che non
intendeva punto le leggi della gravitazione. O
letto col medesimo piacere la vostra dissertazione
sopra i sette piccoli, e mal conosciuti rè romani;
l'avete scritta nella vostra gioventù, ma eravate
già molto maturo d'ingegno e di dottrina. Avete
per aventura conoscenza d'un volume scritto in
Germania venti anni fà da un francese sopra
l'istessa materia? Vi sono acute investigazioni,
ma non mi ricordo dell' autore.

O letto sei volte la vostra epistola al signor *Zeno*,
oh! quanto s'innalza un tal nobile ed egregio volo
sopra tutti i sonettieri dell' infingarda Italia! Ecco
dunque tre opere tutte differenti di materia e di
stile. *Tria regna tenens.* Non v'è al mondo un
ingegno così versatile, e così universale. Pare a
chi vi legge, che siate nato solamente per la cosa
che trattate.

Mi rincresce molto di non accompagnare il
duca di *Richelieu.* Mi lusingavo di vedere in
Dresda la nostra delphina, la magnifica corte d'un
rè amato da suoi sudditi, un gran ministro, e'l

1746. ſignor *Algarotti* ; ma la mia languida ſanità diſtrugge tutte queſte ſperanze incantatrici. Non ſi ſcordi però dell' affare che le ò raccommandato; la protezzione d'una madre è la più efficace preſſo d'una figlia, e ne ſpero un felice eſito col voſtro padrocinio; le baccio di gran cuore la mano che à ſcritto tante belle coſe.

Adieu, le plus aimable de tous les hommes. Madame *du Châtelet* vous fait les plus ſincères complimens.

LETTRE CXXXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 12 juin.

1747. L'ETERNEL malade, l'éternel perſécuté, le plus ancien de vos courtiſans et le plus éclopé, vous demande, avec l'inſtance la plus importune, que vous ayez la bonté d'achever l'ouvrage que vous avez daigné commencer auprès de M. *le Bret*, avocat général. Il ne tient qu'à lui de s'élever et de parler ſeul dans mon affaire aſſez inſtruite, et dont je lui remettrai les pièces inceſſamment. Il empêchera que la dignité du parlement ne ſoit avilie par le batelage indécent qu'un miſérable tel que *Mannori* apporte au barreau.

La bienſéance exige qu'on ferme la bouche à un plat bouffon qui déshonore l'audience, mépriſé de ſes confrères, et qui porte la baſſeſſe de ſon ingratitude juſqu'à plaider, de la manière la plus effrontée, contre un homme qui lui a fait l'aumône.

Enfin, je ſupplie mon protecteur de mettre

dans cette affaire toute la vivacité de fon ame bienfefante. Je fuis né pour être vexé par les *Desfontaines*, les *Rigoley*, les *Mannori*, et pour être protégé par les d'*Argenfon*. 1747

Je vous fuis attaché pour jamais, comme ceux qui voulaient que vous les employaffiez, vous difaient qu'ils vous étaient dévoués.

Mille tendres refpects.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le . . . . . .

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Se ella è ammalata, compiango; fe ftà bene, me ne rallegro; fe fi traftulla, lodo; fe fi ferma in Berlino, fà bene; fe ella ritorna al noftro monaftero, farà gran piacere ai frati, e mi porgerà una gran confolazione. Ma communque fi fia del come, e del perchè, la prego di rimandarmi le bagatelle iftoriche, le quali a portate feco à Berlino. In tanto bàccio le leggiadre mani, che fcrivono e toccano le più delicate cofe.

Adieu, belle fleur d'Italie,
Tranfplantée aux climats des géans grenadiers;
Revenez, mêlez-vous aux forêts de lauriers
Que fait croître en ces lieux l'Apollon des guerriers;
Quelle terre par vous ne ferait embellie!

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire fouvenir de moi l'eftomac de milord et miladi *Tirconel*, la poitrine de M. le maréchal *Keith*, les

1747. uretères de M. le comte de *Rottembourg*. Je flatte, que par un si beau temps, il n'y plus de malade que moi.

LETTRE CXXXIII.

A M. MARMONTEL.

A Lunéville, à la cour, 13 février.

1748. J'AVAIS bien raison, mon cher ami, de vous dire que j'espérais beaucoup de ce *Denis*, et de ne vous point faire de critique. Comptez que jamais les petits détails n'ajouteront au succès d'une tragédie; c'est pour l'impression qu'il faut être sévère. L'exactitude, la correction du style, l'élégance continue, voilà ce qu'il faut pour le lecteur; mais l'intérêt et les situations font tout ce que demande le spectateur. Je vous fais mon compliment avec un plaisir extrême. Voilà votre succès assuré. C'est à présent qu'il faut corriger la pièce; c'est un grand plaisir d'embellir un bon ouvrage. Adieu; je m'intéresserai toute ma vie, bien tendrement, à votre gloire et à tout ce qui vous regarde.

LETTRE CXXXIV. 1751

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Lunéville, le 14 février.

MES divins anges, me voici donc à Lunéville! et pourquoi ? C'eſt un homme charmant que le roi *Stanislas*; mais quand on lui joindrait encore le roi *Auguſte*, tout gros qu'ils ſont, dans une balance, et mes anges dans l'autre, mes anges l'emporteraient.

J'ai toujours été malade, cependant ordonnez; et s'il y a encore des vers à refaire, je tâcherai de me bien porter. M. de *Pont-de-Vesle* et M. de *Choiſeul* ſont-ils enfin contens de ma reine de Babylone? Comment va leur ſanté? Sont-ils bien gourmands? Oui; et enſuite on prend de l'eau de tilleul. C'eſt ainſi, à peu-près, que j'en uſe depuis quarante ans, diſant toujours: J'aurai demain du régime. Mais madame *du Châtelet*, qui n'en eut jamais, ſe porte merveilleuſement bien; elle vous fait les plus tendres complimens. Je ne ſais ſi elle ne reſtera point ici tout le mois de février. Pour moi, qui ne ſuis qu'une petite planète de ſon tourbillon, je la ſuis dans ſon orbite, cahin caha.

Je ſuis beaucoup plus aiſe, mon reſpectable et charmant ami, du ſuccès de *Marmontel*, que je ne ſerais content de la précipitation avec laquelle les comédiens auraient joué cette Sémiramis: elle n'en vaudra que mieux pour attendre. J'aime beaucoup ce *Marmontel*; il me ſemble qu'il y a de bien bonnes choſes à eſpérer de lui.

1748. J'ai vu jouer ici le Glorieux : il a été cruellement maſſacré, mais la pièce n'a pas laiſſé de me faire un extrême plaiſir. Je ſuis, plus que jamais, convaincu que c'eſt un ouvrage égal aux meilleurs de *Molière* pour les mœurs, et ſupérieur à preſque tous pour l'intrigue. Zaïre a été jouée par des petits garçons et des petites filles, *ex ore infantium.*

Je ne peux donc, mes divins anges, ſortir de Paris ſans être exilé! Vos gens de Paris ſont de bonnes gens d'avertir les rois et les miniſtres qu'ils n'ont qu'à donner des lettres de cachet, et qu'elles feront toujours les très-bien venues. Moi, une lettre à madame la dauphine! Non aſſurément. Il eſt bien vrai que j'ai écrit quelque choſe à une princeſſe qui, après la reine et madame la dauphine, eſt, dit-on, la plus aimable de l'Europe. Il y a plus d'un an que cette lettre fut écrite, et je n'en avais donné de copie à perſonne, pas même à vous. Je n'en fais pas aſſez de cas pour vous la montrer; mais dites bien, je vous prie, à toutes les trompettes que vous pourrez trouver en votre chemin, que je n'écris point à madame la dauphine. Le grand-père de ſon auguſte époux rend ici mon exil prétendu fort agréable.

Il eſt vrai que j'ai été malade, mais il y a plaiſir à l'être chez le roi de Pologne; il n'y a perſonne aſſurément qui ait plus ſoin de ſes malades que lui. On ne peut être meilleur roi et meilleur homme.

Je ſerai charmé, en revenant auprès de vous, de me trouver confrère de l'auteur du Méchant.

Il ne nous donnera point de grammaire ridicule, comme l'abbé *Girard* ſon devancier ; mais il fera de très-jolis vers, ce qui vaut bien mieux. 1748

Je vous ſupplie de dire à M. l'abbé de *Bernis* que s'il m'oublie, je ne l'oublie pas. Eſt-il déjà dans ſon palais des Tuilleries ? Pour moi, ſi je ne vivais pas avec madame *du Châtelet*, je voudrais occuper l'appartement où la belle *Babet* (*) avait ſes guirlandes et ſes bouquets de fleurs. Madame *du Châtelet* ſe trouve ſi bien ici que je crois qu'elle n'en ſortira plus, et je ſens que je ne quitterais Lunéville que pour vous. Vous ne ſauriez croire, couple adorable, avec quelle reſpectueuſe tendreſſe je vous ſuis attaché à vous et aux vôtres.

LETTRE CXXXV.

A M. MARMONTEL.

A Lunéville, 15 février.

Je vous avais déjà écrit, mon cher ami, pour vous dire combien votre ſuccès m'intéreſſe. J'avais adreſſé ma lettre chez un marchand de vin. Il doit avoir à préſent pour enſeigne du laurier au lieu de lierre, quoiqu'on ait dit, *hedera creſcentem ornate poëtam.*

Je reçois votre billet. L'honneur que vous voulez me faire, en eſt un pour les belles-lettres. Vous faites renaître le temps où les auteurs

(*) Nom de ſociété qu'on donnait au cardinal de *Bernis*.

adreſſaient leurs ouvrages à leurs amis. Il eût été
1748. plus glorieux à *Corneille* de dédier Cinna à *Rotrou* qu'au tréſorier de l'épargne *Montauron*. Je vous avoue que je ſuis bien flatté que notre amitié ſoit auſſi publique qu'elle eſt ſolide, et je vous remercie tendrement de ce bel exemple que vous donnez aux gens de lettres. J'eſpère revenir à Paris aſſez à temps pour voir jouer votre pièce, quelque tard que j'y vienne. Comptez que tous les agrémens de la cour de Pologne ne valent ni l'honneur que vous me faites, ni le plaiſir que votre réuſſite m'a cauſé. Je vous mandais, dans ma dernière lettre, que c'eſt à préſent qu'il faut corriger les détails, c'eſt une beſogne aiſée et agréable quand le ſuccès eſt confirmé. Adieu, mon cher ami; il faut ſonger à préſent à être de notre académie; c'eſt alors que ma place me deviendra bien chère. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et je compte à jamais ſur votre amitié.

LETTRE CXXXVI.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Lunéville, le 15 février.

J'AI acquitté votre lettre de change, Madame, le lendemain de ſa réception; mais je crains bien de ne vous avoir payé qu'en mauvaiſe monnaie. L'envie même de vous obéir, ne m'a pu donner du génie. J'ai mon excuſe dans le chagrin de

ſavoir que votre ſanté va mal : comptez que cela eſt bien capable de me glacer. Vous ne ſavez peut-être pas, monſieur d'*Argental* et vous, avec quelle paſſion je prends la liberté de vous aimer tous deux. 1748.

Si j'avais été à Paris, vous auriez arrangé de vos mains la petite guirlande que vous m'aviez ordonnée pour le héros de la Flandre et des filles, et vous auriez donné à l'ouvrage la grâce convenable. Mais auſſi pourquoi moi, quand vous avez la groſſe et brillante *Babet* dont les fleurs ſont ſi fraîches ? les miennes ſont fanées, mes divins anges, et je deviens, pour mon malheur, plus raiſonneur et plus hiſtoriographe que jamais ; mais enfin, il y a remède à tout, et *Babet* eſt là pour mettre quelques roſes à la place de mes vieux pavots. Vous n'avez qu'à ordonner.

Mon prétendu exil ſerait bien doux ici, ſi je n'étais pas trop loin de mes anges. En vérité, ce ſéjour-ci eſt délicieux ; c'eſt un château enchanté dont le maîttre fait les honneurs. Madame *du Châtelet* a trouvé le ſecret d'y jouer Iſſé trois fois ſur un très-beau théâtre, et Iſſé a fort réuſſi. La troupe du roi m'a donné Mérope. Croiriez-vous, Madame, qu'on y a pleuré tout comme à Paris ? Et moi qui vous parle, je me ſuis oublié au point d'y pleurer comme un autre.

On va tous les jours dans un kioſque, ou d'un palais dans une cabane ; et par-tout des fêtes et de la liberté. Je crois que madame *du Châtelet* paſſerait ici ſa vie ; mais moi, qui préfère la vie unie et les charmes de l'amitié à toutes les fêtes, j'ai grande envie de revenir dans votre cour.

1748. Si M. d'*Argental* voit *Marmontel*, il me fera le plus sensible plaisir de lui dire combien je suis touché de l'honneur qu'il me fait. J'ai écrit à mon ami *Marmontel*, il y a plus de dix jours, pour le remercier : j'ai accepté, tout franchement et sans aucune modestie, un honneur qui m'est très-précieux, et qui, à mon sens, rejaillit sur les belles-lettres. Je trouve cent fois plus convenable et plus beau de dédier son ouvrage à son ami et à son confrère, qu'à un prince. Il y a long-temps que j'aurais dédié une tragédie à *Crébillon*, s'il avait été un homme comme un autre. C'est un monument élevé aux lettres et à l'amitié. Je compte que M. d'*Argental* approuvera cette démarche de *Marmontel*, et que même il l'y encouragera.

Adieu, vous deux qui êtes pour moi si respectables, et qui faites le charme de la société. Ne m'oubliez pas, je vous en conjure, auprès de monsieur votre frère, ni auprès de M. de *Choiseul* et de vos amis.

LETTRE CXXXVII.

A M. D'ARNAUD.

La Lunéville, juin.

Je vous fais mon compliment, mon cher ami, sur votre emploi (*), et sur l'épître à *Manon*. Je souhaite que l'un fasse votre fortune, comme je suis sûr que l'autre doit vous faire de la réputation. Il y a des vers charmant, et en grand nombre;

(*) La correspondance littéraire du roi de Prusse.

mais

mais vous êtes trop aimable pour n'être pas toujours un franc pareſſeux. 1748.

Je vais partir avec un joli viatique ; vos vers égayeront mon imagination : je ſuis vieux et malade, je n'ai plus d'autre plaiſir que de m'intéreſſer à ceux de mes amis. Les *Manon* ſont bien heureuſes d'avoir des amans et des poëtes comme vous. Je ne vous envie point *Manon*, mais je vous envie les princes de *Wirtemberg*. Je pars ſans avoir pu leur faire ma cour : peut-être, à leur retour, ils paſſeront chez le roi de Pologne en Lorraine. Il me ſemble que c'eſt leur chemin ; en ce cas, je réparerais la ſottiſe que j'ai eue d'être malade, au lieu de leur rendre mes reſpects. Je vous prie de me mettre à leurs pieds.

Si M. de *Montaulieu* eſt celui que j'ai vu à Berlin et à Bareith, je pars déſeſpéré de ne l'avoir point revu.

Adieu, mon cher d'*Arnaud* ; entre les princes et les *Manon*, n'oubliez pas *Voltaire*. Adieu.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 juin.

JE n'ai point écrit à mes anges, depuis qu'ils m'ont abandonné. Je ſuis livré aux mauvais génies. Buvez vos eaux tranquillement, charmans malades ; pour moi j'avale bien des calices. Il faut d'abord que vous ſachiez que je ne ſais plus où j'en ſuis quand vous ne me tenez plus par la liſière. Il y grande apparence qu'on ne pourra venir à bout

de Sémiramis que quand vous y ferez. Ci
1748. voulez-vous que je faffe quelque chofe m
et que je réuffiffe fans vous ? D'ail urs,
voilà, outre mes coliques, attaqué a édi
en douze volumes qu'on vend à Pa no
nom, remplie de fottifes à déshonorer, et c
piétés à faire brûler fon homme. I
me perfécutent fur terre, les Anglais
fur mer.

Ah ! pour Sémiramis quel temps choififfez-vous ?

Il y a plus que tout cela, mes adorables anges. Madame *du Châtelet* a effuyée mille contre-temps horribles fur ce commandement de Lorraine. Il a fallu livrer des combats, et j'ai fait cette campagne avec elle. Elle a gagné la bataille, mais la guerre dure encore. Il faut qu'elle aille dans quelque temps à Commerci. Je vais donc aussi à Commerci ; et Sémiramis que deviendra-t-elle ? On ne peut rien faire fans vous. Buvez, mes anges, buvez ; que madame d'*Argental* revienne auffi rebondie que l'abbé de *Bernis* ! que M. de *Choifeul* (*) rapporte le meilleur eftomac du royaume !

Pour vous, mon cher et refpectable ami, qui dînez et foupez, et qui n'êtes aux eaux que pour votre plaifir, revenez comme vous y êtes allé, mais, mon Dieu, comment faites-vous dans un pays où on ne peut pas toujours fortir de chez foi à quatre heures ? Comment vous paffez-vous d'opéra et de comédie ? Je ne fais nulle nouvelle. Tout eft tranquille dans l'Europe, tout l'eft

(*) Le comte de *Choifeul*, depuis duc de *Praslin*.

encore plus à Verſailles. Monſieur le grand-prieur n'eſt pas mort. Les prières des agoniſans lui ont fait beaucoup de bien. 1748.

On vous aura ſans doute mandé que le diable a paru dans la rue du Four, et qu'on l'a mis en priſon. La rue du Four n'eſt pas philoſophe. Pour moi, j'ai le diable dans les entrailles, et mes anges dans le cœur.

Adieu, madame; adieu, Meſſieurs; quand pourrai-je avoir le bonheur de vous revoir? Mille tendres reſpects.

LETTRE CXXXIX.

AU MEME.

A Commerci, 27 juin.

Je pars demain; je me rapproche d'environ ſoixante lieues de mon cher et reſpectable ami. M. l'abbé de *Chauvelin* peut vous dire des nouvelles d'une répétition de Sémiramis, les rôles à la main. Tout ce que je déſire, c'eſt que la première repréſentation aille auſſi bien. Ils ne répétèrent pas Mérope avec tant de chaleur. Ils m'ont fait pleurer; ils m'ont fait friſſonner. *Sarrazin* a joué mieux que *Baron*; mademoiſelle *Duménil* s'eſt ſurpaſſée, etc. Si *la Noue* n'eſt pas froid, la pièce ſera bien chaude. Elle demande un très-grand appareil. J'ai écrit à M. le duc de *Fleuri*, à madame de *Pompadour*. Il nous faut les ſecours du roi; mais, mon ange, il nous faut le vôtre. Ecrivez bien fortement à M. le duc d'*Aumont*;

mais sur-tout revenez au plus vîte protéger votre
1748. ouvrage, et recevoir la fête que je vous donne. Les acteurs seront prêts avant quinze jours. Encore une fois, s'ils jouent comme ils ont répété, M. *Romanèan* leur fera de bonnes recettes. J'ignore encore si je pourrai voir les premières représentations, mais vous les verrez. C'est pour vous qu'on joue Sémiramis. Portez-vous donc bien, tous mes anges; revenez gros et gras à Paris, et faites réussir votre fête.

Vraiment j'ai bien suivi votre conseil pour cette infame édition. Les magistrats s'en mêlent, et moi je ne songe qu'à vous plaire. Adieu, Madame; adieu, Messieurs; tâchez de me prendre en repassant. Mille tendres respects.

LETTRE CXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Commerci, ce 19 juillet.

VOULEZ-VOUS bien permettre, Monsieur, que je prenne la liberté de vous adresser un gros paquet pour M. le comte de *Maillebois.* Ceci est du ressort de l'historiographerie.

Il me paraît, par tous les mémoires qui me sont passés par les mains, que M. le maréchal de *Maillebois* s'est toujours très-bien conduit, quoiqu'il n'ait pas été heureux. Je crois que le premier devoir d'un historien est de faire voir combien la fortune a souvent tort, combien les mesures les plus justes, les meilleures intentions, les services les plus réels, ont souvent une destinée désagréable. Bien d'honnêtes gens sont

traités par la fortune comme je le suis par la nature ; je fais l'impossible pour avoir de la santé, 1748.
et je ne puis en venir à bout.

Me voici dans un beau palais, avec la plus grande liberté (et pourtant chez un roi), avec toutes mes paperasses d'historiographe, avec madame *du Châtelet* ; et avec tout cela je suis un des plus malheureux êtres pensans qui soient dans la ture. Je vous trouve heureux si vous vous por- bien : *Hoc est enim omnis homo.*

Est-il vrai que mon illustre confrère va incessament porter ses grâces chez les Suisses ? Je n'ai fait que l'entrevoir depuis qu'il est marié et ambassadeur. Ma détestable santé m'a empêché faire ma cour au père et au fils : on m'a empaqueté pour Commerci, et j'y suis agonisant comme à Paris. M'y voici avec le regret d'être éloigné de vous, sans avoir pu profiter de votre commerce délicieux, et des bontés que vous avez pour moi. Laissez-moi toujours, je vous en prie, l'espérance de passer les dernières années de ma vie dans votre société. Il faut finir ses jours comme on les a commencés. Il y a tantôt quarante-cinq ans que je me compte parmi vos attachés, il ne t pas se séparer pour rien.

Adieu, Monsieur ; je voudrais être au-dessus les maux comme vous êtes au-dessus des places ; is on peut être fort heureux sans tracasseries politiques, et on ne peut l'être sans estomac.

Comptez qu'il n'y a point de malade qui vous soit plus tendrement et plus respectueusement voué que *Voltaire.*

1748.

LETTRE CXLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Commerci, le 2 auguste.

PLUS de Cirey, mes chers anges. Madame du *Châtelet* joue le Double veuvage et l'opéra. On ne peut se soustraire un moment à ces import occupations. Nous avons représenté au roi Pologne, comme de raison, qu'il faut tout q pour M. et madame d'*Argental*. Il a b été obligé d'en convenir; mais il est jaloux, et il veut que vous préfériez Commerci à Cirey. Il m'ordonne de vous prier de sa part de venir *le voir*. Vous serez bien à votre aise; il vous fera bonne chère; c'est le seigneur de châte qui fait assurément le mieux les honneurs de ch lui. Vous verrez son pavillon avec des colonnes d . Vous aurez l'opéra ou la comédie le jour que vo drez. Je vois déjà votre philosophie effar ; mais, si vous avez quelque idée du roi de Polo elle doit s'apprivoiser. Cela serait charmant; c votre chemin le plus court; et, si vous vou m'avertir de votre arrivée, le roi vous en probablement un relais, et vous en donnera autre pour le retour. Votre voyage ne sera tardé d'un seul jour. Vous serez les maîtres du temps; vous arriverez à Paris le jour que v aurez résolu d'y arriver. Voyez ce que vous pou faire pour nous. Je vais écrire à M. le duc d'*Aumont* pour le remercier; mais je vous remercierai bien davantage si vous venez. A propos, on dit

quė la paix pourrait bien être publiée à la fin de ce mois; cela pourrait fournir quelques ſpectateurs de plus à Sémiramis. Je commence à avoir grand'peur. Je ne ſerai raſſuré que quand vous ſerez à Paris. Si elle était jouée ſans vous, mon malheur ſerait ſûr. Mes adorables anges, venez raiſonner de tout cela à Commerci. Bonſoir. Madame *du Châtelet* joint ſes prières aux miennes. Refuſerez-vous les rois et l'amitié ? 1748.

Mille tendres reſpects à vous deux.

LETTRE CXLII.

AU MEME.

A Lunéville, 15 auguſte.

SOUFFRIREZ-VOUS, mon ange gardien, qu'on habille notre ombre de noir, et qu'on lui donne un crêpe comme dans le Double veuvage? Mon idée à moi, c'eſt qu'elle ſoit toute blanche, portant cuiraſſe dorée, ſceptre à la main et couronne en tête. En fait d'ombre, il m'en faut croire; car j'ai l'honneur de l'être un peu, et je le ſuis plus que jamais. Je me flatte que madame d'*Argental* ne l'eſt pas, et qu'elle a rapporté des eaux cette ſanté brillante, ou du moins ce tour de ſanté que je lui ai connu. Nous voici actuellement à Lunéville; je pourrai bien venir vous faire ma cour à tous deux, et vous remercier ſi vous faites la fortune de Sémiramis.

Votre ſubſtitut, l'abbé de *Chauvelin*, me mande que le roi donne une décoration magnifique:

chargez-vous, s'il vous plaît, de la plus grande
1748. partie de la reconnaiſſance, car tout cela ſe fait pour vous; mais n'allons pas être ſifflés avec une dépenſe royale, et qu'on ne diſe pas:

Le faſte de votre dépenſe
N'a point ſu réparer l'extrême impertinence, etc.

Cette petite diſtinction va mettre contre moi tout le peuple d'auteurs, et, ſi je ſuis ſifflé, je n'oſerai jamais me préſenter devant M. et madame d'*Argental*, ni devant le roi. Il n'y a que votre préſence, à la première repréſentation, qui puiſſe me raſſurer. Vous ſavez que la fête eſt pour vous. Je n'y ſerai pas, mais vous y ſerez. Cela vaut bien mieux.

Adieu, adorables créatures.

LETTRE CXLIII.

AU MEME.

A Châlons, ce 12 ſeptembre.

Je ne peux vous écrire de ma main, mes divins anges; j'ai la fièvre bien ſerré à Châlons; je ne ſais plus quand je pourrai partir.

On s'eſt bien plus preſſé, ce me ſemble, de lire Catilina que de le faire, mais faudra-t-il que mon ami *Marmontel* pâtiſſe de mon impatience, et qu'on ne reprenne pas ſon pauvre *Denis* dont il a beſoin? Ce ſerait une extrême injuſtice, et mes anges ne le ſouffriront pas. *Prault* n'eſt-il pas venu la gueule enfarinée? n'a-t-il pas bien envie d'imprimer Sémiramis? mais ne faut il pas t

le

le bec de *Prault* dans l'eau, afin de prévenir les éditions fubreptices dont on me menace continuellement? 1748.

Joue-t on Sémiramis les mercredis et les famedis feulement, dans l'effroyable difette de monde où l'on eft à Paris? la laiffe-t-on aller jufqu'à Fontainebleau?

Au refte, vous parlez de Zadig comme fi j'y avais part; mais, pourquoi moi? pourquoi me nomme-t-on? Je ne veux avoir rien à démêler avec les romans.

J'ai bien l'air d'être ici malade quelques jours. Vous veillez fur moi, mes anges, de loin comme de près. Je vais mettre un *V* au bas de cette lettre; c'eft tout ce que je puis faire, car je n'en peux plus.

V.

LETTRE CXLIV.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, 4 octobre.

J'ai fenti, Madame mon ange, ce que c'eft que la jaloufie. J'ai trouvé un M. de *Verdun*, qui m'a dit du premier bond: J'ai reçu une lettre de madame d'*Argental*. C'eft donc un heureux homme que ce M. de *Verdun*? Eh bien, Madame, fi je n'ai pas eu le bonheur dont il fe vante, j'ai la confolation de vous écrire. Je vous foupçonne d'être à Paris. M. d'*Argental* eft, dit-il, à Guifcard; mais où eft Guifcard? Voici

1748. Madame, une lettre pour cet ange là, et je v
soumets tout ce que je lui écris. Je ne sç
plus où adresser ma lettre pour l'abbé de rnu
permettez que je la mette dans votre paqu
Je ne m'attendais pas à ce nouveau trait de
calomnie ; mais, qui plume a, guerre a. Le
loyer de nous autres, pauvres diables de victimes
publiques, c'est d'être honnis et persécutés. Je
pardonne à l'envie ; elle a raison de me croire
heureux ; elle fait l'amitié dont vous m'honorez.
Si je m'avise de donner jamais une pièce qui ait du
succès, je serai infailliblement lapidé. On s'at-
tend ici à une prompte publication de la paix.
Paris sera plus méchant et plus frivole que jamais.
Si deux ou trois personnes ne soutenaient le bon
goût, nous dégringolerions dans la barbarie. Son-
gez à votre santé, Madame ; je veux vous retrou-
ver avec un appétit désordonné. Je compte vous
faire ma cour à Noël. C'est bien tard ; mon cœur
me le dit. Je vous supplie de détruire, dans
l'esprit de M. l'abbé de *Bernis*, la ridicule calom-
nie que je trouve encore plus désagréable que
ridicule ; c'est l'homme du monde dont je crois
mériter le mieux l'amitié, et il s'en faut bien que
j'aye rien à me reprocher sur son compte. Per-
mettez-moi, en vous renouvelant mes plus ten-
dres respects, de les présenter à M. de *Pont-de-
Vesle* et à M. de *Choiseul*. Madame *du Châtelet*,
qui joue ou l'opéra, ou la comédie, ou la comè-
te, vous fait mille complimens.

LETTRE CXLV.

1748.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, 4 octobre.

MON cher et respectable ami, voici bien des points sur lesquels j'ai à vous remercier et à vous répondre.

A l'égard des comédiens, *Sarrazin* m'a parlé avec beaucoup plus que de l'indécence, quand je l'ai prié, au nom du public, de mettre dans son jeu plus d'ame et plus de dignité. Il y en a quatre ou cinq qui me refusent le salut, pour les avoir fait paraître en qualité d'assistans. *La Noue* a déclamé contre la pièce, beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé son rôle. En un mot, je n'ai essuyé d'eux que de l'ingratitude et de l'insolence. Permettez, je vous en prie, que je ne sacrifie rien de mes droits pour des gens qui ne m'en sauraient aucun gré, et qui en sont indignes de toutes façons. Je ne prétends pas hasarder d'offenser l'amour-propre de mademoiselle *Duménil*, de mademoiselle *Clairon* et de *Grandval*. Quelques galanteries, données à propos, ne les fâcheront pas. Le chevalier de *Moubi* et d'autres ne doivent pas être oubliés. Qui oblige un corps, n'oblige personne. On ne peut s'adresser qu'aux particuliers qui le méritent.

A l'égard de la pièce, je vous jure que je la travaillerai pour la reprise avec le peu de génie que je peux avoir, et avec beaucoup de soin. Il est triste qu'on la joue à Fontainebleau, parce que le

théâtre eſt impraticable ; mais ſi on la joue, j
1748. vous ſupplie d'engager M. le duc d'*Aumont* à n
pas faire mettre de luſtres ſur le théâtre : nou
avons ici l'expérience que le théâtre peut être très
bien éclairé avec des bougies en grand nombre,
et des reflets dans les couliſſes. Il ne s'agirait,
pour exécuter la nuit abſolument néceſſaire au
troiſième acte, que d'avoir quatre hommes char-
gés d'éteindre les bougies dans les couliſſes, tan-
dis qu'on abaiſſerait les lampions du devant du
théâtre.

J'en ai écrit à M. de *Cindré*, mais c'eſt de M.
le duc d'*Aumont* que j'attends toute ſorte de pro-
tection grande et petite, c'eſt à vous que je la
devrai, à vous à qui je dois tout, et dont l'amitié
eſt ſi active, ſi indulgente et ſi inaltér[illegible]

Je reviens à l'abominable calomnie [illegible]
on m'a voulu brouiller avec M. l'abbé de [illegible]
elle vient d'un homme (*) qui m'a fait
long-temps l'honneur d'être jaloux de [illegible], je
ne ſais pas pourquoi, et qui n'aime pas [illegible]
Bernis (je ſais bien pourquoi) parce qu'il [illegible]
plaire, et que l'abbé de *Bernis* plaît. Je [illegible]
me perſonne, je ne veux me plaindre [illegible]
ne ; je vis dans une cour charmante et tr[illegible]
où toute tracaſſerie eſt ignorée ; mais je [illegible]
nétré de douleur que M. l'abbé de *Be*[illegible]
capable d'avoir dit une parole indiſcret[illegible]
compte. Je lui écris ; mais ne ſa[illegible]
ſer ma lettre, je prends la liberté [illegible]
dans votre paquet que j'adreſſe à Pa[illegible]

(*) *Piron.*

l'*Argental*. Adieu, divin ami, mon cher ange gardien; je vous apporterai, à mon retour, de quoi vous amuser. 1748.

LETTRE CXLVI.

AU MEME, *à Paris*.

A Commerci, le 10 octobre

Oui, respectable et divin ami; oui, ame charmante, il faudrait que je partisse tout à l'heure, mais pour venir vous embrasser et vous remercier. Je suis ici assez malade, et très-nécessaire aux affaires de madame *du Châtelet*. Voici ce que j'ai fait sur votre lettre.

J'étais dans ma chambre, malingre, et j'ai fait dire au roi de Pologne que je le suppliais de permettre que j'eusse l'honneur de lui parler en particulier. Il est monté sur le champ chez moi. Il permet que j'écrive à la reine sa fille une lettre. Elle est faite, et il la trouve très-touchante. Il en écrit une très-forte, et il se charge de la mienne. Ce n'est pas tout, j'écris à madame de *Pompadour*, et je lui fais parler par M. de *Montmartel*. J'écris à madame d'*Aiguillon*, et j'offre une chandelle à M. de *Maurepas*. J'intéresse la piété de la duchesse de *Villars*, la bonté de madame de *Luynes*, la facilité bienfesante du président *Hénault* que je vous prie d'encourager. Je presse M. le duc de *Fleuri*; je représente fortement et sans me commettre, à M. le duc de *Gèvres*, des raisons sans réplique, et je ne crains pas qu'il montre ma lettre qu'il montrera; je me sers de toutes

les raifons, de tous les motifs, et je me:s
1748. ma confiance en vous. Je fuis bien sûr
échaufferez M. le duc d'*Aumont*; qu'il
frira pas que les fcandales, qu'il a répri
dant fix ans, fe renouvellent contre moi
foutiendra fon autorité dans une caufe
qu'il engagera M. le duc de *Fleuri* à ne
donner la fienne, et à ne pas fouffrir
ment des beaux arts et d'un officier du r
l'affront qu'on veut faire à un ouvrage h
bienfaits du roi même.

Mes anges, engagez M. l'abbé de *B*
pas abandonner fon confrère, à ne pas
opprobre qui avilit l'académie, à écrire
de fon côté à madame de *Pompadour*
que j'efpère de fon cœur et de fon efprit;
connaiffance fera auffi longue que ma vie.
je penfe que peut-être une des meilleur
fes que je puiffe employer, eft dans
corrections que je vous envoie pour S
J'en ai fait faire une copie générale po
moifelle *Duménil*, qu'elle donnera à *A*
une copie particulière pour chaque ac
vous êtes content, vous et votre aréopag
flatte que vous ajouterez à toutes vos bo
d'envoyer le paquet à mademoifelle *D*
Fontainebleau. J'attends votre arrêt.

A l'égard de l'hiftoire de ma vie do
menace en Hollande, je vais faire les d
néceffaires. Je ne laiffe pas d'avoir des an
du ftathouder; mais fi je ne réuffis pas, j

ces deux beaux volumes à côté de *Frétillon*, et
la canaille ne troublera pas mon bonheur. Des 1748.
amis tels que vous ſont une belle conſolation. Le bénéfice l'emporte ſur les charges. Mon cher ange, cultivons les lettres juſqu'au tombeau, méritons l'envie et mépriſons-là, en feſant pourtant ce qu'il faut pour la réprimer. Adieu, maiſon charmante où habitent la vertu, l'eſprit et la bonté du cœur. Adieu, vous tous qui ſoupez; moi, qui dîne, je ſuis bien indigne de vous. Ah, M. de *Pont-de-Vesle!* oubliez-vous mes moyeux ?

O anges! j'ajoute que je ne doute pas que M. le duc d'*Aumont* ne ſoit indigné qu'on vilipende un ouvrage que j'ai donné pour lui comme pour vous, que j'ai fait pour lui, pour le roi, et dans la ſécuritéd'être à l'abri de l'infame parodie. Il faut qu'il combatte comme un lion, et qu'il l'emporte. Repréſentez-lui tout cela avec cette éloquence perſuaſive que vous avez.

J'ai écrit à M. *Berrier*. Madame *du Châtelet* doit vous écrire; elle vous fait les plus tendres complimens. Comme notre cour eſt un peu voyageuſe, je vous prie d'adreſſer vos ordres *à la cour du roi de Pologne en Lorraine*. On ne laiſſera pas de la trouver.

P. S. Je ferais très-fâché de paſſer pour l'auteur de Zadig, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuſes, et qu'on oſe accuſer de contenir des dogmes téméraires contre notre ſainte religion. Voyez quelle apparence!

Mademoiſelle *Quinault*, *Quinault*-comique, ne ceſſe de dire que j'en ſuis l'auteur. Comme

1748. elle n'y voit rien de mal, elle le dit sans croire me nuire ; mais les coquins, qui veulent y voir du mal, en abusent. Ne pourriez-vous pas étendre vos ailes d'ange gardien jusque sur le bout de la langue de mademoiselle *Quinault*, et lui dire ou lui faire dire que ces bruits sont capables de me porter un très-grand préjudice ? Il faut que vous me défendiez à droite et à gauche. J'attends mille fois plus de vous et de vos amis que de tout ce que je pourrais faire à Fontainebleau. Ma présence, encore une fois, irriterait l'envie qui aimerait bien mieux me blesser de près que de loin. Le mieux qu'on puisse faire, quand les hommes sont déchaînés, c'est de se tenir à l'écart. Je vous verrai avant Noël, aimables soupeurs et preneurs de lait. Conservez-moi une amitié précieuse, qui console de tous les chagrins, et qui augmente tous les plaisirs.

LETTRE CXLVII.

AU MEME

Ce 11 octobre.

BELLES ames, ces représentations si justes, jointes à la chaleur de vos bons offices et aux mesures que je prends, me donnent lieu d'espérer qu'on parviendra à prévenir l'infamie avec laquelle on veut déshonorer la scène française, la seule digne en Europe d'être protégée. Continuez, mon cher et respectable ami, à défendre ce que vous avez fait réussir ; triomphez de la plus lâche cabale que l'on ait suscitée depuis

Phèdre. Vous ferez beaucoup plus que moi-même. 1748.
Ma présence animerait mes ennemis qui voudraient me rendre témoin de l'opprobre qu'ils ont machiné; et, si je ne réussissais pas à faire défendre leur malheureuse satire, je ne serais venu que pour réjouir leur malignité, et pour leur amener leur victime. Je me flatte toujours que M. l'abbé de *Bernis* ne vous refusera pas d'appuyer mes prières auprès de madame de *Pompadour*, et qu'il se déclarera avec force contre les misérables parodies, qu'il regarde comme la honte de notre nation.

Encore une fois, le soin que je prends de rendre Sémiramis moins indigne du public éclairé, est ma meilleure réponse, est ma meilleure manœuvre. Bien faire et être secondé par vous, voilà mon évangile. Adieu, mes chers anges, qui présidez à ma Babylone. L'envie a raison de vouloir me perdre, votre amitié me rend trop heureux.

Ce 12 octobre.

Je fais une réflexion. Si la fureur de la cabale, et le plaisir malin attaché à l'humiliation de son prochain, l'emportent sur tant de justes raisons; si on s'obstine à jouer l'infamie à la cour, M. le duc d'*Aumont*, qui assurément doit en être mortifié, ne peut-il pas différer la représentation de Sémiramis? Ne pouvez-vous pas même engager très-aisément mademoiselle *Duménil* à exiger de ses camarades un long délai fondé sur cent vers nouvellement corrigés, qu'il faut apprendre? La disposition nouvelle du théâtre de Fontainebleau,

n'eſt-elle pas encore un motif pour différer? Ne
1748. peut-on pas pouſſer ce délai juſqu'au dernier jour, et s'il le faut même, ne pas jouer la pièce? A on ne pourrait donner la parodie; et ce temps nous aurions ſervirait non-ſeulement à prendre de nouvelles meſures, mais encore à faire de nouveaux changemens pour l'hiver. Alors la pièce ſerait preſque nouvelle, et les *Slotz*, qui ſont prêts à réparer leur honneur en rajuſtant leurs décorations, donneraient un nouveau cours et un nouveau prix à notre guenille qui aurait un plein triomphe, tandis que peut-être Catilina....

Mandez-moi ſi vous jugez à propos que j'écrive à M. le duc d'*Aumont*, en conſéquence. Conduiſez ma tête et ma main comme mon cœur.

LETTRE CXLVIII

AU MEME

Octobre.

MADAME de *Pompadour* a plus fait que la reine. Elle me fait dire, mon cher et reſpectable ami, que l'infamie ne ſera certainement point jouée. Je me flatte qu'étant défendue à la cour, elle ne ſera pas permiſe à la ville, et que M. le duc d'*Aumont* inſiſtera ſur une ſuppreſſion de cinq ou ſix années, après laquelle il ſerait bien odieux de renouveller un ſcandale qu'on a eu tant de peine à déraciner. J'ai écrit deux fois à M. le duc d'*Aumont*; il s'agirait de mettre M. de *Maurepas* dans nos intérêts. Empêchons la parodie à Paris

comme à la cour. Il faut assurément ôter à la cabale ce misérable sujet d'un si honteux triomphe. 1748
Pour réponse à toutes ces tracasseries, je vous enverrai incessamment un nouveau cinquième acte (*); c'est là le point principal.

Quand mes anges parlent, l'auteur de Sémiramis doit se taire. Je reçois dans ce moment un très-beau mémoire de monsieur le coadjuteur contre les parodies, appuyé d'un mot de M. d'*Argental*. Je ne peux répondre à présent que par les plus tendres remerçimens. Je n'épargnerai point assurément mes peines pour mériter des bontés si continues, si vives et si encourageantes. J'avais encore, par la dernière poste, envoyé de la Malgrange quelques rogatons; mais tenons tout cela pour non avenu, et attendons qu'après avoir travaillé à tête reposée, je vienne travailler sous vos yeux à Paris, vers le milieu de décembre. Les travaux les plus difficiles deviennent des plaisirs quand on a pour critiques des amis si tendres et si éclairés.

Madame *du Châtelet* vous fait mille tendres complimens, et moi j'attends des moyeux. Cela est bien autrement intéressant que Sémiramis. Or, dites-moi, respectable ami, si vous êtes content de mon procédé avec M. l'abbé de *Bernis*; Daignez-vous faire usage des mémoires dont je vous ai assassiné? Pardonnez-moi mes vers, mes mémoires, mes fatigantes importunités; je travaille à mériter d'être toujours gardé par vous; je ne sais si j'en serai digne. Adieu, tous les chers anges gardiens.

(*) De Sémiramis.

1748.

LETTRE CXLIX.

A U M E M E.

A Lunéville, le 23 octobre.

Voici, mon cher et refpectable ami, un gros paquet de Babylone ; mais, à préfent, le point effentiel eft d'empêcher la parodie à la ville comme à la cour. J'ai lieu de penfer que M. de *Montmartel* m'ayant écrit de la part de madame de *Pompadour*, et m'ayant redit fes propres paroles : " Que le roi était bien éloigné de vouloir me faire „ la moindre peine, et que la parodie ne ferait „ certainement point jouée ; " j'ai lieu, dis-je, de me flatter que cette profcription d'un abus auffi pernicieux eft pour Paris comme pour Verfailles.

Je vais écrire dans cet efprit à M. *Berrier* ; et l'ordre du roi, à Fontainebleau, fera pour lui un nouveau motif de me marquer fa bienveillance, et une nouvelle facilité de fe faire entendre aux perfonnes qui pourraient favorifer encore la cabale qui s'eft élevée contre moi. Je fuis fâché que M. le duc d'*Aumont* foit le feul qui ne réponde point à mes lettres, mais je n'en compte pas moins fur fa fermeté et fur la chaleur de fes bons offices, animée par votre amitié. Je vous prie de m'inftruire fur tout ce qui fe paffe de cette affaire qui m'eft devenue très-effentielle.

La reine m'a fait écrire, par madame de *Luynes*, que les parodies étaient d'ufage, et qu'on avait travefti *Virgile*. Je réponds que ce n'eft pas un compatriote de *Virgile* qui a fait l'Enéide

travestie, que les Romains en étaient incapables ; que si on avait récité une Enéide burlesque à *Auguste* et à *Octavie*, *Virgile* en aurait été indigné ; que cette sottise était réservée à notre nation long-temps grossière et toujours frivole ; qu'on a trompé la reine quand on lui a dit que les parodies étaient encore d'usage ; qu'il y a cinq ans qu'elles sont défendues ; que le théâtre français entre dans l'éducation de tous les princes de l'Europe, et que *Gilles* et *Pierrot* ne sont pas faits pour former l'esprit des descendans de St *Louis*. 1748

Au reste, si j'ai écrit une capucinade, c'est à une capucine.

Voici, mon divin ange, une autre grâce que je vous demande, c'est de savoir au juste et au plus vîte de mademoiselle *Quinault* de quel remède elle s'est servie pour faire passer un énorme goître dont elle s'est défaite. Il y a ici une dame, beaucoup plus jolie qu'elle, qui a un cou extrêmement affligé de cette maladie, et vous rendriez un grand service à elle et à ses amans de nous envoyer la joyeuse recette de la demoiselle *Quinault*. Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés. Et mes moyeux ! Ah, M. de *Pont-de-Vesle*, mes moyeux !

Ce 24.

Le roi de Pologne, qui avait envoyé ma lettre à la reine, et qui en était très-content, a été fort piqué que nos adversaires aient prévalu auprès de la reine, et que ce ne soit pas elle à qui j'aye l'obligation de la suppression de l'infamie. Les mêmes gens qui avaient fait la calomnie sur Zadig, ont

continué fous main leurs bons offices, et le roi de
1748. Pologne en eft très-inftruit. Dites cela à l'abbé de *Bernis*, et qu'il écrive à Madame de *Pompadour* pour la fuppreffion de l'infamie, à la ville comme à la cour.

LETTRE CL.

A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, 25 octobre.

MON cher ami, votre lettre fans date me dit que vous m'aimez toujours, et cela ne m'apprend rien : j'ai toujours compté fur un cœur comme le vôtre. Elle m'apprend que meffeigneurs les princes de *Wirtemberg* m'honorent de leur fouvenir. Je vous prie de leur préfenter mes profonds refpects et mes tendres remercîmens, et de ne pas oublier M. de *Montaulieu*.

Il eft vrai que je n'écris guère au roi de Pruffe. J'attends que j'aye mis Sémiramis au point d'être moins indigne de lui être envoyée ; j'y ait fait plus de deux cents vers à Lunéville. Il y a quelques années que j'envoyai à fa Majefté l'efquiffe de cette pièce ; j'en fuis très-honteux et très-fâché. Ce n'eft pas un homme à qui on doive préfenter des chofes informes ; c'eft un juge qui me fait trembler. Perfonne fur la terre n'a plus d'efprit et plus de goût, et c'eft pour lui principalement que je travaille. Je ne croyais pas pouvoir paffer ma vie auprès d'un autre roi que lui, mais ma déplorable fanté a encore plus befoin des eaux de Plombières que de la cour de Lunéville.

Je compte aller à Paris au mois de décembre, et 1.7
vous y embrasser. Si vous n'étiez pas aussi paresseux qu'aimable, je vous prierais de me mander quelques nouvelles de notre pauvre littérature française. Je vous exhorterai toujours à faire usage de votre esprit pour établir votre fortune. Il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien la douceur de vos mœurs, votre goût et vos premières productions m'ont donné d'espérances sur vous. Je suis très-fâché de vous avoir été jusqu'ici bien inutile. VOLTAIRE.

Sans compliment et sans cérémonie.

LETTRE CLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 30 octobre.

Je reçois la lettre de mon cher ange, du 18. Vous me dites, mon cher et respectable ami, que la prétention de M. de *Maurepas* est insoutenable; mais savez-vous qu'en réponse à la lettre la plus respectueuse, la plus soumise et la plus tendre, il m'a mandé séchement et durement qu'on jouerait la parodie à Paris, et que tout ce qu'on pouvait faire pour moi, était *d'attendre la suite des premières représentations de ma pièce*. Or, cette suite des premières représentations pouvant être regardée comme finie, on peut conclure de la lettre de M. de *Maurepas* que les italiens sont actuellement en droit de me bafouer; et s'ils ne le font pas, c'est qu'il infectent encore Fontainebleau de

1748. leurs misérables farces faites pour la cour
la canaille.

M. le duc de *Gèvres* m'a mandé que les pr
gentilshommes de la chambre ne se mê
des pièces qu'on joue à Paris. En effet, la
sion de représenter tel ou tel ouvrage a t
été dévolue à la police ; et peut-être tout
peut faire un premier gentilhomme de la ch
c'est de faire servir son autorité à intimi
faquins qui joueraient une pièce malgré
à se faire obéir plutôt par menace que par

Cependant, ce que vous me mandez,
fiance extrême que j'ai en vous, me font sui
mes démarches. J'allais envoyer une lett
forte à madame de *Pompadour*, et même
cet au roi qui n'est pas assurément conten
sent de celui qui me persécute. Je suppri
cela, et je ne m'adresserai au maître que
je serai abandonné d'ailleurs ; mais j'ai be
savoir à quoi je dois m'en tenir, et jusqu
point s'étendent les bontés et l'autorité d
duc de *Fleuri* et M. le duc d'*Aumont*. J
demande en grâce d'écrire sur cela promp
à M. le duc d'*Aumont*, et de me donne
ponse la plus positive, sur laquelle je prend
mesures. Je serais très-aise de ne pas impo
le roi pour de pareilles sottises, et que la f
de M. d'*Aumont* m'épargnât cet embarras
s'il y a la moindre indécision du côté
miers gentilshommes de la chambre, vous
bien que je ne dois rien épargner, et que
dois pas en avoir le démenti.

V

Vous devez avoir reçu un gros paquet par M. de *la Reynière*. En voici un autre qui n'eſt pas de la même eſpèce. Je vous prie de donner au digne coadjuteur un panégyrique ; je devrais faire le ſien. 1748.

Il y en a un auſſi pour l'abbé de *Bernis*. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'aviez flatté de ſa part ; mais j'eſpère que, s'il eſt néceſſaire, vous l'encouragerez à écrire bien pathétiquement à madame de *Pompadour*, contre les parodies en général, et contre celle de Sémiramis en particulier. Madame de *Pompadour* eſt très-diſpoſée à me favoriſer, mais il ne faut rien négliger.

Madame *du Châtelet* promet plus qu'elle ne peut, en parlant d'un voyage prochain. Je le voudrais, mais je prévois qu'il faut attendre près d'un mois.

Je travaille ſous terre pour *Moubi* ; je vous prie de le lui dire. Grand merci des moyeux. Adieu, mes très-aimables anges.

LETTRE CLII.

AU MEME.

10 novembre.

MAIS mes anges ſont donc au diable ? Que deviendrai-je ? Je n'ai point de leurs nouvelles. Il eſt trois heures après minuit ; je reprends Sémiramis en ſous-œuvre ; je corrige par-tout, ſelon que le cœur m'en dit. *Spiritus flat ubi vult.*

J'ai été confondu d'une lettre par laquelle M. le

1748. duc de *Fleuri* me marque qu'il a donné ordre qu'on ne jouât la fottife italienne qu'après que Sémiramis aurait été jouée à Fontainebleau. C'eft encore pis que la lettre de M. de *Maurepas*. J'en rends compte à M. le duc d'*Aumont*, et je lui demande qu'au moins, fi on perfifte à renouveler contre moi le fcandale des parodies, on attende, pour jouer la farce des italiens, que les premières repréfentations des français foient épuifées; il me femble qu'on en ufait ainfi quand les parodies avaient lieu, et il n'y a rien de plus jufte. Les premières repréfentations de Sémiramis n'ont été interrompues que par le voyage de Fontainebleau, et ne doivent être cenfées finies qu'après la reprife. Je vous prie d'appuyer ma prière à M. le duc d'*Aumont*.

Je vous prie auffi d'écrire à mademoifelle *Duménil* qu'elle retire tous les rôles, afin que j'y corrige environ cent cinquante vers. Il faudra faire une nouvelle copie et de nouveaux rôles, et je me flatte qu'elle vous remettra les rôles et la pièce. Je vous promets bien que je ne la rendrai pas avant le retour de M. de *Richelieu*, et que je donnerai aux catiliniftes tout le temps d'être fifflés.

Crébillon s'eft conduit d'une manière indigne dans tout ceci, ou plutôt d'une manière très-digne de fa mauvaife pièce de Sémiramis, qui n'a pu même être honorée d'une parodie.

Au refte, mandez-moi, je vous en prie, fi vous croyez que ce foit à préfent le temps de préfenter un placet au roi.

L'établiſſement de madame *du Châtelet* à Lunéville ne lui permettra guère de partir avant le mois de décembre. J'attends de vos nouvelles pour me décider. Adieu, mes chers anges; vous êtes mes conſolateurs. 1748.

LETTRE CLIII.

A M. D'ARNAUD, *à Paris.*

Lunéville, 28 novembre.

COMMENT! vous ſavez à qui l'on a donné un paquet, et que c'eſt M. de *Montaulieu* qui l'a envoyé chez moi! et vous me le mandez exactement! Courage, mon cher ami, vous deviendrez un homme eſſentiel, un homme d'importance.

Voici quelque choſe de peu important que vous pouvez envoyer au roi de Pruſſe; il aime ces guenilles-là. C'eſt une lettre au duc de *Richelieu*, qu'un homme de vos amis lui a écrite, ſur la ſtatue qu'on lui élève à Gènes (*). Cela ne vaut pas le Cu de *Manon*, mais je ne ſuis plus dans l'âge des *Manon*. C'eſt votre affaire, mais je vous aſſure que je vous aime plus ſolidement que toutes les *Manon* de Paris.

Vous êtes mal inſtruit de l'hiſtoire des hiſtrions. *Crébillon* a retiré tous ſes rôles, les a corrigés, les a rendus, et *Grandval* attend encore ſon quatrième et cinquième acte. Il aurait dû retirer auſſi l'approbation qu'il a donnée à une plate parodie de Sémiramis que le roi a défendue à Fontainebleau. Je me flatte qu'en récompenſe

(*) Volumes d'Epitres, page 158.

1748. *Arlequin* donnera son approbation à Catilina. Le bon homme aurait dû se souvenir qu'on ne put pas seulement parodier sa Sémiramis. Je lui pardonne de ne pas aimer la mienne.

Adieu, mon cher ami; il y a dans ce monde très-peu de bons vers et de bonnes gens. Je vous embrasse et je vous aime parce que vous faites de bons vers, et que vous êtes un bon cœur.

LETTRE XLIV.

A M. MARMONTEL, *à Paris.*

A Lunéville, 15 décembre.

MON cher ami, voici ce qui m'est arrivé; vous verrez que je ne suis pas heureux. J'étais à la suite du roi de Pologne, dans une de ses maisons de campagne; un paquet, qui dit-on, contenait des livres, arrive à Lunéville; et comme il y avait ordre de renvoyer tous les gros paquets qui n'étaient pas contresignés, on renvoie le paquet à Paris. Je soupçonne que c'était Denis, et je sens tout ce que j'ai perdu. Heureusement nous avons ici ce Denis si bien écrit, si rempli de belles choses, et si approuvé de tous les gens de goût. Mon cher ami, j'ai été attendri jusqu'aux larmes de votre charmante épître. Elle me fait autant de plaisir que d'honneur; c'est un monument que vous érigez à l'amitié; c'est un exemple que vous donnez aux gens de lettres; c'est le modèle ou la condamnation de leur conduite; jamais le cœur n'a parlé avec plus d'éloquence; c'est le chef-d'œuvre de l'esprit et de la vertu. L'amitié d'un cœur comme le

vôtre confole de toutes les fureurs de l'envie, 1748.
et ajoute au bonheur de mes jours. Ce que vous dites fur notre refpectable ami *Vauvenargues*, doit bien faire fouhaiter d'être de vos amis. Tout ce que je défire, c'eft d'hériter des fentimens que vous aviez pour lui. Donnez-moi la part qu'il avait dans votre cœur, et voilà ma fortune faite. Je compte vous revoir inceffamment, vous embraffer, vous dire à quel point je fuis pénétré de l'honneur que vous m'avez fait, et vous jurer une amitié qui durera autant que ma vie. Je parie que je trouverai votre nouvelle tragédie achêvée. Je m'imagine que les plaifirs font chez vous les entr'actes un peu longs, et que vous quittez fouvent *Melpomène* pour quelque chofe de mieux; mais vous êtes comme les héros qui réuniffent les plaifirs et la gloire. Adieu, vous faites la mienne. Je vous embraffe mille fois. Madame *du Châtelet* eft charmée de vos talens, et vous fait fes complimens.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 decembre.

ENFIN, je ris aux anges en recevant leur lettre. Vos confeils font fuivis ou plutôt prévenus, et partout j'ai rendu raifon de l'inaction forcée d'*Affur*.

Il me femble que le point dont il s'agit, c'eft la clarté. On voit bien nettement qu'*Affur* eft entré

1748. dans ce maufolée (fait en labyrinthe, felon l'ufage des anciens), par une iffue fecrète; et l'autre ange, M. de *Pont-de-Vesle*, doit aimer cette idée-là. On voit par là pourquoi cet *Affur* n'eft pas parvenu plutôt à l'endroit du facrifice. *Ninias* dit qu'il vient d'entendre quelqu'un qui précipitait fes pas loin derrière lui dans ce tombeau. Autre degré de lumière; *Azéma* répond: C'eft peut-être *votre mère qui a été affez bardie pour envoyer à votre fecours dans cet afile inabordable et facré.* Ces mots préparent, ce me femble, la terreur, et fortifient le tragique de la cataftrophe, loin de le diminuer, puifqu'il fe trouve enfin que c'eft la reine elle-même qui eft venue au fecours de fon fils.

Affur eft donc tout naturellement amené du tombeau fur la fcène; et *Azéma*, fe jetant au-devant du coup qu'*Affur* veut porter à *Ninias*, augmente la force de l'action, en rend le jeu noble et naturel. Il eft abfolument néceffaire que cette action fe paffe fous les yeux et non en récit, et que *Ninias* commence à apprendre fon malheur de la bouche même d'*Affur*. Si vous êtes contens, Madame et Meffieurs, je le fuis auffi, et je me mets à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CLVI.

1748.

AU MEME.

31 décembre.

Je ne ſuis point étonné de la chute de Catilina : l'auteur n'avait pas conſulté mes anges. Ce n'eſt pas avec une cabale, c'eſt avec des amis éclairés et ſévères qu'on fait réuſſir un ouvrage.

Ce que vous me dites, mon cher et reſpectable ami, me perſuade que Catilina ne durera pas long-temps. La cabale veut bien crier, mais elle ne veut pas s'ennuyer, et il n'y a perſonne qui aille bâiller deux heures, pour avoir le plaiſir de me rabaiſſer. Sémiramis eſt entièrement à vos ordres; elle ne ſe remontrera que quand vous l'ordonnerez.

Je me conduis, je crois, un peu moins inſolemment que *Crébillon* : il méritait un peu ſa chute par tous les petits indignes procédés qu'il a eus avec moi, par la ſottiſe qu'il a faite de mettre ſon nom au bas des brochures de la canaille qui le louait à mes dépens, par l'approbation qu'il a donnée à la parodie, par la mauvaiſe grâce avec laquelle il voulait retrancher de mon ouvrage des vers que vous approuviez. On ne peut pas abuſer davantage de la miſérable place qu'il a de cenſeur de la police. Sa conduite eſt cent fois plus mauvaiſe que celle de ſa pièce; mais je ne dis cela qu'à vous, mes anges.

Je ſuis bien fâché de l'état languiſſant où eſt encore madame d'*Argental* : je compte lui écrire

1748. quand je vous écris. Le digne coadjuteur devr bien m'envoyer ses remarques sur Catilina. l plan écrit de sa main, avec cette éloquence q je lui connais, amuserait bien mada Châtelet dans sa solitude. Nous ne qu'après les Rois; nous aurons le t recevoir de vos nouvelles.

Bonsoir, mes chers anges; je soupire après moment de vous revoir.

M. de *Betz* ne marie-t-il pas incessamment seconde fille au fils du *Bon Dieu*? (*)

LETTRE CLVII.

A M. LE PRESIDENT HENAUL

Décembre.

Je vous avais déjà mandé, Monsieur, j'étais très-fâché qu'on se fût hâté d'envo malgré moi, des copies informes de cette pe pièce (**), qui d'ailleurs a, ce me semble, probation de tous les gens de goût et de b sens. Je suis encore plus fâché et moins su qu'il y ait des hommes assez méchamment b pour trouver à redire qu'on mette, pa agrémens de la vie, de bons soupers qu'on don à la bonne compagnie dont on est les délices le modèle. La seconde leçon vaut certain mieux; mais, à votre place, j'aurais

(*) M. de *Choiseul Bon Dieu*, nom de société qu'on donnait à la cour de Lorraine.

(**) Voyez les variantes de l'Epître au président *Hén* du 28 novembre 1748, volume d'Epîtres.

sub-

fubfifter la première pour punir les fots. Les caillettes et les imbecilles du bel air qu'il ne faut jamais écouter ni en fait d'ouvrages d'efprit, ni en autre chofe, cherchent à mordre fur tout. Ces honnêtes gens-là ont fait ce qu'ils ont pu pour que M. de *Richelieu* trouvât mauvais que je lui écriviffe comme *Voiture* écrivait au prince de *Condé*, mais il n'a pas été leur dupe; et, en vérité plus je vais en avant, plus je vois qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de méprifer les fots difcours qu'on ne peut jamais empêcher. Pour moi, je me confole de toutes les plates critiques par l'honneur de votre approbation, et de la haine des demi-beaux efprits, par l'honneur de votre amitié. Madame *du Châtelet* penfe comme moi. Elle vous fait mille complimens. Elle vient d'achever une préface de Newton, qui eft un chef-d'œuvre et qui fait honneur à fon fexe et à la France. Elle a réfifté avec courage aux impertinences des caillettes, et paffera, dans la poftérité, pour un génie refpectable. Si elle n'avait pas méprifé les mauvaifes plaifanteries, elle n'aurait pas fait des chofes admirables que les ricaneurs n'entendront pas.

1748.

LETTRE CLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à*

A Cirey, le 21 janvier.

1749. O anges ! j'aimerais mieux me jeter d tombeau que de faire tournoyer *Assur* à l'(que de faire donner de faux avis, que de r(une conspiration et de la manquer, que (venir *Assur* enchaîné, que de prévenir l: trophe et de la noyer dans un détail d(la plupart forcés, nullement intéressans, l'exposé serait le comble de l'ennui. Un v blable froid et glaçant ne vaut pas un maillard vif et terrible. J'ai fait humai tout ce que j'ai pu ; et quand on est arr bornes de son talent, il faut s'en tenir. public s'accoutumera bien vîte au colin-n du tombeau, quand il sera touché d(Voilà une très-petite partie de mes raiso remets le reste au bienheureux momen(serai dans votre ciel.

Je ne sais pas quelles sont les choses esse dont il faut que je parle à M. de *Richelieu* ; mande qu'il a proscrit pour jamais les paroc ne fais rien de plus essentiel que le bon g voudrais bien être arrivé avec la petite c Bar, mais il faut que madame *du Châtele* ses affaires avec son fermier, et que ses passent devant Sémiramis.

A l'égard des *Slotz*, il vaut mieux leur

le premier février que de leur envoyer des plans de décorations; et pour vous, mes anges, je voudrais déjà être à vos pieds. 1749.

Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens. Elle vient d'achever une préface de son Newton, qui est un chef-d'œuvre. Il n'y a personne à l'académie des sciences qui eût pu faire mieux. Cela fait honneur à son sexe et à la France. En vérité, je suis saisi d'admiration.

Valete, angeli.

LETTRE CLIX.

A M. DARGET.

A Cirey, ce 26 janvier.

M. d'*Arnaud* a dû vous mander ce qui est arrivé à votre paquet. J'espère que si Sa Majesté daigne m'honorer de quelques nouveaux ordres, on prendra de meilleures précautions pour me les faire tenir; au reste d'*Arnaud* est un garçon très-aimable, fort attaché au roi votre maître, et il n'y a nullement de sa faute dans le retardement qui m'a privé un mois entier de la lettre de sa Majesté et de la vôtre. Je crois que notre président retourne cet hiver dans votre charmante cour. Un homme qui a été au pôle peut bien aller à Berlin au mois de janvier. Les aigles voyagent dans toutes les saisons, mais un pauvre petit pinson qui ne bat plus que d'une aile, se niche dans un trou de muraille. Je suis si étonné d'être en vie que cela me paraît quelquefois fort plaisant. Il est vrai que j'ai eu la force d'aller à la cour

1749. du roi *Stanislas*, qui s'eſt établi mon premier médecin, et qui eſt voiſin des eaux de Plombières. Mais je ferais plutôt le voyage de *St Paul* au troiſième ciel que celui de Berlin pendant l'hiver. Tout le feu du génie du grand *Frédéric* ne me réchaufferait pas, et je ſerais mort en arrivant, auquel cas je ne profiterais point du tout des agrémens de ce voyage. Je dirai à bien plus juſte titre qu'*Horace :*

Quamque dabas ægro dabis ægrotare timenti
Mæcenas veniam.

et je dirai encore avec lui, *cum Zephyris et hirundine prima.* Encore *Horace* était gros et gras, et Rome était plus près de Tibur que Paris de Berlin. Il ne me reſte qu'à faire des vœux pour que ſa Majeſté daigne me conſerver en été les mêmes bontés qu'en hiver. Je vous aſſure, et vous le croirez aiſément, que ce voyage ferait le charme de ma vie. Je donnerais aſſurément la préférence à votre cour ſur les bains de Plombières. *Veſpaſien* guérit un aveugle en le touchant, c chacun ſait. Le grand *Frédéric*, qui vaut ai ment mieux que *Veſpaſien*, me g une oreille très-ſourde, en daignant r r, et remettrait un peu de feu dans n . vais en attendant paſſer l'hiver à du feu terreſtre. Je vous ſupplie, vouloir bien rendre compte à ſa Maj déſirs et de ma misère. J'ai vu le Dreſde. Les libraires allemands des fripons comme ceux de Hol

imprimént bien incorrectement; toutes ces éditions-là ne font bonnes qu'à jeter au feu. Il y a trop de livres; de quoi me fuis-je avifé d'en groffir le nombre? *Qui bene latuit, bene vixit.* Je voudrais *latere* à Berlin. Adieu, Monfieur; confervez-moi, je vous en fupplie, une amitié qui me confole des libraires. Je vous prie de vouloir bien préfenter mes hommages aux perfonnes de votre cour, qui daignent fe fouvenir de moi. Je compte toujours fur votre bienveillance, et j'ai l'honneur d'être bien véritablement, etc. 1749

LETTRE CLX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 18 mars.

Je vous envoie donc, Monfieur, la copie de la lettre d'un prince qui a autant d'efprit que vous, et dont je fouhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grâce de me la renvoyer et de n'en laiffer prendre aucune copie. Recommandez fur-tout le fecret à M. de *Valori* : il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois.

Permettez-moi feulement de me vanter des vôtres et de m'honorer toute ma vie de vos bontés.

Les perfonnes qui vous ont ôté le miniftère protégent Catilina; cela eft jufte.

Brûlez ma lettre, et daignez continuer à m'aimer.

1749.

LETTRE CLXI.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 23 aprile.

O ricevuto l'onore della sua lettera, del 17 n coi bellissimi versi che sono per me un nuov cumulo di favore, di gloria, ed un nuovo stimolo che m'instigherebbe a correre più allegramen nella strada della virtù, se la mia debole salut non ritardasse il mio corso, e non fosse per in fiacchire le mie piccole forze. Non posso creder che cotali versi siano tutti composti da un *giovane* suo parente, e mi viene un piccolo dubbio, che vostra eminenza gli abbia dato un poco di ajuto. Dirò seriosamente, e con riverenza ed ammira zione, ciò che dice *Didone* da cherzo, o piuttosto con un amaro rimprovero:

Egregiam verò laudem, et spolia ampla refertis,
Tuque, puerque tuus.

E dirò ancora al nipote:

Avunculus excitet Hector.

Spero di ricevere frà pochi giorni il piego ac cennato nella di lei amabile lettera. In tanto le dò avviso, che ò presa la libertà di mandargli piego per la via di Venezia, non sapendo allor che vostra eminenza fosse per andersene a R : questo piego contiene una piccola disserta ie intorno l'opinione volgare, che pretende t i nostro globo esser stato spesso rovesciato e fr e che asserisce le balene aver nuotato dui te secoli sulla cima dell' Alpi. Credo io che la terr

fia ftata fempre come fù creata (li 150 giorni del diluvio in fuori). 1749.

Gli efemplari che ò mandati a voftra eminenza le capiteranno in Roma, e le faranno, rimandati da Brefcia. O che commercio ! Mi cumula ella di perle, e d'oro, e gli mando in contracambio chioccherie ; ma fe i miei tributi fono leggieri, non è così frale il mio offequio, e la mia coftante ammirazione.

Sarò fempre coll' umiltà più rifpettofa, e colle più ardenti brame del mio cuore, etc.

LETTRE CLXII.

A M. MARMONTEL.

Vendredi au foir, mai.

Je fuis très-reconnaiffant de l'honneur que me veut faire M. Marmontel. Je ne crains que le nom qu'il veut mettre à la tête de fon ouvrage. On dit qu'il a eu le plus grand fuccès. Je vous en fais mon compliment à tous deux.

Ces paroles font tirées de l'épître de M. le maréchal de *Richelieu*, libérateur de Gènes, et grand trompeur de femmes, mais effentiel pour les hommes, écrite aujourd'hui de Marly à votre ami *Voltaire.* Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez chez moi et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de plaifirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le fecond jour de votre triomphe. Je fuis obligé d'accompagner madame *du Châtelet* toute la journée pour des affaires qui ne

souffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre
1749. ce soir, vous pourrez m'envoyer votre pouler pour M. de *Richelieu*, que je ferai partir sur le champ. *Te amo*, *tua tueor*, *te diligo*, *te plurimùm*, etc.

LETTRE CLXIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ce vendredi, mai.

Cela n'est pas vrai, Madame; vous ne pouvez pas être malade. On n'écrit point de si jolis billets quand on souffre. J'ai bien peur pourtant que cela ne soit trop vrai, et j'en suis au désespoir. Je viendrai ce soir, mort ou vif, savoir de vos nouvelles. Je travaille, mes chers et adorables anges, à mériter un peu tout ce que vous me dites de charmant.

Zaïre-Nanine-Gaussin sort de chez le moribond, qu'elle n'a point rappelé à la vie, toute jolie qu'elle est. Elle jouera Zaïre et puis Bevildera; point de Sémiramis. J'attendrai, et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière main, si jamais on peut mettre la dernière main à un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde.

J'ai fait cent vers à *Nanine*, mais je me meurs.

1749

LETTRE CXLIV.

A M. MARMONTEL.

Mercredi au soir, mai.

VOICI votre second triomphe, mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres par-devers vous à l'académie. Je vous avertis que je quitte ma place, si je n'ai pas, à la première occasion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je suis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos succès. La première chose que j'ai faite, a été de m'en informer, et la seconde, de vous dire que j'y suis aussi sensible que vous-même. Quelle joie pour notre cher *Vauvenargues* s'il vivait ! J'ai relu son livre à Versailles ; c'était bien là le germe d'un grand homme que les sots ne connaîtront pas. *Vale.*

LETTRE CLXV.

AU MEME.

16 juin.

IL n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, cucune brochure satirique ; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'Aristomène est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières, ne valent

rien ; le public avait fait les autres. S'il y a des
1749. défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé ; (et quel eſt celui de nos ouvrages qui ſoit ſans défauts ?) mais ce public, qui eſt toujours juſte, avait ſenti encore mieux les beautés dont votre pièce eſt pleine, et les reſſources de génie avec leſquelles vous avez vaincu la difficulté du ſujet. Il y a bien de l'injuſtice et de la mal-adreſſe à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique, entend mal ſon métier quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raiſons de ſon ſuccès. L'abbé *Desfontaines*, de très-odieuſe mémoire, fit dix feuilles d'obſervations ſur l'Inès de M. de *la Motte* ; mais dans aucune il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La ſatire eſt ſans yeux pour tout ce qui eſt bon. Qu'arrive-t-il ? Les ſatires paſſent, comme dit le grand *Racine*, et les bons écrits qu'elle attaque, demeurent ; mais il demeure auſſi quelque choſe de ces ſatires, c'eſt la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent ſur leurs perſonnes. Quel indigne métier, mon cher ami ! Il me ſemble que ce ſont des malheureux condamnés aux mines, qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, ſans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui conſacre ſes talens et de très-grands talens au public, et qui n'attend ſa fortune que d'un travail très-pénible et ſouvent très-mal récompenſé ? C'eſt vouloir lui ôter ſes reſſources, c'eſt vouloir le

perdre ; c'eſt un procédé lâche et méchant que les magiſtrats devraient réprimer. Conſolez - vous 174 avec les honnêtes gens qui vous eſtiment ; mépriſons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier, qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'inſuffiſance, qui louent à tort à travers quiconque paſſe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui paſſent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un ſpectacle déshonorant pour l'humanité ; mais il eſt un ſpectacle plus noble encore que le leur n'eſt aviliſſant ; c'eſt celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'eſtiment réciproquement, qui ſont rivaux et qui vivent en frères, c'eſt ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'eſt un exemple que j'eſpère donner long - temps avec vous.

Votre véritable ami, etc.

LETTRE CLXVI.

A M. DIDEROT.

Juin.

Je vous remercie, Monſieur, du livre ingénieux et profond que vous avec eu la bonté de m'envoyer ; je vous en préſente un qui n'eſt ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aveugle - né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je ſuis entièrement de

1749. votre avis fur ce que vous dites des jugemen formeraient, en pareil cas, des hommes or res qui n'auraient que du bon fens, et sophes. Je fuis fâché que, dans les exempl vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-ne en recevant le don de la vue, voyait les ho comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaifir votre liv dit beaucoup, et qui fait entendre davantag y a long-temps que je vous eftime autant méprife les barbares ftupides qui condam qu'ils n'entendent point, et les méch joignent aux imbécilles pour profcrire ce q éclaire.

Mais je vous avoue que je ne fuis point du de l'avis de *Sanderfon*, qui nie un Dieu, qu'il eft né aveugle. Je me trompe peut-être, j'aurais, à fa place, reconnu un être très ligent, qui m'aurait donné tant de fuppl de la vue; et en apercevant, par la penfée rapports infinis dans toutes les chofes, foupçonné un ouvrier infiniment habile. fort impertinent de prétendre deviner ce eft, et pourquoi il a fait tout ce qui exifte; il me paraît bien hardi de nier qu'il eft. Je re paffionnément de m'entretenir avec v foit que vous penfiez être un de fes ouvr foit que vous penfiez être une portion né rement organifée d'une matière éter néceffaire. Quelque chofe que vo vous êtes une partie bien eftimable

tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, Monsieur, que vous me fissiez l'honneur de faire un repas philosophique chez moi avec quelques sages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, j'ai une grande passion pour ceux qui le sont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, Monsieur, que je sens tout votre mérite, et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je désire de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être, etc. 1749

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Cirey, 28 juin.

Vous saurez, cher et respectable ami, que nous sommes à Cirey, et qu'il est fort triste de quitter les appartemens délicieux, ses livres, sa liberté, pour aller jouer à la comète. Si je pouvais rester trois mois où je suis, vous auriez de moi, au bout de ce temps-là, d'étranges nouvelles.

Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés celle de me renvoyer une certaine Nanine, quand on ne la jouera plus. Le sieur *Minet*, homme fort dangereux en fait de manuscrits, et à qui je ne donnerais jamais ni pièces de vin ni pièces de théâtre à garder, doit remettre cette pauvre Nanine entre les mains de mademoiselle *Gaussin*, après la représentation; et mademoiselle *Gaussin* doit la serrer et vous la rendre après son

enterrement. Cela fait, je vous supplie d
1749. l'envoyer à la cour de Lorraine, sous l'enve
de M. *Alliot*, conseiller aulique de sa Majest

Comment va la santé de madame d'*Arge*
Je crois qu'il fait assez chaud pour qu'elle
Auteuil. M. de *Choiseul* digère-t-il ? M. de
de-Vesle est-il toujours gras à lard ? M. l'ab
Chauvelin prend-il son lait tous les soirs
vous ? J'aimerais mieux y être avec eux q
cour des rois où je vais aller avec mada
Châtelet. J'ai tant fait parler ces messieurs
ma vie ! Tout ce que je leur fais dire et t
qu'ils disent, ne vaut pas assurément le c
de votre société.

Adieu, mes chers anges ; le parfait bo
serait d'être à la fois à Cirey et à Paris.

LETTRE CLXVIII

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTA

A Lunéville, 21 juillet.

MAIS, ô anges, quel excès d'indifféren
n'entends point parler de vous, je ne rev
ma Nanine. En vérité, Madame, je suis co
d'étonnement, et navré de douleur. Il y a
que j'ai écrit à M. d'*Argental*, et point de re
Passe encore de ne me pas envoyer ma
mais de ne me pas dire comment vous vous p
cela est trop cruel. Vous ne sauriez croir
quelles inquiétudes son silence me jette.

Madame *du Châtelet*, qui vous fait fes compli-
mens, compte accoucher ici d'un garçon, et moi 174
d'une tragédie; mais je crois que fon enfant fe portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier Sémiramis. Je vais écrire aux *Slotz*, et leur recommander un beau maufolée. *Adam* en fait ici un pour la reine de Pologne, qui eft digne de *Girardon*. Pourquoi faut-il que *Ninus* foit enterré comme un gredin? Il faudra que le *Curi* faffe de fon mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique fénat de Catilina.

Ecrivez-moi donc, pareffeux anges.

LETTRE CLXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 24 juillet.

ENFIN je refpire; j'ai des nouvelles de mes anges; je tremblais pour la fanté de madame d'*Argental*; je tremblais fur tout. Figurez-vous ce que c'eft que d'être un mois entier fans recevoir un feul mot de ceux qui font notre confolation et nos guides fur la terre! La lettre adreffée à Cirey ne m'eft jamais parvenue. La fanté de madame d'*Argental* était languiffante, et je craignais auffi que M. d'*Argental* ne fût malade; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue fur Nanine, pour quelques mauvais vers d'Adélaïde. Je fefais mon examen de confcience; j'étais au défefpoir. J'avais écrit à mademoifelle *Gauffin*, j'avais écrit à ma nièce; je les avais priées d'envoyer chez vous.

1749. Mon ange, ne me laiſſez jamais dans ces tourmens-là, tant que la ſanté de madame d'*Argental* ne ſera pas raffermie.

Je reçois donc Nanine, et je la mets dans le fond d'une armoire pour y travailler à loiſir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes? Le ſujet le comporte. *La Chauſſée* avait bien fait cinq actes de ſa Paméla, dans laquelle il n'y avait pas une ſcène. Je n'interromprai point notre tragédie (*). Ce n'eſt pas une pièce tout-à-fait nouvelle ; ce n'eſt pas non plus Adélaïde ; c'eſt quelque choſe qui tient des deux ; c'eſt une maiſon rebâtie ſur d'anciens fondemens. Vous aurez, dans un mois, cette eſquiſſe, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loiſir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuſe ſecouſſe à mes entrailles paternelles, en me feſant entrevoir qu'on pourrait jouer Mahomet? Je ſerais bien content, ſur-tout ſi *Roſeli* jouait *Séide*.

Pourquoi permet-on que ce coquin de *Fréron* ſuccède à ce maraud de *Desfontaines*? Pourquoi ſouffrir *Rafiat* après *Cartouche*? Eſt-ce que bicêtre eſt plein ?

Adieu, divins anges ; mes tendres reſpects à tout ce qui vous entoure. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Je ſouhaite ſa ſanté et ſon ventre à madame d'*Argental*. Je ſuis inconſolable que vous ne laiſſiez pas de votre race ; mais que madame d'*Argental* ſe porte bien : il vaut mieux avoir de la ſanté que des enfans.

LETTRE

(*) Le duc de Foix.

1749.

LETTRE CLXX.

AU MEME.

A Lunéville, 29 juillet.

ANGES, voici le cas de déployer vos ailes. M. de *la Reynière* doit vous envoyer une tragédie : ce n'eſt pas lui pourtant qui en eſt l'auteur, c'eſt moi. Cela pourra amuſer madame d'*Argental* dans ſon ſuperbe palais d'Auteuil. Je vous vois déjà aſſemblés, Meſſieurs, et me jugeant en petit comité.

Mais Nanine, mais Sémiramis, que deviendront-elles ? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illuſtre poëte *Roi*, outré, comme de raiſon, de ce qu'à la comédie on avait préféré cette Nanine à une excellente pièce de ſa façon, m'avait honoré de la lettre du monde la plus polie et la plus affectueuſe. Il ne ferait pas mal, pour mortifier ce ſcorpion qu'on ne peut écraſer, de reprendre Nanine avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la faudra jouer à la cour, et qu'il y aura des perſonnes qui, dans le fond du cœur, n'en feront pas mécontentes. Mais Sémiramis ! Sémiramis ! c'eſt-là l'objet de mon ambition. *Ninus* ſera-t-il toujours ſi meſquinement enterré ? J'écris à M. de *Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre ; j'envoie à M. de *Curi*, intendant des menus tombeaux, un petit mémoire, pour avoir une grande diable de porte qui ſe briſe avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui faſſe ſortir l'ombre du fond des abymes. Notre ami

——— *le Grand* avait trop l'air du portier du mausolée.
1749. Ce coquin-là sera-t-il toujours gras comme un moine ?

On ne m'a pas dit que les amazones aient fait une grande fortune. J'en suis fâché pour madame *du Bocage*, qui prenait la chose fort à cœur ; et j'en suis fâché pour ma nièce, qui veut vîte réparer l'honneur du sexe ; mais si elle se presse, cet honneur-là restera comme il est : elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que son oncle.

Bonsoir, mes divins anges. Quel barbare persécute donc ce pauvre *Diderot ?* Je hais bien un pays où les cagots font coffrer un philosophe.

P. S. Je vous avais parlé de mettre Nanine en cinq actes ; mais ce projet me paraît souffrir bien des difficultés, et il ferait tort à d'autres idées que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puisse l'exécuter, je vous supplie de faire donner, après les chaleurs, cinq ou six représentations de Nanine, quand ce ne ferait que pour faire faire la grimace à *Roi*, et enlaidir encore le vilain.

LETTRE CLXXI.

1745

AU MEME.

A Lunéville, le 12 d'auguste.

O ANGES!

J'OSERAI écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prusse est un peu plus sévère que celui de nos partisans, mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand homme.

Ah, vraiment il est bien question de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie dans le goût ordinaire! Je n'y veux pas assurément songer. Lisez, lisez seulement ce que je vous envoie; vous allez être étonnés, et je le suis moi-même. Le 3 du présent mois, ne vous en déplaise, le diable s'empara de moi et me dit: Venge *Cicéron* et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouse de *Catilina*, etc. Ce diable est un bon diable, mes anges; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai pensé mourir; mais qu'importe? En huit jours, oui, en huit jours et non en neuf, Catilina a été fait, et tel à peu-près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné, et moi tout épuisé. Je vous l'enverrai; comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main.

Vous n'y verrez point de *Tullie* amoureuse, point de *Cicéron* proxenète, (*) mais vous y

(*) (Le Manuscrit portait: Cicéron M***.)

1749. verrez un tableau terrible de Rome, et j'en fr encore. *Fulvie* vous déchirera le cœur, v adorerez *Cicéron*. Que vous aimerez *César* ! que vous direz : voilà *Caton* ! et *Lucullus*, *Crassus*, qu'en dirons-nous ?

O mes chers anges ! Mérope est à peine t gédis en comparaison, mais mettons au ns huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre ; il s'agit qu'elle soit aussi bonne que le sujet est b

J'ai fait à peu-près ce que vous avez voulu p Nanine ; c'est l'affaire de deux minutes.

Adieu, adieu ; ma tendresse pour vous est l'affaire de ma vie. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Portez-vous comme elle, et perdez moins à la comète qu'elle et moi.

P. S. Je suis peu de votre avis, Messieurs, sur bien des points qui concernent Adélaïde ; mais c'est pour une autre fois. Réservons-la comme un pâté froid ; on le mangera quand on aura faim.

LETTRE CLXXII.

AU MEME, *à Paris*.

A Lunéville, le 16 d'auguste.

CET ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaison des deux premiers actes des Catilina. Mais pourquoi intituler l'ouvrage Catilina ? C'est *Cicéron* qui est le héros ; c'est lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inspiré, que

j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième
acte. Je vous en prie, intitulons la pièce : Cicé- 174
ron et Catilina.

Voilà une plaisante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais avoir tous ceux qui aiment les grands hommes; *Cicéron* l'était.

Je vous demande en grâce de lire le premier acte au président *Hénault*. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a long-temps que je vous traite de conjurés : mettez-vous tous de la conspiration. Cette aventure est plus guerre civile que Sémiramis. Courage, coadjuteur! Aux armes, M. de *Choiseul*! Animez-vous, M. de *Pont-de-Vesle*! Soyez tous de vrais Romains; battez les barbares.

LETTRE CLXXIII.

A MADAME DU BOCAGE, *à Paris.*

A Lunéville, ce 21 auguste.

Madame *du Châtelet*, Madame, a reçu votre présent. Vous êtes deux amazones qui, dans des genres différens, êtes au-dessus des hommes. *Orithie* fait mille remercîmens à *Antiope*. Pour moi qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme, je suis fier de vos bontés, comme si j'étais un *Thésée*. Vous devez être excédée d'éloges, Madame; et les miens sont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocréne au Thermodon.

1749. Vous vous êtes couronnée de roſes, de myrtes, de lauriers, vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'eſprit et des talens. Les femmes n'oſent pas être jalouſes de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là ſoir et matin; et ſi vous n'en êtes pas excédée, ſi vous voulez que ma voix ſe mette de concert, vous eſſuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuſe où je mettrai à vos pieds les *Sapho*, les *Milton* et les Amours. C'eſt une terrible affaire qu'une ode, mais on m'avouera que le ſujet eſt beau, et que ce ſera bien ma faute ſi elle ne vaut rien. Je ſuis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me ſuis aviſé, Madame, de faire une tragédie de Catilina, et même de l'avoir faite prodigieuſement vite; ce qui m'obligera à la corriger long-temps. Ce n'eſt pas que j'aye voulu rien diſputer à mon confrère et à mon maître, M. de *Crébillon*; mais ſa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'hiſtoriographe. J'ai voulu peindre *Cicéron* tel qu'il était en effet. Figurez-vous le François II de M. le préſident *Hénault*; voilà à peu-près mon Catilina. J'ai ſuivi l'hiſtoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs.

Je laiſſe à mon confrère les idées au les jaloufies de l'amour, l'heureuſe inv ae rendre la fi e de *Cicéron* amoureuſe d C a, enfin tout ce qui eſt en poſſeſſion d'or r tre ſcène; ainſi, nous ne nous rencontrons rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu

cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler français en vers, 1745
difficulté que vous avez si bien surmontée, je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en consacrerai les fredons; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très-sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes complimens à M. *du Bocage*. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec une reconnaissance respectueuse, etc.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 21 d'auguste.

Je reçus hier la consolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reste de mon grimoire.

Je commence par vous supplier de le lire dans le même esprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme, mes anges, et jetez jusqu'à la dernière goutte de l'eau rose qu'on a mise jusqu'à présent dans la tragédie française. C'est Rome ici qui est le principal personnage; c'est elle qui est l'amoureuse, c'est pour elle que je veux qu'on s'intéresse, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que son danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuses de *Catilina*, la véhémence, la vertu agissante de *Cicéron*, la jalousie du sénat, le développement du caractère de *César*. Point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement séduite par *Catilina*,

1749. qu'on dit, dans l'hiftoire et dans la pièce, que ce monftre était aimable.

Je ne fais pas fi vous frémirez au quatrième acte, mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle; ne lui en cherchez pas: *In nova fert animus.* Je fais que c'eft un préjugé dangereux que la précipitation de mon travail. Il eft vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait fix mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées fe préfentaient en foule pour fortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le baffin s'eft rempli tout d'un coup.

Ah, que madame d'*Argental* a dit un beau mot! qu'il faut ne fonger qu'à bien faire, et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains, ce font les acteurs; et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire eftropier; mais avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir romains. *Sarrazin* romain! quel conte! Et *Céfar*, où eft-il? Du fecret: vraiment oui; c'eft bien cela fur quoi il faut compter! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, de vers pleins de grandeur d'ame d'un bout à l'autre, et point de fecret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire à madame de *Pompadour;* car il ne faut pas braver les Grâces, et c'eft un point indifpenfable. Que de gens d'ailleurs qui aiment *Cicéron*, et qui feront de mon parti. Ah! fi *Sarrazin* jouait ce rôle, comme *Cicéron* déclamait fes Catilinaires, je vous répondrais bien d'une efpèce de plaifir que nos Français mufqués ne connaiffent pas, et que l'*amoureux* et l'*amou-*

reufe

reuse ne donnent point. Il eſt temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je pétille d'indignation, quand je vois une partie carrée dans Electre. 1749

Que diable eſt donc devenue la lettre du coadjuteur? S'il l'a adreſſée à Cirey tout eſt perdu. Coadjuteur, voyez ſi j'ai peint les chambres aſſemblées.

Bonſoir, vous tous que j'aime, que je reſpecte, à qui je veux plaire. Bonſoir, mon public. Madame *du Châtelet* plus groſſe que jamais.

LETTRE CLXXV.

AU MEME, *à Paris.*

A Lunéville, 23 d'auguſte.

JE reçois; ô anges; votre foudroyante lettre du 17; ne contriſtez pas votre créature, et ne me demandez pas un ſecret qui m'aurait fait une affaire très-ſérieuſe avec une perſonne très-aimable et très-puiſſante. Il était impoſſible de faire ſecrétement Catilina dans cette cour-ci, et il eût été fort mal à moi de n'en pas inſtruire madame de *Pompadour.* C'eſt un devoir indiſpenſable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui eſt ici.

Je ſais bien tout ce que j'aurai à eſſuyer; je ſais bien que je fais la guerre, et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me propoſer des embuſcades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, et faites-moi des troupes; enrôlez-moi des ſoldats, créez des officiers. Le préſident *Hénault* eſt l'homme de France qui m'eſt le plus néceſſaire. Je vous prie

très-inſtamment de le mettre dans mon parti. Il
1749. eſt aſſurément bien diſpoſé; il eſt indigné de la monſtrueuſe farce dans laquelle *Cicéron* a été repréſenté comme le plus imbécille des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte; dégagez ma parole, mon reſpectable ami.

Comptez que la ſcène de *Céſar* et de *Catilina* fera plaiſir à tout le monde, et ſur-tout au préſident *Hénault*. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'hiſtoire romaine ne ſeront pas fâchés d'en voir un tableau fidelle. J'avais oublié de vous dire que le ſujet de cette tragédie eſt encore moins Catilina q Rome ſauvée. C'eſt-là, je crois, ſon vrai no ſi on n'aime mieux l'appeler Cicéron et Cati

Ces miſérables comédiens allaient j quillement l'Amant précepteur (*), où il y a cinquante vers contre moi que ce b *Cr* avait autoriſés gracieuſement du de la police. Ma nièce les a fait retranch obligation que j'ai aux attentions ſelle *Gauſſin*, malgré ſes infames c ne ſongeaient qu'à gagner de l'ar boue qu'on me jette.

Me voilà comme *Cicéron*, canaille; j'eſpère ne point trou *Antoine*, mais j'ai trouvé en vous

Madame *du Châtelet* joue la travaille à Newton ſur le point d'acc

Pas un mot de lettre de monſieur le co

(*) Ou le Faux ſavant, et enſuite l'A par *du Vaure*.

LETTRE CLXXVI.

1749.

AU MEME.

A Lunéville, 28 d'augufte.

J'ATTENDS la décifion de mes oracles ; mais je les fupplie de fe rendre à mes juftes raifons. Je viens de recevoir une lettre de madame de *Pompadour*, pleine de bonté ; mais, dans ces bontés mêmes qui m'infpirent la reconnaiffance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laiffer aucune trace dans fon efprit des fauffes idées que des perfonnes, qui ne cherchent qu'à me nuire, ont pu lui donner.

Soyez très-convaincu, mon cher et refpectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable, fi je ne m'étais pas hâté d'informer madame de *Pompadour* de mon travail, et d'intéreffer la juftice et la candeur de fon ame à tenir la balance égale, et à ne pas fouffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies, fe ventât d'avoir à fa tête les grâces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie.

M'étant ainfi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance néceffaire, à l'équité et à la protection de madame de *Pompadour*, vous fentez bien que je n'ai pu me difpenfer d'inftruire madame la ducheffe *du Maine* que j'ai fait ce Catilina qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée long-temps

rejetée, et je lui dois au moins l'homm
1749. la confidence. J'aurai befoin de fa prot
elle n'eft pas à négliger. Madame la ducl
Maine, tant qu'elle vivra, difpofera de l
voix, et fera retentir la fienne.

Je vous recommande plus que jamais
dent *Hénault*. J'ai lieu de compter fur foi
et fur fes bons offices. Des amis qui ont q
poids, et qu'on met dans le fecret, fon
de bien qu'une lecture publique chez une
fait de mal. Je ne fais pas fi je me tromp
je trouve Rome fauvée fort au-deffus d
ramis. Tout le monde, fans exception,
de cet avis. J'attends le vôtre pour fa
que j'en dois penfer.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de
poëme des Saifons de M. de *Saint-Lam*
fait des vers auffi difficilement que *Def*
il les fait auffi bien, et à mon gré beauco
agréables. J'ai là un terrible élève. J'efp
la poftérité m'en remerciera; car, po
fiècle, je n'en attends que des veffies de
par le nez. *Saint Lambert*, par parenth
met pas de comparaifon entre Rome fa
Sémiramis. Savez-vous que c'eft un hon
trouve Electre déteftable? Il penfe
Boileau, s'il écrit comme lui. *Electre* amo
et une *Iphianaffe*, et un plat tyran, et une
neftre qui n'eft bonne qu'à tuer! et des ve
et des vers d'églogue après de l'emphafe! e
tout mérite, un *Palamède*, homme incon
la fable, et guère plus connu dans la pièc

foi, *Saint-Lambert* a raiſon : cela ne vaut rien du tout. Si je peux réuſſir à venger *Cicéron*, mordieu, je vengerai *Sophocle*. 1749

Madame *du Châtelet* n'accouche encore que de problèmes.

Bonſoir, bonſoir, anges charmans. Comment ſe porte madame d'*Argental*? Ma nièce doit vous prier de lui faire lire Catilina ; ma nièce eſt du métier ; elle mérite vos bontés.

LETTRE CLXXVII.

A U M E M E.

A Lunéville, 1 ſeptembre.

Il y a bien long-temps qu'on me fait attendre le décret céleſte ; je ne ſais encore ce que je dois penſer de Rome ſauvée. J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Madame *du Châtelet* n'eſt point encore accouchée, mais *Fulvie* l'eſt. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la préſenter avec un gros ventre qui ne ferait qu'un ſujet de plaiſanterie pour nos petits-maîtres.

En attendant, je vous envoie Nanine, telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je ſuis à l'ébauche du cinquième acte d'Electre, et d'Electre ſans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de Mérope ; mais j'eſpère qu'elle ſera d'un tragique ſupérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de *Curi* m'a écrit qu'on avait ordoı
1749. beau tombeau pour très-haut et très-ţ
prince *Ninus*, roi d'Affyrie. Détachez, j
en prie, M. de *Bacbaumont* aux fieurs
Slotz fignifie pareffeux en anglais.

Il y a quelques vers bifcornus dans le co
cement du Catilina; mais croyez qu'ils fo
corrigés, et j'ofe dire embellis. Si j'av
copiftes, vous auriez déjà la fuite. Je v
répète, mes chers et refpectables amis, C
eft ce que j'ai fait de moins indigne de voı
J'ai Sémiramis à cœur. Quand jouera
cette Sémiramis? quand viendra Catilina'
ordonnerez de fa deftinée. Je dois écrire à
de *Pompadour*. Il faut en être protégé,
moins fouffert. Je lui rappellerai l'exı
Madame, qui fit travailler *Racine* et *Co*
à Bérénice.

Votre maudite grand'chambre vient de n
perdre un procès de trente mille livres, ma
loi précife; et cela, parce que le rappor
ne fais quel eft ce bon homme) s'eft iı
que mon acquifition n'était pas férieufe,
je n'étais pas affez riche pour avoir
marché de trente mille livres.

Je ne fuis pas en train de dire du bien des.
Adieu, confolation de ma vie.

LETTRE CLXXVIII. 174

AU MEME.

A Lunéville, 4 ſeptembre.

GRACES vous ſoient rendues ; mais je ſuis bien plus inquiet de la ſanté de madame d'*Argental* que du ſort de Rome. Je vous prie, mon cher et reſpectable ami, de me mander de ſes nouvelles, car je ne travaillerai ni à Catilina, ni à Electre, que je n'aye l'eſprit en repos.

Madame *du Châtelet*, cette nuit, en griffonnant ſon Newton, s'eſt ſenti un petit beſoin ; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre ſon tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a porté dans ſon berceau. La mère a arrangé ſes papiers, s'eſt remiſe au lit ; et tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon Catilina. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'*Argental* ſe porte bien, j'emploierai ce long eſpace de temps à achever l'eſquiſſe d'Electre, avant d'achever de ſauver Rome. Je vous demande en grâce de faire au préſident *Hénault* la galanterie de lui montrer le premier acte. Qu'importe que l'épée de *Catilina* ſoit mal placée ſur une table ? Otez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre uſage ? L'objet de ce premier acte eſt de donner une grande idée de *Cicéron*, et de peindre

—— *César.* Voilà, entre nous, ce dont je me pi
749. Je suis sûr que le président *Hénault* est Ter.
très-content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la désire, et je la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen M. de *la Reynière*, l'ouvrage du docteur *Smith.* C'est un excellent homme que ce *Smith.* N n'avons en France rien à mettre à côté, et j suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, et que la ville a l'opéra? Est-il bien vrai que la façade de *Perrault*, tant berné par *Boileau*, sera découverte; qu'on fait une belle place devers la comédie? Dites-moi, je vous en prie, quel est l'architecte?

On dit aussi qu'on doit loger le roi à Versailles, et lui ôter cet œil de bœuf. Comment le fastueux *Louis XIV* avait-il pu se loger si mal? Voilà bien des choses à la fois. On n'en saurait trop faire: la vie est courte. Si on employait bien son temps, on en ferait cent fois davantage.

Chers conjurés, mille tendres respects.

LETTRE CLXXIX.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Lunéville, 4 septembre.

Mon cher abbé *Greluchon* saura que madame *du Châtelet* étant, cette nuit, à son secrétaire,

felon fa louable coutume, a dit : *Mais je fens quelque chofe!* Ce quelque chofe était une petite fille qui eft venue au monde fur le champ. On l'a mife fur un livre de géométrie qui s'eft trouvé là, et la mère eft allé fe coucher. Moi qui, dans les derniers temps de fa groffeffe, ne favais que faire, je me fuis mis à faire un enfant tout feul ; j'ai accouché en huit jours de Catilina. C'eft une plaifanterie de la nature qui a voulu que je fiffe, en une femaine, ce que *Crébillon* avait été trente ans à faire. Je fuis émerveillé des couches de madame *du Châtelet*, et épouvanté des miennes.

Je ne fais fi madame *du Châtelet* m'imitera, fi elle fera groffe encore ; mais, pour moi, dès que j'ai été délivré de Catilina, j'ai eu une nouvelle groffeffe, et j'ai fait fur le champ Electre. Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules dans la maifon de *Crébillon*.

Il y a vingt ans que je fuis indigné de voir le plus beau fujet de l'antiquité avili par un miférable amour, par une partie carrée, et par des vers oftrogoths. L'injuftice cruelle qu'on a faite à *Cicéron* ne m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger *Cicéron* et *Sophocle*, Rome et la Grèce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous ?

Mille refpects, je vous en prie, à madame de *Voifenon*.

1749.

LETTRE CLXXX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

10 feptembre.

Je viens de voir mourir, Madame, une amie de vingt ans (*) qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funefte, du plaifir qu'elle aurait de vous voir à Paris à fon premier voyage. J'avais prié M. le préfident *Hénault* de vous inftruire d'un accouchement qui avait paru fi fingulier et fi heureux: il y avait un grand article pour vous dans ma lettre; madame *du Châtelet* m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le préfident *Hénault*. Cette malheureufe petite fille dont elle était accouchée, et qui a caufé fa mort, ne m'intéreffait pas affez.. Hélas! Madame, nous avions tourné cet événement en plaifanterie; et c'eft fur ce malheureux ton que j'avais écrit, par fon ordre à fes amis. Si quelque chofe pouvait augmenter l'état horrible où je fuis, ce ferait d'avoir pris avec gaieté une aventure dont la fuite empoifonne le refte de ma vie miférable. Je ne vous ai point écrit fur fes couches, et je vous annonce fa mort. C'eft à la fenfibilité de votre cœur que j'ai recours dans le défefpoir où je fuis. On m'entraîne à Cirey avec M. *du Châtelet*. De-là je reviens à

(*) Madame la marquife *du Châtelet*.

Paris ſans ſavoir ce que je deviendrai, et eſpérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aye 174
la douloureuſe conſolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ſes faibleſſes, avait une ame reſpectable.

LETTRE CLXXXI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar, ce 14 ſeptembre.

Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit! Quelle joie malheureuſe! Quelle ſuite funeſte! Quelle complication de malheurs, qui rendraient encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être! Conſervez-vous, vivez; et ſi je ſuis en vie, je viendrai bientôt verſer dans votre ſein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. *du Châtelet*; je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'eſpérais mourir dans les bras de votre amie! Il faudra bien revenir à Paris; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris; je vous en dirai les raiſons. Ah, cher abbé, quelle perte!

49. ## LETTRE CLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, 21 ſeptembre.

Je ne ſais, mon adorable ami, combien de jours nous reſterons encore dans cette maiſon que l'amitié avait embellie, et qui eſt devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triſte, et j'ai vu des choſes bien funeſtes. Je ne trouverai ma conſolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me faiſant fondre en larmes, ont porté le ſoulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, ſi ma malheureuſe ſanté me le permet.

Je meurs dans ce château : une ancienne amie de cette infortunée femme y pleure avec moi ; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de ſi douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'eſt terminé par la mort. Mon état eſt horrible ; vous en ſentez toute l'amertume, et vos ames charmantes l'adouciſſent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens ? Je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt que je vous aime tous deux aſſurément autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié juſqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous diſpoſer de ce devant de maiſon ? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront ; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez ſi vous pouvez me procurer la plus chère des conſolations, celle de m'approcher de vous.

J'attends avec impatience le moment de vous embrasser ; mais que je retrouve donc madame d'*Argental* en bonne santé ; je me flatte que M. de *Pont-de-Vesle* et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

LETTRE CLXXXIII.

AU MEME.

A Cirey, 23 septembre.

MON adorable ami, je suis encore pour deux jours à Cirey. De-là je vais passer encore deux jours chez une amie de ce grand-homme et de cette malheureuse femme, et je reviens à petites journées par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin, je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de madame d'*Argental*. Vous faites ma consolation, mes chers anges ; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puisse, en arrivant, jouir de ce petit bouge qui ferait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger sur le champ des locataires, et que je serai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey ; je ne pourrais pas supporter Lunéville où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez ; mais les lieux qu'elle embellissait me

1749. ſont chers. Je n'ai point perdu une maîtreſſe ; j'ai perdu la moitié de moi-même, une ame pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement ſa fille unique. J'aime à en retrouver par-tout l'idée ; jaime à parler à ſon mari, à ſon fils. Enfin, les douleurs ne ſe reſſemblent point, et voilà comme la mienne eſt faite. Comptez que mon état eſt bien étrange. Enfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours ; c'eſt un ſurcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puiſſe, en arrivant, trouver madame d'*Argental* en bonne ſanté, et je me croirai capable de quelque plaiſir. Adieu le plus aimable et plus digne des hommes.

LETTRE CLXXXIV.

AU MEME.

A Châlons, 3 octobre.

Je vous avais bien dit, mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées ; me voici à Châlons ; j'irai paſſer deux ou trois jours à Reims chez M. de *Pouilli* ; c'eſt une ame comme la vôtre, et un eſprit bien philoſophique ; c'eſt la ſeule ſociété qui puiſſe me conſoler quelque temps, et me tenir un peu lieu de la vôtre, s'il eſt poſſible. Je viens de relire des matériaux immenſes de métaphyſique que madame *du Châtelet* avait aſſemblés avec une patience et une ſagacité qui m'effraie. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à

nos tragédies ? C'était le génie de *Leibnitz*, avec de la ſenſibilité. Ah, mon cher amie, on ne ſait 174
pas quelle perte on a faite !

Madame *Denis* m'a mandé que vous aviez lu ſa pièce, et que vous en étiez plus content qu'autrefois ; mais ce n'eſt pas là mon compte. Si elle n'eſt que mieux, ce n'eſt pas aſſez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le ſuccès de madame *du Bocage !* Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous ſupplie de lui dire la vérité ſur ſon ouvrage, comme vous me la dites ſur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en penſez. Il me ſemble qu'une femme ne doit point ſortir de ſa ſphère pour s'étaler en public, et haſarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims chez M. de *Pouilli*. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment ſe porte madame d'*Argental*, monſieur votre frère, M. de *Choiſeul* et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées ſolitaires, j'ai achevé une ſeconde leçon de ce Catilina dont je vous avais envoyé l'eſquiſſe au milieu du mois d'auguſte. Depuis le 15 d'auguſte juſqu'au premier de ſeptembre, j'avais travaillé à Electre, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de Catilina, afin de revoir ce premier ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de ſévérité. J'en avais uſé de même avec Electre que j'avais laiſſée

là après l'avoir faite, et j'avais repris Cati
1749. avec beaucoup d'ardeur, lorfque cet accident funefte abattit entièrement mon ame, et ne me plus d'autre idée que celle du défefpoir. J'ai revu enfin Catilina dans ma route; mais qu'il s' que je puiffe travailler avec cette r j'avais quand je lui apportais un acte t les jours! Les idées s'enfuient de moi. Je prends des heures entières fans pouvoir fans avoir l'idée de mon ouvrage. Il y qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vo ez bien mécontent de moi, et fans doute v donnerez. Ah! mon divin ami, je ne rec cerai à penfer que quand je vous verrai. Ad la plus aimable et la plus refpectable fociété foit au monde.

LETTRE CLXXXV.

AU MEME.

A Reims, 5 au foir, en arrivant.

S'IL n'y avait à Paris que votre maifon, j'aurais volé, mon cher et refpèctable ami, et ma mauvaife fanté ne m'aurait pas retenu; mais je vous avoue que j'ai craint la curiofité de bien des perfonnes qui aiment à empoifonner les plaies malheureux, et que j'ai beaucoup redouté Pa Il fallait abfolument, mes chers anges, un temps entre le coup qui m'a frappé et retour. Permettez-moi de ne partir que credi prochain, et d'arriver à très-petites j Je

ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la ſanté de madame d'*Argental* m'inquiète ! cela eſt bien long ! J'admire ſon courage, mais ſon état me déſeſpère. Me voici à Reims ; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, eſt avec vous ; il eſt dans votre petite maiſon d'Auteuil. Je ſuis bien content que vous le ſoyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce ; mais je ſerais déſolé qu'elle ſe mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'eſt le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'aviliſſement pour une femme. Adieu, encore une fois, la conſolation de ma vie. Mille tendres reſpects à toute votre ſociété : mais que madame d'*Argental*, qui en fait le charme, ſe porte donc mieux ! 1749

LETTRE CLXXXVI.

AU MEME.

A Reims, 8 octobre.

J'AI cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en ſongeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims Catilina, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuſer au petit plaiſir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiſte qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de ſe haſarder à le tranſcrire, et voici ce que mon écrivain m'a

1749. envoyé après avoir lu la pièce (*). Ce n'est que je prétende captiver votre suffrage par le [illegible] mais vous m'avouerez qu'il est singulier qu'un copiste ait senti si bien, et ait si bien écrit. M. P[illegible] pense comme le copiste ; mais je ne t[illegible] :ier vous. Ce M. de *Pouilli*, au reste, est [illegible] ut- l'homme de France qui a le plus le vrai [illegible] de l'antiquité. Il adore *Cicéron*, et il trouv[illegible] ne l'ai pas mal peint. C'est un ho[illegible] q[illegible] aimeriez bien que ce *Pouilli* ; il a v[illegible] e[illegible], et il aime les belles-lettres comme v[illegible]. Il y a ici un chanoine qui, pour s'être c[illegible] nu en[illegible] avait gagné un million ; il a mis [illegible] mi[illegible] bienfaits ; il vient de mourir. Mon *P*[illegible] ns,

(*) Ce sont les vers suivans que nous im[illegible] nons sur le manuscrit original de M. *Tindis*.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur sa tragédie de Catilina.

Enfin le vrai Catilina
Sur notre scène va paraître ;
Tout Paris dira : Le voilà ;
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce scélérat par sa fierté,
César par sa valeur altière,
Cicéron par sa fermeté,
Montreront leur vrai caractère :
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
César, Catilina, Cicéron et Voltaire.

Par son très-humble et très-obéissant serviteur,

TINDIS, de Reims.

est à Reims ce que vous devriez être à Paris, 1749
à la tête de la ville, à fait l'oraison funèbre de ce chanoine, qu'il doit prononcer. Je vous assure qu'il a raison d'aimer *Cicéron*, car il l'imite bien heureusement. Je pars, mes adorables anges; car, quoique je déteste Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole et injuste ville. Je me flatte de retrouver madame d'*Argental* dans une meilleure santé. C'est-là l'idée qui m'occupe, et je vous assure que j'ai des remords de n'être pas venu plutôt.

Adieu, vous tous qui composez une société si délicieuse.

LETTRE CLXXXVII.

A MADAME DU BOCAGE.

A Paris, ce 12 octobre.

J'ARRIVE à Paris, Madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une ame aussi belle que la vôtre, de regretter une femme telle que madame *du Châtelet*. Elle fesait, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle était en philosophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même personne qui venait de traduire et d'éclaircir *Newton*, c'est-à-dire, de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auraient pu entreprendre, cultivait, sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet esprit

fublime que la nature lui avait donné. Hélas!
1749. Madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu enfemble votre Milton avec l'Anglais. Vous la regretteriez bien davantage, fi vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien juftice; vous n'aviez point de partifan plus fincère. Il a couru, après fa mort, quatre vers affez médiocres à fa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni ame, me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penfer que, dans l'état horrible où je fuis, mon efprit eût la malheureufe liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de puniffable, c'eft que ce monftre, nommé *Roi*, en a fait contre fa mémoire.

Je ne vous connais, Madame, qu'une tache dans votre vie, c'eft d'avoir été loué par ce miférable que la fociété devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur foit ajoutée à mon affliction! Adieu, Madame; fi je peux avoir quelque confolation fur la terre, ce fera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous refpecte et vous admire. Ce ne font pas là les fentimens où l'on fe borne, quand on a l'honneur de vous connaître. Permettez mes complimens à M. du *Bocage*.

LETTRE CLXXXVIII. 1745

A M. D'ARNAUD.

ce 14 octobre.

MON cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci *Newton*, et qui avait fait une traduction de *Virgile*, sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne, et qui n'a jamais proféré un mensonge; une amie attentive et courageuse dans l'amitié; en un mot, un très-grand homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamans et le cavagnole; voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse; je peux à peine sortir de chez moi. Je suis très-touché de votre sensibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; aussi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes complimens à M. *Morand*.

Adieu, mon cher d'*Arnaud*; je vous embrasse,

1749.

LETTRE CLXXXIX.

A M. D'AIGUEBERE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Paris, 26 octobre.

MON cher ami, c'était vous qui m'aviez renouveller connaissance, il y a plus de vi avec cette femme infortunée qui vient r de la manière la plus funeste, et qui li dans le monde. Je l'avais vu naître. Vo tout ce qui m'attachait à elle. Peu naissaient son extrême mérite, et on ne lui pas assez rendu justice; car, mon cher , à qui la rend-on? Il faut être mort pour hommes disent enfin de nous un peu de bien est très-inutile à notre cendre. Elle a laissé monumens qui forceront l'envie et la friv maligne de notre nation à reconnaître en génie supérieur que l'on confondait avec le des pompons, et des diamans, et du cav Les bons esprits l'admireront; mais ceux qui connaissent le prix de l'amitié doi regretter. Elle était sur-tout moins paresseuse vous, mon cher d'*Aiguebères*; et son ex devrait bien vous corriger. J'impute votre silence à vos procès; mais à présent qu'ils sont je me flatte que vous donnerez à l é ce vous avez donné à la chicane. Vo re , dites-vous, à Paris? Dieu le l vi faites cas d'une vie douce a

amis et des philosophes, je pourrais bien faire 1749.
votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi seul la maison que je partageais avec madame *du Châtelet*. Les lieux qu'elle a habités nourrissent une douleur qui m'est chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce, madame *Denis*, qui pense aussi philosophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, par-dessus tout cela, a beaucoup d'amis, et est dans le monde sur un fort bon ton. Vous pourriez prendre le second appartement, où vous seriez très à votre aise; vous pourriez vivre avec nous, et vous seriez le maître des arrangemens. Je vous avertis que nous tiendrons une assez bonne maison. Elle y entre à Noël, et même, si vous voulez, nous nous chargerons de vous acheter des meubles pour votre appartement; il me semble que vous êtes fait pour qu'on ait soin de vous. Je vous avoue que ce serait pour moi une consolation bien chère de passer avec vous le reste de mes jours. Songez-y et faites-moi réponse; je vous embrasse tendrement.

1749.

LETTRE CXC.

AU PÈRE VIONNET,

Jésuite, qui lui avait envoyé sa tragédie Xerxès.

Paris, 14 décembre.

J'AI l'honneur, mon révérend père, v
marquer ma très-faible reconnaissance d
beau présent. Vos manufactures de Ly
mieux que les nôtres ; mais j'offre ce que j (*).
Il me paraît que vous êtes un plus grand
de *Crébillon* que moi. Vous avez fait
tort à son Xerxès que je n'en ai fait à sa Sé
mis. Vous et moi nous combattons co
Il y a long-temps que je suis sous les
dards de votre société. Vous n'avez
plus mince soldat, mais aussi il n'y en a
plus fidèle. Vous augmentez encore en moi
attachement, par les sentimens particuliers
vous m'inspirez pour vous, et avec lesq
l'honneur d'être, etc.

(*) Il lui envoyait un exemplaire de sa tragédie de Sémiramis.

LETTRE

LETTRE CXCI.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Verſailles, janvier.

Vous ſaurez, mes anges, que votre créature s'eſt trouvée un peu mal à Verſailles. Que dites-vous de madame *Denis* qui l'a ſu, je ne ſais comment, et qui eſt partie ſur le champ pour venir ſervir de garde ? Je ſouhaite qu'Oreſte ſe porte ieux que moi ; vous jugez bien que je n'ai guère travailler, pas même à Catilina.

Il n'y a point de vraie tragédie d'Oreſte ſans les cris de *Clytemneſtre.* Si cette viande grecque eſt trop dure pour les eſtomacs des petits-maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord là leur onner.

Que *Clytemneſtre* s'en aille et laiſſe là ſon ari, l'urne, le meurtrier ; et aille bouder chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les ſœurs ; ſur-tout quand une *Gauſſin* parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs eſt une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné aſſez d'étendue à la ſcène de l'urne ; elle eſt étranglée à la lecture ; il ſemble que tous les perſonnages ſoient hâtés d'aller ; mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi.

Je vous demande en grâce de me ménager les bontés de M. le duc d'*Aumont.* On répète

1750. Oreſte dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaiſir de venger *Sophocle*, mais ſur-tout pour vous faire ma cour ; car ce n'eſt qu'à vous que je la veux faire, et je ne ſuis ici qu'en retraite.

LETTRE CXCII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

VOTRE courage réſiſte-t-il à l'aſſaut ture vous livre à préſent, comme il ne mauvaiſes critiques, à la cabale et à Comment vous portez-vous, belle *Electre* ? dez-vous d'écrire jamais votre rôle ſi dru moi ; ce n'eſt pas là mon compte ; il me fi eſpaces terribles. Vous demandez qu'on ciſſe la ſcène des deux ſœurs au second e ; eſt fait, ſans qu'il vous en coûte rien. J ai les cottillons d'*Iphiſe*, et n'ai point touche a jupe d'*Electre*.

Je prie la divine *Electre*, dont je me c très-indigne, de ne point trouver j'aye chargé ſon rôle de quelques avis. Je n point prétendu noter ſon rôle, mais j ét indiquer la variété des ſentimens qui y régner, et les nuances des ſentimens qu'elle exprimer. C'eſt l'*allegro* et le *piano* des muſici J'en uſe ainſi depuis trente ans avec to les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvi je n'en ai pas certainement moins de conf e dans ſes grands talens dont j'ai été toujours le partiſan le plus zélé.

J'oserai en aller raisonner vers les cinq heures avec vous. C'est tout ce qui me reste que de raisonner, et j'en suis bien fâché. Je sens pourtant ce que vous valez tout comme un autre, et vous suis dévoué plus qu'un autre. 1750.

LETTRE CXCIII.

A LA MEME.

Sur la tragédie d'Oreste.

Janvier.

Vous avez dû recevoir, Mademoiselle, un changement très-léger, mais qui est très-important. Je ne crois pas m'aveugler; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talens. Ce n'est que par un examen continuel et sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour les sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, con-

1759. sterné, les bras collés, la tête un peu baissée, parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphise vous dit :

> Pammène vous conjure
> De ne point approcher de sa retraite obscure ;
> Il y va de ses jours......

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ab* très-douloureux,

> Ah!... que m'avez-vous dit !
> Vous vous êtes trompée...

En observant ces petits artifices de l'art, en quelquefois sans déclamer, en nuançant belles couleurs que vous jetez sur le [illegible] d'*Electre*, vous arriveriez à cette perfection quelle vous touchez, et qui doit être l'ol[illegible] ame noble et sensible. La mienne se [illegible] pour vous admirer et pour vous conseiller ; si vous voulez être parfaite, songez qu[illegible] ne l'a jamais été sans écouter des avis, et doit être docile à proportion des ses [illegible] talens (1).

(1) Mademoiselle *Clairon*, en communiquant[illegible] nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. d[illegible] lui avait données sur son art, bien loin d'en rou[illegible] il est vrai que la modestie est le partage des [illegible] rieurs, tand's que l'orgueil est si souvent celui [illegible] médiocres. Ce sont toujours ceux qui ont le moins d'avis et de conseils qui les reçoivent avec le plus de [illegible]

LETTRE CXCIV. 1750

A LA MEME.

Janvier.

N a un peu forcé nature pour mériter les bon
le mademoiselle *Clairon*, et cela est bien juste,
trouvera dans son rôle plusieurs changemens.
a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nou-
1; il est copié et porté sur les rôles. Mademoi-
Clairon est suppliée de vouloir bien se trouver
nain aux foyers. Elle sera le soutien d'Oreste,
reste peut se soutenir. Madame *Denis* lui fait
plus tendres complimens, et *Voltaire* est à ses
s. Il lui demande pardon à genoux des inso-
es dont il a chargé son rôle. Il est si docile
l se flatte que des talens supérieurs aux siens
édaigneront pas à leur tour les observations
son admiration pour mademoiselle *Clairon*
a arrachées. Il est moins attaché à sa propre
re (si gloire y a) qu'à celle de mademoiselle
ron.

n général, je suis persuadé que si la pièce peut
sir chez des français, toute grecque qu'elle est,
e rôle vous fera un honneur infini, et forcera
our à vous rendre toute la justice que vous
tez. M. le maréchal de *Richelieu* dit que vous
joué supérieurement, et que jamais actrice
a fait plus d'impression ; mais il trouve aussi
vous avez un peu trop mis d'adagio. Il ne
pas aller à bride abattue ; mais toute tirade
ande à être un peu pressée : c'est un point
tiel.

1750. Il y en a deux qui exigent une espèce déclamation qui n'appartient qu'à vous, qu'aucune actrice ne pourrait imiter. Ces couplets demandent que la voix se déploye d manière pompeuse et terrible, s'élevant p degrés, et finissant par des éclats qui p l'horreur dans l'ame. Le premier, est ce d furies : *Euménides, venez*; le second :

Que font tous ces amis dont se vantait Pammène!

Tout le sublime de la déclamation deux morceaux, les passages que vo ta admirablement dans les autres l'ac de la douleur à l'emportement la ici du débit, là les mouvemens c curiosité, d'espérance, de crainte; les les sanglots, l'abandonnement du sp ce désespoir même tantôt tendre, ot Voilà ce que vous mettez dans votre rôle; sur-tout je vous demande rallentir en vous appesantissant un prononciation qui en est plus majest qui cesse alors d'être touchante, et qui est secret sûr pour sécher les larmes.

On ne pleure tant à Mérope que par la contraire.

Pour le coup, voilà mon dern ; ne sera pas la dernière de mes

LETTRE CXCV.

17

A LA MEME.

Le 12 janvier, au ſoir (après la première repréſentation d'Oreſte).

Vous avez été admirable, vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'eſt que la perfection de l'art, et le rôle d'*Electre* eſt certainement votre triomphe ; mais je ſuis père, et, dans le plaiſir extrême que je reſſens des complimens que tout un public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques petites obſervations pardonnables à l'amitié paternelle.

Preſſez, ſans déclamer, quelques endroits comme :

Sans trouble, ſans remords, Egiſte renouvelle
De ſon hymen affreux la pompe criminelle. . .
Vous vous trompiez, ma ſœur, hélas ! tout nous trahit, etc.

Vous ne ſauriez croire combien cette adreſſe met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran :

L'innocent doit périr, le crime eſt trop heureux,

vous n'appuyez pas aſſez. Vous dites l'*innocent doit périr* trop lentement, trop langoureuſement. L'impetueuſe *Electre* ne doit avoir, en cet endroit, qu'un déſeſpoir furieux, précipité et éclatant. Au dernier hémiſtiche peſez ſur *cri*, *le CRIme eſt trop heureux*; c'eſt ſur *CRI* que doit être l'éclat. Mademoiſelle *Gauſſin* m'a remercié de lui avoir mis le doigt ſur *FOU* ; *la foudre va partir*. Ah ! que ce *FOU* eſt favorable, m'a-t-elle dit !

La nature en tout temps eſt funeſte en ces lieux.

1750. Vous avez mis l'accent fur *fu*, comme mademoifelle *Gauffin* fur *fou*; auffi a-t-on applaudi: mais vous n'avez pas encore fait affez refonner cette corde.

Vous ne fauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut fe négliger fur rien, et ce que je vous dis là n'eft pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaiffance. Bonfoir, *Melpomène*; portez-vous bien.

LETTRE CXCVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 13 mars.

J'ARRIVE; je fuis affurement toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'*Argenfon*. Il y a bien long-temps que j'ai befoin de la confolation de paffer quelques heures auprès de lui; mais j'arrive malingre; je fuis à pied: s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après fon dîner? ou aura-t-il le courage de venir dans la maifon que j'ai le courag d'habiter, et où je nourris autant de douleurs et de regrets que de fentimens inviolables de refpect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du miniftère.

LETTRE CXCVII.

1751

A M. DARGET.

A Paris, 21 avril.

Je profite avec un extrême plaisir, Monsieur, de cette occasion de me rappeler un peu à votre souvenir, et de vous renouveler mes sentimens.

Voici une espèce d'essai de la manière dont le roi votre maître pourrait être servi en fait de nouvelles littéraires. L'abbé *Raynal*, qui commence cette correspondance, a l'honneur de vous écrire et de vous demander vos instructions. C'est un homme d'un âge mur, très-sage, très-instruit, d'une probité reconnue, et qui est bien venu partout. Personne dans Paris n'est plus au fait que lui de la littérature, depuis les in-folio des Bénédictins jusqu'aux brochures du comte de *Caylus*. Il est capable de rendre un compte très-exact de tout, et vous trouverez souvent, ses extraits beaucoup meilleurs que les livres dont il parlera. Ce n'est pas d'ailleurs un homme à vous faire croire que les livres sont plus chers qu'ils ne sont en effet: il les met à leur juste prix pour l'argent comme pour le mérite. Je peux vous assurer, Monsieur, qu'il est de toutes façons digne d'une telle correspondance. Soyez persuadé qu'il était de l'honneur de ceux qui approchent votre respectable maître, de ne pas être en liaison avec un homme aussi publiquement déshonoré que *Fréron*.

Ses friponneries sont connues ainsi que le ch
1750. ment qu'il en a reçu ; et il n'y a pas encore l
temps que la police l'a obligé de reprendre
balle de livres qu'il avait envoyée en Allemag ,
et qu'il avait vendue trois fois au - dessus de sa
valeur. Vous sentez quel scandale c'eût été d'avoir
un tel homme honoré d'un emploi qui ne con-
vient qu'à un homme qui ait de la sagesse et d
probité. J'ai osé mander à sa Majesté ce q en
pensais. J'ai ajouté même que *Fréron* était
ennemi déclaré ; et je n'ai pas craint q
Majesté pensât que mes mécontentemens parti
liers m'aveuglassent sur cet écrivain. *Fréron* n'a
été mon ennemi que parce que je lui refus
accès dans ma maison, et je ne lui ; fe
ma porte que par les raisons qui doivent
de votre correspondance. Quant à l' e
nal, je vous supplie, Monsieur, de v oir
l'excuser si, pour cette première fois, i
à quelque chose, ou s'il a rempli sa f e d'a-
necdotes littéraires déjà connues. V v
par la rapidité de son style, et sa ,
qu'il sera en état de se plier à tou les fo
qui lui seront prescrites. Je vous pa-
role d'honneur que je ne peux faire à Ma
un meilleur présent. Non - seulement, n
je vous prie de le protéger, mais je vo
en grâce de ne mander à personne q i
vous le présente. C'est une chose que j a
dre de votre ancienne amitié pour moi. Vo
combien de gens de lettres désirent

Le nom de *Frédéric* eſt devenu un terrible nom, 17
et quand il n'y aurait que de l'honneur à lui faire tenir des nouvelles et des livres, on ſe diſputerait cet emploi comme on ſe diſpute ici un bénéfice ou une place de ſous-fermier. Ne me commettez donc, je vous en conjure, avec perſonne, et laiſſez-moi vous ſervir paiſiblement. Envoyez-moi un petit mot pour l'abbé *Raynal*, par lequel vous l'inſtruirez de la manière dont il faut s'y prendre ; il attend vos ordres et vos bontés. Quant à moi, Monſieur, je compte être bientôt plus heureux que vos correſpondans, j'eſpère vous voir. Il faut, avant que je meure, que je me mette encore aux pieds de ce grand homme, ſi ſimple, de ce philoſophe-roi, ſi aimable. Je ſais bien qu'il eſt ridicule que je voyage dans l'état où je ſuis, mais les paſſions font tout faire. Autant vaut, après tout, être malade à Berlin qu'à Paris. Et s'il fallait partir de ce monde, il me ſemble qu'on prend congé dans ce pays-là avec des cérémonies moins lugubres que dans le nôtre. En un mot, ſi j'ai ſeulement la force de me mettre dans un carroſſe, vous verrez arriver le Scarron tragique de ſon ſiècle ; et je prendrai ſur la route le titre de *malade du roi de Pruſſe*. Adieu, Monſieur ; ſi quelqu'un ſe ſouvient de moi, recommandez-moi à lui. Sur-tout conſervez-moi votre amitié.

Fin du tome quatrième.

TABLE ALPHABETIQUE DES LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

Fin de la Table du Tome quatriè


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03450 8716

